





Et.
Coll. spec.



*Baris d'Annematz, Jacques Daniel
seigneur de*

MEMOIRES

D'UN FAVORY

De son Altesse Royale

MONSIEUR

LE DUC

D'ORLEANS.



A L E Y D E,

Chez JEAN SAMBIX le jeune à la Sphere.

M. D. C. L X V I I I.

Universitas
BIBLIOTHECA

DC

123.9

LF3B6

1668

coll. spec.

L E C T E U R

CEs memoires m'estants tombées heureusement entre les mains, je n'ay pas songé long temps à les mettre en lumiere principalement ayant considéré la connexion qu'elles ont avec les deux Parties qui ont esté imprimées des Memoires de Monsieur de Montresor, que tout le monde a reçu avec un accueil admirable. En effet comme cet Auteur les commence par la Retraite que fit Monsieur à Bruxelles à cause que l'on avoit fait mourir le Duc de Montmorency non obstant toutes ses prieres, celui-cy commence les siennes depuis la naissance de son Altesse, jusques à la ditte retraite. Je vous assure que vous y trouverez beaucoup des choses remarquables & dignes de vostre attention, principalement

Au Lecteur.

ment son education, ses qualitez, les intrigues de la Cour pendant sa minorité, l'emprisonnement de Monsieur de Vendosme & son Frere le grand Prieur, les disgraces de Chalais, & du Marechal d'Ornano, son mariage, ses querelles avec le Cardinal de Richelieu, jusques à sa dernière sortie de France. De sorte qu'elles peuvent servir avec raison de premier tome aux dites Memoires de Montresor, qui sont effectivement la suite de celles cy.



MEMOIRES

*D'un Favory de S. A. R. Mon-
seigneur le Duc*

D'ORLEANS.

LE desir que j'ay de satisfaire au commandement que vous m'avez fait, m'oblige à tracer ces memoires, qui pourroient avecque raison porter le titre d'histoire si l'on considere leur verité: & bien qu'il me semble que je sois suspect en la matiere dont j'ay à traiter, ayant à parler de plusieurs personnes que j'ay extremement honorées pendant leur vie; je vous assure neantmoins que ma narration sera simple, sans y adjoûter ny diminuer. Je croy qu'il seroit inutile de vous

A parler

parler en ce lieu de la naissance de Monseigneur le Duc d'Orleans, bien qu'il fasse la principale partie de nos memoires, puis que tout le monde sçait qu'il est né à Fontainebleau en 1608. le 25. Avril sur le dix heures du matin. Je passeray sous silence le temps qu'il a esté entre les mains des femmes, & vous diray seulement que la Reyne Mere suivit l'intention du feu Roy, qui apres avoir considéré tous les hommes de son Royaume, avoit enfin fait élection de la personne de Monsieur de Breves, pour élever sa jeunesse, personnage certes digne de l'honneur qu'il recevoit, tant pour la grande connoissance qu'il avoit des pays étrangers, que pour ses autres vertus : & l'on peut dire avec verité, que pendant le temps qu'il fut aupres de Monseigneur le Duc d'Anjou (je l'appelle ainsi jufqu'à ce que je sois au temps de son mariage, auquel temps il prit le nom d'Orleans) que l'on n'a point veu de Prince élevé avec plus de soins, tant pour les sciences, que pour les exercices qu'il pouvoit faire pendant un si jeune âge. Ce fut pour luy que l'on trouva l'invention d'apprendre aux enfans en joüant cette doctrine qui leur paroît si pleine d'es-

pines,

pires , & qui bien souvent les rebute , de sorte qu'ils apprehendent autant l'estude que le fouet. Il aprit donc la Grammaire en peu de temps, & pour luy faire apprendre l'histoire , Monsieur de Breves trouva moyen de faire deux partis,auxquels il donna la discipline Romaine: & pour faire que son invention renssit plus aisement , & qu'elle profitast d'avantage à Monseigneur. Il fit en sorte que l'un des partis fust gouverné par les Consuls & le peuple, l'autre par un Empereur. Ce passetemps pleut en sorte à ce jeune Prince , qu'en moins de rien,il fut tres-sçavant en l'histoire. Lors que l'un ou l'autre party rempor-
toit quelque victoire , on decernoit l'honneur du triomphe à celuy des Consuls , qui s'étoit trouvé à l'action: Ces honneurs estoient ou plus grands ou plus petits , selon que la victoire estoit grande. Jevous demande pardon , de vous entretenir si long temps des passetemps de son enfance. Je vous diray seulement en passant , que je ne veux toucher aux affaires d'estat , n'ayant pour but,que de vous faire sçavoir ce que je sçay de la vie de ce jeune Prince ; & si quelquefois je suis obligé d'en parler , je vous

puis asseurer que je me tiendray dans les bornes que je me suis prescrites, qui sont de ne toucher rien que ce qui sert à mon sujet. Peu de temps apres la signalée perte qu'il fit en la mort du plus glorieux Monarque qui aye jamais porté Couronne, nostre jeune Prince commença à sentir les coups de la fortune : on ne scauroit imaginer combien dans une si tendre enfance, ou il n'avoit que deux ans, il ressentit sa perte, ayant dit plusieurs-fois qu'il n'avoit plus rien à perdre, puisque Dieu luy avoit ôté celuy duquel il pouvoit tout esperer. Lors que ce funeste accident arriva, qui fit perdre à la France l'esperance qu'elle avoit conçue de se voir maistresse de tout le monde, ce grand Prince avoit remoinné à Monseigneur d'Anjou toutes les affections qui se peuvent imaginer, & l'on peut dire avec verité, que luy seul a plus reçu de caresses de luy, que S. M. qui estoit alors Monseigneur le Dauphin, ny aussi que Monseigneur d'Orleans, qu'il plut à Dieu d'appeller tost apres la mort de ce grand Prince, & je vous puis asseurer qu'une des plus grandes marques que S. A. aye jamais reçues de sa bonne volonté, a esté celle de l'éle-

l'élection qu'il avoit faite de Mademoiselle de Montpensier, Princesse aussi sage que belle, pour estre un jour sa femme. Il ne se passa rien digne de remarque depuis ce temps jusques à celuy auquel la Reyne sa mere se retira à Blois, qui a bien esté un des coups où sa jeunesse a eu le plus de beloin de l'assistance du ciel : il me seroit impossible de vous représenter sa douleur, & aussi il luy arriva bien-tost apres un accident où toute autre constance que la sienne seroit succombée. Car le Roy commanda à Monsieur de Breves de se retirer, & mit en sa place Monsieur le Comte du Lude, personnage qui aymoît ses plaisirs, & qui fut malheureux au rencontre qu'il fit des personnes qu'il mit aupres de Monseigneur. On osta insensiblement d'aupres de S. A. tous ceux que l'on croyoit avoir eu quelque part en l'estime de Monsieur de Breves, Monsieur de Mansan fut le seul qui demeura aupres de luy, de ceux que le feu Roy y avoit destinez. Monsieur de Puylaurens le pere, gentilhomme de Lymosin que Monsieur de Breves avoit aproché pres de Monseigneur, fut chassé. Monsieur de Coutade fut mis en sa place, homme le plus perni-

cieux qui eut jamais peu aborder ce jeune Prince, il ne pouvoit dire trois parolles sans jurer, & il luy estoit impossible de cacher le peu de creance qu'il avoit en Dieu. Monseigneur fut pris de la petite verolle à Chancherré, où Monsieur de Puylaurens le fils, que Monsieur de Breves avoit mis aupres de Monseigneur en qualité d'enfant d'honneur, fut chassé. On voyoit dez ce temps, naistre cette grande inclination que Monseigneur a eu depuis pour luy. Je ne puis me ressouvenir de ce temps là qu'avec déplaisir, puis qu'il est vray que Monseigneur aprit plus de mal en 7. ou 8. mois, qu'on ne sçauroit s'imaginer, il n'y eut sorte d'ordure, dont il ne reçut les instructions, il n'y eut impieté qui ne fût proferée devant luy. Le bon Dieu qui a tousjours eu un soin tres-particulier de sa personne, retira le Comte du Lude de ce monde, & fit que le Roy mit en sa place un homme de la plus haute vertu qui ayt esté depuis longtemps, digne rejeton de ce grand Alphonse qui en fidelité n'a jamais eu de compagnon. Le Roy donc fit élection de Monsieur le Colonel d'Ornano, lequel fit tous ses efforts pour essayer d'estouffer ses mauvaises habi-

habitudes dans leur naissance : il y travailla si puissamment, qu'en moins de 6. mois on vit un changement tout entier dans sa façon de vie. Ses études furent réglées, les passetemps moderez, les sermens abolis, & enfin on vit éclater la vertu au lieu du vice. On ne sçauroit s'imaginer quel profit il fit en peu de temps dans l'histoire : il n'avoit pas encore onze ans qu'il entendoit mieux les fortifications qu'un homme du Royaume. Il n'y avoit point de pilote qui ne fut confus de l'entendre parler de la marine & des vents: il n'y avoit point d'homme qui eust voyagé qui ne fust estonné de voir à son retour ce jeune Prince luy dire exactement les villes par où il avoit passé, les rivières qu'il avoit traversées, & les habitudes des pays qu'il avoit veus. En ce temps-là le Roy luy témoigna desirer qu'il l'accompagnât à son voyage de Montauban, où Dieu nous le pensa ravir, ayant esté attaqué d'une fièvre continue pestilentielle à Moissac. Je croirois manquer si je passois sous silence le soin que Monsieur le Colonel & Madame sa femme prirent à le servir, estant tres asseuré qu'ils ne decoucherent jamais de sa chambre pour crainte du pe-

ril qui estoit tout evident , n'y ayant eu un seul de ceux qui l'approcherent pendant ce mal qui ne tombât malade à l'instant, ou incontinent apres. Chazan, qui estoit Secretaire de ses commandemens , en mourut, la place duquel fut remplie d'un tres-homme de bien nommé Cavault , digne de la charge , & de tout autre employ , homme genereux , & qui depuis a bien temoigné que l'élection que Monsieur le Colonel fit de sa personne, estoit avec justice , & eut esté à souhaiter pour mon dit Sieur le Colonel, qu'il eut conservé les sentimens qu'il estoit obligé d'avoir des services que luy & son pere avoient reçeus de luy : il seroit encores en vie. Cecy se dira en un autre temps. Je fis ce voyage estant dans la Cour sans beaucoup la voir , mon dessein n'ayant esté que de voir la guerre, & essayer si mes jeunes épaules pouroient souffrir la pesanteur du harnois.

Le Roy desira aussi que Monseigneur l'accompagnât lors qu'il partit de Paris, pour empêcher les efforts que les mécontents eussent peu faire dans la province de Normandie , qui sans sa prompté diligence se mettoit hors de son obeissance. Il com-
manda

manda à Monsieur le Colonel d'aller devant à Rouen, où il s'achemina en diligence. Il rassura en peu de temps les cœurs de ceux qui s'estoient retirez de leur devoir, & fit en sorte que le Roy à son arrivée reçut tout le contentement qu'il pouvoit desirer. De là il vint à Caen, où il fit peu de séjour, ayant emporté cette place apres la 3. sommation. Il arriva pendant le séjour de S. M. que Monsieur le Comte du Lude, fils de ceuy qui avoit esté Gouverneur de Monseigneur, essaya de prendre un pretexte de quereller Monsieur le Colonel, s'estant imaginé que le Roy luy avoit fait esperer la charge de premier Gentilhomme de la chambre de Monsieur, chose qui n'estoit pas probable, cette charge ayant tousjours esté jointe avec celle de Gouverneur que possedoit Monsieur le Colonel. Ce different fut appaisé, sans qu'il y ayt jamais eu beaucoup d'amitié. Depuis le Roy continua sa route, & en passant par le pont de Ce, fit voir à tout le monde qu'il sçavoit aussi bien pardonner que vaincre. Ce fut peu de temps apres que l'on vit avec quelles tendresses une mere aime ses enfans, puisque la veüe du Roy &c.

de Monseigneur tira des larmes des yeux de la Reyne-mere, que toutes les afflictions n'avoient pas esté capable d'émouvoir. Le Roy acheva ce grand voyage de Béarn, & voulut que Monseigneur fut témoin de sa pieté, comme il l'avoit esté de ses victoires. La Cour revient à Paris : aussi-tost qu'elle fut arrivée, on songea aux preparatifs de ce long & facheux voyage de Montauban, où S. M. desira que Monseigneur le suivit: ce qu'il fit, & s'en fallut peu que ce voyage ne luy coutât la vie, & à la France des larmes eternelles. L'accident qui arriva de la mort du Favory, ramena la Cour à Paris, & changea la face des affaires. Monsieur de Pizieux rentra en grace, & commença à manier les affaires avec Monsieur de Schomberg. Pendant que le Roy fut à Paris je rentray dans l'academie, où j'eus l'honneur de voir souvent S. A. je vis ce Prince si vertueux, & reçeus tant de remoi-gnages de la bonne volonté, que dez lors je fis une puissante resolution de le servir. Ce fut en ce lieu que nous liâmes cette estroite amitié qui depuis a paru entre Monsieur de Puylaurens le fils, & moy, qui en ce temps là ne voyoit Monseigneur
que

que par rencontre. C'estoit une merveille de voir ce jeune Prince à cheval, qui en moins d'un rien, fut plus adroit à courir la bague, que ceux qu'il y avoit deux & trois ans qui estoient dans l'academie. Il choisit quinze ou vint Gentilshommes, desquels il forma une compagnie avec ceux de sa maison, auxquels il faisoit faire l'exercice trois-fois la semaine, & cela avec tant d'adresse, qu'en peu de temps il rendit sa compagnie parfaitement bien disciplinée. Il me fit l'honneur de m'y enroier: j'y demeuray peu, ayant esté obligé d'aller à l'armée, & de suivre le Roy à son voyage de Montpellier. Je pris congé de S. A. & avec sa permission, je joignis le Roy à Toulouse. Il fit séjour à Castelnaudary s'estant trouvé un peu mal, delà il se rendit à Beziers où il commanda à Monsieur le Prince d'aller assiéger Lunel, Sommiers, Mazilargues, & Ennargues, lesquelles furent en moins de quinze jours remises sous l'obeissance du Roy. Je m'arreste trop long-temps à vous deduire ce voyage, estant traité assez au long dans le Mercure François. Je laisseray Monsieur de Schomberg malade à l'extremité pour venir re-

trouver S. A. à Paris laquelle de jour en jour se perfectionnoit , c'estoit une merveille de voir avec combien de soin ses heures estoient réglées , & avec quelle austerité Monsieur le Colonel l'obligeoit à ne perdre une seule de ses leçons. La passion qu'il a eu de son enfance pour les eaux , obligea Monsieur le Colonel à luy faire bastir une petite barque qui avoit la forme d'une galere , laquelle il fit armer de petits canons de fonte. C'estoit dans ce petit vaisseau que ce jeune Prince passoit une partie de ses heures inutiles , & on avoit eu soin de faire venir de vieux mariniers , avec lesquels il parloit tantost de la marine , tantost des vents , & bien souvent des pays où ils avoient esté. Il passa ce temps avec assez de douceur , & je puis dire qu'il ne luy arriva point d'accident considerable que celui qui pensa nous le ravir. Il arriva qu'estant dans la galerie des peintures , où il faisoit faire l'exercice à sa jeunesse , il s'approcha d'un jeu de billard , sur lequel s'estant assis tenant la pique en main , il se mit à faire tourner un gros globe qui estoit pendu à une chaîne de fer qui avoit une visse au bout , laquelle estant tournée de l'autre sens ,

sens , fit enfin que cette masse tomba aux pieds de S. A. apres neantmoins luy avoir un peu touché la teste , & mesme fait une petite ouverture. Je ne vous sçaurois représenter quel fut l'estonnement de Monsieur le Colonel voyant rapporter son maistre passé, sanglant , & en estat qu'il ne sçavoit s'il estoit blessé ou mort. Cet accident le toucha si puissamment qu'il tomba evanouy : sa femme qui estoit dans sa chambre, accourut au bruit , & fut en peine lors qu'elle entra, si elle iroit à son maistre ou à son mary , & je vous dis une merveille, en vous disant qu'elle laissa son mary qu'elle aymoit uniquement , pour courir embrasser son bon maistre, qu'elle trouva revenu de la syncope où il estoit tombé. Les Chirurgiens apres avoir considéré sa playe, asseurerent que ce n'estoit rien; ce qui remit les esprits de tous ceux qui au bruit de ce malheureux accident estoient accourus près de luy. Aussi tost apres estre guery , il aprit un petit ballet, qu'il dança avec tant de grace , qu'il donna envie au Roy apres son retour de Languedoc de le voir. Monsieur de Pieux appella aupres du Roy Monsieur
de

de la Vieville, pour estre Surintendant de ses Finances, apres avoir fait donner commandement à Mr. de Schomberg , de se retirer en sa maison. On peut dire avec verité, qu'une si haute vertu, & une si entiere fidelité , ne pouvoient pas demeurer long temps sans calomnies, étant revenu bien-tost apres (cōme nous dirons en son lieu) aussi glorieusement qu'il avoit été châtié honteusement. Le Sr. d'Andilly qui le trahît, a reçu depuis le payement de son ingratitude. Le Marquis de la Vieville donc fut installé dans les Finances, desquelles il se fût tres-dignement acquité, si son caprice ne l'eût pas porté à vouloir gouverner l'état. La premiere chose où il travailla, fut à détruire son bienfauteur, & à faire porter à ce grand Chancelier de Sillery, le même paquet que Mr. de Schomberg avoit reçu par son ministère, peu de temps auparavant. Il demeura absolu sans voir personne à luy contredire. L'éloignement de Mr. de Pizieux, étant spécifié dans le congé de son pere , on appella Mr. d'Aligre pour estre garde des Sceaux. Cette élection fut entièrement deuë au Roy, ayant choisi cet homme pour être estimé un des plus hommes de bien , qui fut dans la robe. Mr. de la Vie-

Vieville n'ayant plus à desirer, que la possession de la mere & du frere, commença à y travailler par des moyens si contraires à la fin, que ce qu'il croyoit qui serviroit à son établissement, a esté le faix qui l'a accablé: étant tres asseuré qu'il luy eût mieux valu demeurer eternellement Capitaine des Gardes du Corps, Sgr. de trente mil écus de rente, que d'être entré dans les affaires, pour y perir avec ignominie. Il prit pour venir à la fin de ses intentions deux moyens, l'un pour gagner la Reyne-mere de luy donner part dans les affaires, & ensemble aprocher ce grand esprit qui depuis a fait voir à ce malheureux, qu'il étoit aussi éloigné de ses pretenstions que du bon sens: il mit donc Mr. le Cardinal de Richelieu dans les affaires. L'autre fut qu'au mesme temps il travailla à détruire le Colonel, faisant croire au Roy qu'il ne pouvoit s'assurer de la personne de son frere, tant que Mr. le Colonel seroit aupres de luy. Je le laisseray bâtir ce dessein, & en jeter les fondemens pour venir retrouver Mgr. & Mr. le Colonel, lequel à mon retour de Montpellier je fis supplier d'avoir agreable que je visse Mgr. ce qu'il temoigna agreer: ce fut à Fontainebleau. Depuis je me

rendis assez assidu, & assayé de cultiver les inclinations qu'il paroïssoit que Monseigneur avoit pour moy; en peu de temps je pris creance aupres de Monsieur le Colonel & de Madame sa femme; cette bonne intelligence dura jusqu'à ce que le Roy fut à S. Germain, où en un instant, je vis que l'un & l'autre me tourna le dos, & me sembloient faire aussi mauvaise mine qu'ils me la faisoient bonne auparavant. Je fus estonné de ce rencontre, & apres avoir examiné ma conscience, je me treuvay innocent. J'apris bien-tost apres que c'estoit un mauvais office qu'on m'avoit rendu, duquel je fis tous mes efforts pour me justifier, ce qui me fut impossible. Il ne me deffendit pas alors tout à fait la maison, mais bien me fit il connoître par le refus qu'il me fit de la permission d'acheter une charge aupres de Monseigneur, qu'il seroit bien aise que je ne le visse plus si souvent. Je ne vous sçaurois exprimer quels furent mes sentimens, & avec combien de douleur je reçeus le message qu'il me fit faire bien-tost apres, de ne voir Monseigneur que deux fois la semaine, je pensay desesperer,

perer : j'employa tous mes amis pour essayer de luy deraciner une opinion qu'il avoit si puissamment conceüe, qu'il fut impossible de la luy faire perdre. Il avoit une si grande passion de conserver la vertu dans l'esprit de S. A. qu'il y avoit imprimée, qu'il ne pouvoit souffrir une personne auprès de luy qu'il ne creut tres-vertueuse ; & bien que Monsieur de Benjamin, auquel il deferoit beaucoup pour le jugement de la jeunesse, luy eut assuré qu'il me pouvoit retenir avec seureté auprès de Monseigneur, si est ce qu'il creut davantage aux paroles de ceux qui avoient desiré mon éloignement. Je me retiray chez moy, & laissay Monsieur de la Vieville qui assuyoit de parvenir à ses fins, & qui se servoit de quelques personnes qui avoient esté, ou estoient encores auprès de Monseigneur, la Mare, qui avoit esté premier valet de chambre de S. A. un gentilhomme nommé Ronse-roles, un autre nommé la Bretonniere, & plusieurs autres qui suivoient leur passion, & qui attribuoient la severité de Monsieur le Colonel à mépris, une des choses du monde qui touche le plus un bon

bon courage. Mr. le Colonel fut aussi persécuté par un de ses neveux nommé S. Just, méchant esprit, & qui en trois mois osta la paix d'une maison où elle avoit esté jusques alors. Le Roy partit de Paris, & s'en alla à Compiègne. Mgr. luy demanda permission de demeurer à Paris, attendu les exercices qu'il seroit obligé de discontinuer: ce qui luy fut accordé. Trois semaines apres il luy fut commandé de la part du Roy de l'aller trouver. Mr. le Colonel eut divers avis que l'on avoit dessein sur sa personne. Cela ne l'empêcha pas neantmoins, se confiant sur son innocence, de hâter le voyage de S. A. & de se rendre à Compiègne, où trois jours apres il reçut commandement de se retirer. Ce fut en ce lieu que le Marquis de la Vieville se trouva tres-empêché à combattre cette orgueilleuse probité, étant vray que l'on n'a jamais veu homme chassé de la Cour, qui aye reçu tant de témoignages de bonne volonté que luy, ayant été vilité par toute la Cour à Compiègne, & de tout ce qui étoit resté à Paris, avec une telle affluence, qu'il étoit presque impossible d'entrer dans son logis. C'est icy où je voudrois

cou-

couvrir le visage de mon maître, d'un voile, me trouvant bien plus empêché, que le Peintre qui entreprit de peindre Agamemnon au Sacrifice de sa fille, & à n'en point mentir, je tiendrois à courtoisie qu'il vous pleut me dispenser de vous écrire icy les sentimens du maître & de la femme de cet affligé; & il me semble que je vous dis assez du premier, quand je vous dis, que son 1. Aumonier étant entré dans sa chambre pour essayer de faire cesser ses larmes, qu'il luy dit alors: Que je ne vous voye jamais, vous avez persecuté la plus haute vertu qui fût dans le siècle. J'auray au moins ce contentement que les ennemis ne se prevaldront pas de sa perte. Et en même temps fit faire commandement à ceux qu'il creut estre complices de son déplaisir, de se retirer, & depuis n'a pardonné à un seul de ceux qu'il chassa en ce temps là, qu'à son 1. Aumonier nommé la Roche, qui est maintenant Mr. l'Evêque de Cahors, lequel trouva moyen de rentrer, sinon en grace, au moins dans la maison Le Roy commanda à Mr. de Marcheville, qui étoit sous-Gouverneur à Mr. de Chaudebonne, à Mrs. de Marsargues & d'Ornano, à Delphin, à Pelgrin
&

& quelques autres de se retirer, & mit en leurs places Monsieur Depreaux, qui avoit eu l'honneur d'estre son sous Gouverneur, en quoy Monsieur de la Vieville témoigna son peu d'esprit, en mettant cet homme pour estre auprès de S. A. sans qualité, & qui à vray dire estoit indigne d'en avoir, bien qu'il eût eu l'honneur d'estre sous-Gouverneur du Roy. Il fut assez maltraitté, aussi bien que toutes les vieilles gens qui furent laissez auprès de luy, c'estoient Messieurs Delbene, Douailly, de Mansan. S. A. les nommoit Barbons, & prennoit un plaisir singulier à les faire enrager. Monsieur Cavault fut la seule creature de Monsieur le Colonel qui demeura, dont bien luy en prit, l'ayant servy tres-dignement, dont il a esté tres-mal recompensé depuis. J'étois pour lors en Normandie, j'arrivay tost apres à Paris, où j'appris comme quoy le Roy avoit fait faire commandement à Monsieur le Colonel de se retirer en Dauphiné: ce qu'il refusa de faire avec tout le respect qu'il se pouvoit, ayant répondu à l'exempt qui luy apporta ce commandement, que si sa fidelité avoit esté

esté mise en compromis par ses ennemis, lors qu'il en donnoit des preuves assurées, qu'il leur seroit beaucoup plus facile, lors qu'il seroit éloigné de S. M. de-le rendre criminel. On luy reiterra deux fois ce commandement, auquel il ne voulut obeir, ayant mieux choisir la Bastille pour demeure, que de s'eloigner de son bon maistre. On n'a jamais veu une constance pareille, puis qu'il est tres-assuré, qu'il ne fut émeu, ny des larmes de ses amis, ny des plaintes de sa sœur & de ses nièces, ny mesme de sa pauvre femme. On n'a jamais veu une creature si desolée, elle s'évanouit deux fois lors qu'on luy arracha son mary d'entre les bras. On luy commanda bien-tost après de sortir de Paris, ce qu'elle fit, elle se retira à S. Ouy, où je la laisseray plaindre son malheur, assistée de Madame de Verderonne, pour aller retrouver Monseigneur à Chantilly, où il estoit allé se divertir de son ennuy. Le Roy luy avoit preté ses chiens pour la chasse du chevreuil : lors que j'arrivay-je joignois mes larmes aux siennes, luy estant impossible de voir quelqu'un de ses serviteurs qu'il n'eut encore veus, qu'il
ne

ne rentra dans les premiers sentimens de sa douleur ; il ne respiroit que vengeance , & témoignoit bien qu'il estoit d'un naturel tout contraire à celuy des jeunes gens , qui sont ravis lors qu'on leur oste leurs Gouverneurs. Je luy demanday permission de traiter d'une charge de ses ordres. ce qu'il me permit , ne voulant plus estre à la misericorde de ceux qui l'approcheroient. Je trouvoy son esprit absolument occupé par un jeune garçon qui avoit esté noury aupres de luy , depuis trois ou quatre ans , nommé Raray , fils d'un nommé Lancy , Financier de Paris , lequel tailloit du Favory , & qui en effet avoit grande part dans l'esprit de son Maistre. Il prit pour compagnon de sa fortune un Gentilhomme Normand , nommé Blaru , garçon fort adroit aux exercices, qui eut esté assez accomply, s'il eut eu l'esprit aussi adroit que le corps. Monsieur le Comte de Moret estoit en ce temps entre les mains des Gouverneurs , & estoit encore sujet au College : Monseigneur luy fit dire qu'il devoit qu'il vint à Chantilly, ce qu'il fit, où il fut vu de bon œil de S. A. S'il eut osé , il eut

travaillé aussi puissamment à faire mal aux affligez qu'il a fait depuis. Raray luy donna quelque part dans la confiance de Monseigneur , & luy tesmoigna qu'il desiroit estre son serviteur. Il revint à Paris , & Monseigneur à Compiègne : aussi-tost qu'il fut arrivé, Monsieur de la Vieville luy envoya mil Pistoles dans une bourse , qu'il refusa genereusement , & luy fit dire qu'il n'avoit point besoin d'argent , & qu'il avoit des serviteurs , qui ne l'en laisseroient pas manquer. Chose certe remarquable que le frere du Roy necessiteux , ayme mieux emprunter de l'argent , que d'en recevoir du Roy , par le moyen de son ennemy. On commanda à un nommé Monsieur de Montgenou , qui estoit son Aumosnier ordinaire , de se retirer : on appella en sa place Monsieur Pasart, Messieurs de Puylaurens, pere & fils, revinrent à Compiègne , où ils furent bien reçus de S. A. Nous renouvelames cette estroite amitié , qui avoit esté entre le fils & moy dans l'Academie , & cela de sorte que Raray, Esprit ombrageux , essaya dez lors de nous ruy-

ruyner tous deux dans l'esprit de Monseigneur. Il luy fut assez difficile de ruyner Puylaurens , à cause qu'il servoit secretement, & sans son sçeu, Madame la Marquise de Montlor , par le moyen de Madame de Verderonne sa tante. Il luy estoit facile de donner des lettres souvent à S. A. Il se penserent brouiller Raray & luy: je m'offris pour luy servir de second, & s'en fallut peu que je ne l'allasse appeler de sa part , ils furent accommodez , & Raray sçeut que j'avois pris le party de Puylaurens, ce qui l'obligea à mettre toute pierre en œuvre pour me ruyner. Il fit croire à S. A. que j'estois ennemy de Monsieur le Colonel , il fit en sorte que Monseigneur se deffia autant de moy , qu'il s'y estoit confié peu auparavant. Il prit encore pour pretexte la parenté qui est entre Monsieur de Mansau & moy , & fit croire à Monseigneur que je prefererois ses interests aux siens. Je vis en un instant changer le visage de S. A. sans sçavoir pourquoy. Il s'en alla à Verneuil, & delà à Chantilly, où nous estions logez Puylaurens & moy , qui fit la plus grande lacheté qui se verra jamais. Nous eumes
brouil-

brouillerie, Raray & moy, laquelle se passa en gourmandes, son courage ne l'ayant porté à rechercher autre contentement de l'offense, qu'il pretendoit avoir reçeuë de moy. Le bruit de nostre brouillerie alla aussi aux oreilles de Monseigneur, qui temoigna estre offensé de ce que j'avois donné un soufflet à son Favorý, & qu'en suite nous nous fussions donnez des coups fourrez dans la cour du Chasteau. Je voulus sortir, bien que je ne fusse offensé : je fus abandonné de Puylaurens, qui alla s'offrir à Raray. C'est la premiere des perfidies qu'il a exercées en mon endroit, estant vray qu'il n'avoit aucune particuliere amitié avec luy, & qu'il estoit obligé, quand ce n'auroit esté, qu'à cause de ce que nous estions logez ensemble, à m'assister. Pardonnez moy, si je m'arreste trop à ce rencontre. Monseigneur fit ses chasses, & s'en retourna à Compiègne, où il avoit fait venir sa galere. Il se resolut se promenant sur la riviere de fortifier une pointe qui est à demy lieuë de la ville, où on trouva des marques d'un vieux retranchement. Il me commanda d'entreprendre ce travail que je luy mis en quinze

jours en deffense: il en passa son temps , & me commanda lors qu'il fut prest à s'en aller , de le faire sauter avec une mine devant la Reyne sa mere : elle fit son effet. S. A. demanda permission au Roy , d'aller à nostre Dame de Lieffe , où il fut , & trouva à son retour le Roy prest à s'en revenir à Paris. Il voulut faire ce voyage par eau : il arriva à Paris, où il reçut plus souvent des nouvelles de Madame la Marquise de Montlor, estant plus proche du lieu où elle estoit. Monsieur le Colonel avoir esté mené peu auparavant à Caen , entre les mains du Marquis de Mony, qui pour lors en estoit Gouverneur, dont il reçut toutes sortes de courtoisies , ne luy estant rien refusé que la liberté. Monseigneur tarda peu à Paris, ayant esté obligé d'aller à S. Germain, où Monsieur d'Ebeuf travailla puissamment à la liberté de Monsieur le Colonel , il acquit grande creance aupres de Monseigneur , & fit en sorte que S. A. traitta Mademoiselle de Montpensier avec plus de civilité qu'il n'avoit accoutumé. Il la voyoit quelquefois chez Madame la Princesse de Conty, où il luy faisoit bon visage. Il perdit en

ce

Ce temps son pucelage , Monsieur d'Elbeuf luy ayant fait conduire une assez vieille garce , nommée la de Serre dans le parc de Madrid , où il la vit une fois , il la vit une autre fois à la Muette à S. Germain. Il me commanda de luy faire un autre Fort dans une isle , vis à vis des terraces du Chateau-neuf. Je fis si bonne diligence que je le mis en 15. jours en estat , qu'il eut esté difficile de le forcer sans canon. Ce seroit chose inutile de vous raconter icy les combats qu'il y fit , les assauts qu'il y donna , ceux qu'il y soustint , & enfin comme quoy il l'aborda par tranchée , de quelle sorte il perça le fossé , bref , comme quoy il fit voir qu'il ne luy manquoit que la matiere pour s'occuper.

La faveur qui quitte Mr. de la Vieville m'oblige de l'aller trouver , abandonné de tout le monde , & en estat de se voir déchirer par les marmitons : il y avoit quelques jours qu'il couroit un bruit sourd de sa deroute , & le jour avant qu'il fut pris , on croioit qu'il devoit avoir son congé : On le vit neantmoins aller à Ruel , où estoit la Reyne mere , qui prenoit des

caux. Il y tint Conseil avec elle, & on le vid revenir peu apres à S. Germain, ce qui fit croire qu'il étoit remis. Les marmitons ne laisserent pas neantmoins de luy donner une serenade avec leurs ustanciles de cuisine, qui le mit en doute d'avoir pis. Monsieur le Cardinal l'alla visiter, qui le rassura: il luy fit ce bon office avec celui de luy faire passer la nuit plus doucement, qu'il ne l'eust passée, s'il eut creu recevoir le message qu'il reçut le lendemain matin ayant esté arresté, mis dans un carosse, & conduit à Amboise. On escrivit aussitost à Monsieur de Schomberg de revenir, auquel on envoya un bâton de Marechal de France. On dépêcha un Courier à Monsieur le Marquis de Mony, qui luy portoit commandement de ramener Monsieur le Colonel, qui fut remis dans sa premiere dignité, avec autant de gloire, qu'il en avoit esté chassé avec infamie. Je serois empesché de vous dire si Monseigneur reçut plus de joye du retour de Monsieur le Colonel, qu'il n'en avoit reçu de la disgrâce de Monsieur de la Vieville. S. A. alla le jour mesme que le Courier fut despesché à Caen, à S. Oüin visiter Madame la

la Marquise de Montlor, qui pensa mourir de joye, voyant son bon Maistre si près d'elle, apres en avoir pleuré si long temps l'absence; les larmes luy tomboient de joye, ayant fait voir que cet une source qui ne tarit jamais que celle des yeux, estant vray que depuis trois mois, qui est le temps que son mary avoit esté arresté, elle répandit assez de larmes pour faire un juste torrent, si elles eussent esté toutes ramassées ensemble. Laissons la femme dans l'esperance & la joye, pour aller retrouver le mary qui arriva ce soir mesme à S. Germain, & voyons avec combien d'aplaudissement il fut reçu de leurs Majestez, & de S. A. Le Roy luy témoigna par le bon accueil qu'il luy fit, qu'il estoit hors de doute de sa fidelité, mais plus encores lors qu'il luy dit, qu'il le remettoit auprès de S. A. non plus comme son Gouverneur, mais bien comme son premier Gentilhomme de sa Chambre, & Surintendant general de sa maison. Il fut visité le soir & le lendemain de toute la Cour. S. A. fut seule avec luy une partie du soir, & une partie du lendemain. Je vous puis asseurer que ce fut une allegresse generale, & croy que Karay &

Blaru furent les seuls avec leurs partisans ; qui n'eurent point de part à cette joye, voyant bien un peu trop tard que Monsieur le Colonel n'estoit pas homme à partager une chose dont il avoit eu le tout. Je le vis à son retour, & le suppliay d'agréer que je fusse de ses amis, ce qu'il me témoigna desirer. Je fus pres de 8. jours à S. Germain depuis son retour, auquel temps je pris congé de S. A. & de luy, pour aller chez moy, où il y avoit quelque temps que je n'avois esté. Vous ne scaurez croire combien il fut estonné lors qu'il trouva au lieu de la vie réglée, qu'il avoit laissée, une vie absolument dissoluë. Il faut que je vous die que son estonnement fut si grand, qu'il creut long-temps resver, & mesmes qu'il desira plusieurs fois d'estre encore à Caen, pour n'avoir le deplaisir de voir ce qu'il avoit empêché jusques alors. Il desespera plusieurs fois d'y pouvoir donner remede, & luy en ay veu les larmes aux yeux, il prit neantmoins courage avec une resolution ferme, de ne se point souvenir du mal qui luy avoit esté fait, & pardonna generale-ment à tous ses ennemis ; l'ayant veu plu-

sieurs

sieurs fois prier S. A. de ne point parler du Marquis de la Vieville, qui avoit esté son plus cruel ennemy : la seule faute qu'il fit, fut de mettre dans sa confiance le Sieur d'Andilly, estant vray qu'il fut depuis la seule cause de sa perte. Il se treuva surpris, lors qu'il vit que S. A. ne deferoit plus à ses conseils, ce qu'elle y avoit autrefois deféré, & au lieu de cela qu'elle se portoit à luy dire des choses qui eussent outragé toute autre patience que la sienne. Son premier but fut de tirer Raray & Blaru de la confiance de Monseigneur, le second fut d'oster à Monsieur d'Elbeuf, la créance que S. A. avoit prise en luy pendant son absence, & faut que je dise, que je ne le sçaurois excuser d'avoir esté tres-ingrat envers celuy, aux soins duquel il devoit en partie son élargissement. Monseigneur cessa de visiter Madame de Guise, si non tout à fait, au moins en sorte qu'il estoit aisé à voir que son affection estoit diminuée. Je revins de Normandie, & treuvay que Raray & Blaru ne faisoient plus que languir, leur faveur estant presque éteinte. Monsieur le Colonel me témoigna

agréer les visites que je luy rendis avec soin, & prit confiance en moy, il nous raccommoda Puylaurens le fils & moy, & fit que j'oubliay la sorte dont il avoit traité avec moy à Chantilly. L'envie commença à ronger ceux qui voyoient que Monseigneur montroit bien par le bon traitement que je recevois de luy, que s'il m'avoit persecuté, ce n'avoit esté que par la contrainte qui luy en avoit esté faite par ceux qui le possédoient. Cela obligea mes ennemis à porter un nommé le Baron Du Jour, qui avoit esté noury page de S.A. à me faire appeller par le Comte de Louvigny, qui en ce lieu fit la seule bonne action qu'il ayt faite en sa vie. Vn de mes freres, nommé Racqueville, me servit de second, lequel n'avoit qu'une espée ordinaire, le Comte de Louvigny en avoit une fort longue: lors que nous fumes en presence Du Jour & moy, nous portames forces estocades, puis vinmes aux prises sans estre blesez, ny l'un, ny l'autre, auquel estat Du Jour commença à crier: Lacquais; ce qui obligea mon frere à tourner la teste, & à mesme temps il reçeut un coup d'épée dans le costé, apres en avoir don-

donné un à Louvigny dans la main. Mon frere craignant que le Lacquais de Du Jour ne me fit supercherie ; dit au Comte de Louvigny : allons separer nos amis ; à quoy il s'accorda. D'abord qu'ils nous eurent joints , ils nous prierent de nous separer : nous estions convenus alors de nous quitter, & de nous remettre en garde. Nous revinmes à Paris, Louvigny & Du Jour chez Monsieur de Bellegarde , mon frere & moy chez Monsieur de Longueville , où Monseigneur m'envoya visiter. Monsieur le Colonel me vint voir , & Messieurs ses freres ; je fus visité de toute la maison. Je vis Monseigneur le soir mesme. Mon frere sortit du lit au bout de 10. jours , & je retournay au Louvre , comme j'avois accoustumé. Cecy fut au commencement de l'Advent , dans lequel temps d'Andilly faisoit ses efforts pour debuter Monsieur Cavault, faisant croire à Monsieur le Colonel, qu'il falloit qu'il dependit d'une autre puissance que la sienne , puis qu'il s'estoit conservé dans sa disgrâce. Il travailla si puissamment à mettre cette impression dans l'esprit de Madame la Colonelle , & de Madame de Masargues , qu'elles n'en-

rent point de cesser, qu'elles neussent obligé Monsieur le Colonel à traiter Monsieur Cavault de sorte qu'il desira de se retirer, & pria Monsieur le Colonel d'avoir agreable de le luy permettre, puisque sa fidelité & son affection luy estoient imputez à crime. Estrange aveuglement de Monsieur le Colonel, qui contre son sentiment, luy accorda sa priere, & jetta au mesme temps les yeux sur un petit homme nommé Goulas, qui estoit lors pres de S. A. pour l'installer dans une charge, ou quinze jours apres estre reçu, il luy montra qu'il estoit aussi ingrat que son predecesseur estoit homme de bien : & diray qu'il m'est encore impossible de comprendre, comme quoy Monsieur le Colonel, qui estoit tres habile homme, se put resoudre en donnant permission à Monsieur Cavault de quitter la charge, de mettre celuy qu'il mit en sa place. La seule raison qu'il a eüe, a esté le dessein de d'Andilly, qui ayant obtenu la charge d'Intendant, pretendoit de faire celle de Secretaire, & croyoit en mettant cet homme, ne mettre qu'un porte-sac. Le jour de Noël Puylaurens se battit contre Brian.

Briançon brave Gentilhomme , il a esté nourry enfant d'honneur de Monseigneur. Cet une chose estrange , que leur querelle arriva en presence de plusieurs personnes , qui n'y prirent pas garde. Je m'offris à Puylaurens, qui m'assura que s'il estoit appellé , & qu'il eut besoin de second , il se serviroit de moy. J'envoyay un Lacquais à la porte de son logis, lequel s'endormit: il se battit aupres des Thuilleries , où d'abord qu'ils furent en presence, Puylaurens reçeut un coup dans le gros doit : ce qui fut cause qu'il fut contraint de mettre la main gauche à tenir son espée: Briançon luy demanda s'il en avoit assez : Puylaurens , luy ayant témoigné qu'il estoit content, ils s'en revindrent , Puylaurens chez un Chirurgien , & Briançon chez Monsieur d'Elbeuf. Puylaurens m'envoya querir ; je fus fâché de le voir blessé , & neantmoins bien aisé de ce qu'il ne l'estoit pas davantage. C'estoit en ce temps là , que l'on traitoit le mariage d'Angleterre , qui depuis fut effectué. Le jour de la Chandeleuse Mr. de Briançon alla appeller Mr. de Puylaurens, de la part d'un Gentilhomme nommé S. Fleurant.

Puy-

Puylaurens m'envoya querir: je le fus trouver aussi-tost chez luy; nous allâmes au mesme lieu où il s'estoit battu le jour de Noël, où apres que Monsieur de S. Fleurant & moy nous nous fûmes visitez, & que Monsieur de Puylaurens, & Monsieur de Briançon en eurent fait de même, nous mîmes pourpoint bas, & l'épée à la main. Nous n'eûmes pas tiré 4. estocades, que je fus estonné que je vis S. Fleurant, qui avec l'espée de Puylaurens, & la sienne, me dit de demander la vie: je luy dis qu'il voyoit l'estat où nous estions, & que je luy demandois en grace qu'il nous permit d'achever: ce qu'il estoit pres de faire, lorsque Puylaurens le conjura du contraire. Briançon luy dit qu'il ne desiroit point que l'on m'obligeat à rien, estant vray que nous n'avions point d'avantage l'un sur l'autre; à quoy S. Fleurant s'accorda, & me dit que Puylaurens luy avoit rendu son espée, apres avoir reçu un petit coup au bras, qui ne faisoit que l'egratigner. Nous revinmens à Paris, & nous retirâmes à l'Escurie de Monseigneur. C'est trop vous parler de procedez, il faut trouver quelque matiere qui vous plaise d'avanta-

ge. S. A. commença à apprendre un balet, qu'il dansa depuis devant le Roy, & par la Ville. Le Roy le voulut voir à son retour d'un petit voyage ; il luy donna plaisir & envie d'en commencer un magnifique. Le Comte de Carlile essayoit d'accomplir le mariage de Madame Sœur du Roy, avec le Prince de Galles, qui bien-tost apres fut Roy par la mort de son pere. Ils furent fiancez le jour de l'Ascension, & mariez bien-tost apres. Le Cardinal Bar-
barin fut envoyé à Paris, pour traiter de cette grande affaire qui avoit esté depuis si long-temps en dispute. Il vint donc pour trouver un accommodement pour la Valteline, & assayer de maintenir en paix ces deux puissances, qui seules empechent que les petits Estats de la Chrestienté, ne soient soumis à la tyrannie du Grand Seigneur. Le Roy desira que Monseigneur l'allât recevoir au Fauxbourg S. Jacques, & l'accompagna jusques à nostre Dame ; où il arriva, que les soldats du Regiment des Gardes, voulans piller la mule du Legat, firent un tel desordre, que le cheval de S. A. se sentant chatouillé des piques, se cabra, & eut sans doute renversé S. A. si
ses

les Escuyers n'eussent eu soin de sa personne. La ceremonie finie, on songea à mener la Reyne d'Angleterre à Boulogne; le Roy la vint conduire jusqu'à Compiègne; les Reynes passerent plus outre, & vinrent jusques à Amiens, où l'on fit quelque sejour, attendu que la Reyne mere se trouva mal; on fit pendant ce sejour force festins: Monsieur de Chaunes traita S. A. à la Citadelle, où il convia le Duc de Boukingan avec les autres Ambassadeurs. On n'a jamais veu la Cour plus leste, qu'elle fut ce jour là, & faut avouer, que le Duc de Boukingan avoit le plus bel habillement, & mieux assorti, qui se verra jamais. Je me sens obligé de vous le descrire: il estoit de Satin Grisdelin en broderie de perles, la broderie estoit par bandes, les perles du milieu de la bande, pouvoient valoir dix escus piece: celles qui faisoient le costé, en valoient bien vint: les boutons estoient de perles de 100. escus piece: les esguillettes estoient en broderie de perles, & les fers étoient faits aussi de plusieurs perles qui alloient en diminuant, il avoit une chaine qui luy faisoit six tours de perles de tres grande valeur, son

cordons fait de mesme estoffe, valoit bien 30000. mil escus, il avoit à son chapeau un bouquet de plumes de Heron, au pied duquel il avoit une enseigne, où il n'y avoit que 5. diamans d'une excessive grandeur, avec 3. perles en poire excellement belles: il en avoit une à l'oreille tres. grosse, avec un gros Diamant à sa boucle, qui ne paroïssoit presque point, à cause que ses cheveux, qui estoient fort longs, & fort frisez, en deroboient la veüe: son Ordre de S. George estoit attaché par le haut de cinc. grosses perles, & par bas il en pendoit six avec l'ordre. Son Ordre de la Jarretiere n'avoit pas esté oublié, où il y en avoit une fort grosse: ses roses estoient faites d'une quantité de perles mises, de telle sorte, qu'elles faisoient admirer & l'ouvrier & la matiere: la cappe estoit de mesme broderie que l'habit. On alla l'aprez-dinée au Baptême du fils de Monsieur de Chaunes, auquel la Reyne & Monseigneur donnerent le nom: le lendemain il y eut Bal, où le Duc de Boukingan fit avoüer à toute l'assemblée, qu'il estoit digne de posseder les bonnes graces de son Maistre. La Reyne mere ne put pas.

passer outre, ce qui l'obligea à donner la conduite de la Reyne d'Angleterre à Monseigneur. Elle commanda à Monsieur le Marechal de Bassompierre, à Monsieur le Marechal de la Force, à Monsieur le Vicomte de Brigueil, & à Monsieur d'Alincourt, d'accompagner S. A. On fit entrée à la Reyne d'Angleterre par toutes les villes où elle passa. Elle arriva à Boulogne le Mardy, où elle fut obligée de demeurer jusques au Dimanche. On vit arriver ces grands vaisseaux qui depuis en deux occasions differentes se sont veus à nos costes, une fois comme amis, l'autre comme ennemis : c'estoit une chose admirable de voir ce superbe appareil : on ne se le peut représenter si on ne s' imagine de voir une grande ville florante ayant plusieurs clochers. S. A. se promenoit souvent sur la mer dans des chaloupes : elle eut nouvelles que le Marechal de Roquelaure estoit mort, ce qui l'obligea d'envoyer un des siens, nommé Rames, vers le Roy, pour le supplier d'accorder sa charge à Monsieur le Colonel, qui n'avoit perdu une seule des charges de feu son pere que celle là, le feu Roy luy ayant
dit

dit en les luy donnant , que s'il avoit esté plus vieil de trois ans , il ne luy auroit non plus denié celle là , que les autres. Le voyage de Rames fut infructueux. La mere du Duc de Boukingan attendoit la Reyne d'Angleterre à Boulogne , accompagnée de la Comtesse d'Ambie , & de la Marquise d'Amilton : elles furent estonnées de voir avec combien de civilité la Reyne les reçut. Madame de Chevreuse , qui avoit esté ordonnée avec Monsieur son mary , pour passer avec la Reyne en Angleterre , leur fit confesser que toutes leurs beautez n'estoient rien au prix de la sienne. On amena deux petites barques , l'une pour la Reyne , l'autre pour ses filles & femmes , dans lesquelles , apres avoir dit Adieu à S. A. elle s'embarqua avec assez de desordre , & sans beaucoup d'apparat , elle alla joindre les grands vaisseaux , & passa ce jour là à Douvres , aussi heureusement qu'il se pouvoit. Monseigneur partit le lendemain pour s'en revenir : il arriva le jour de S. Jean à Amiens , ayant pris la poste à Abbeville. Monsieur de Chaunes le reçut chez luy , & le traitta jusqu'à ce que ses Officiers fussent arrivez. Les Reynes

nes revinrent à Fontainebleau, où Mr. du Vernet fut commandé de se retirer, Putanges, & quelques autres de chez la Reyne. On demeura quelque temps dans cette solitude, pendant lequel S. A. alloit souvent à Paris. Le Roy revint à S. Germain, où d'Andilly en donna une des siennes à Mr. le Colonel sur le mécontentement qui arriva au Roy de ceux de la Rochelle, même sur les avis qu'eut S. M. que ceux de la Religion desiroient brouiller, elle se resolut d'y envoyer une armée, pour les tenir en devoir. M^{gr}. fut avisé par d'Andilly du dessein du Roy, & luy témoigna qu'il croyoit, que s'il desiroit cet employ, qu'il l'auroit : ce jeune Prince dans l'ardeur de servir, fit demander au Roy ce commandement : on luy fit dire, que s'il vouloit l'avoir, qu'il luy étoit aisé, & que s'il vouloit éloigner Mr. le Colonel d'aupres de luy, qu'on luy accorderoit sa demande. Ce procedé l'estonna, & il vit bien qu'on ne tâchoit qu'à luy oster ce fidelle serviteur ; de sorte qu'il ayma mieux cesser sa poursuite, que d'obtenir ce qu'il demandoit si cherement. Il commença dezlors à s'appercevoir, que le Pere Joseph

Ca-

Capucin , & d'Andilly n'alloient pas droit en besogne , & dez-lors ne le fia p'us en eux : il reconnut bien enfin , quoy que trop tard , qu'un bigot est une méchante beste. Il avoit plusieurs-fois supplié instamment le Roy d'accorder à Mr. le Colonel, une charge de Marechal de France, il continua dans ses poursuites , & fit si bien, que lors qu'on y pensoit le moins , cette affaire fut deliberée au Conseil Secret, & fut mis en compromis , sçavoir si on s'assure-
roit de Mr. le Colonel en le faisant prison-
nier, ou d'une façon plus violente , en le faisant mourir, ou si on le feroit Marechal de France. On conclut au dernier. Il avoit esté appelé peu auparavant par le Marquis de la Lande, où Mgr. luy fit voir combien il l'aymoit , & qu'il n'étoit en rien dimi-
nué de l'amitié, qu'il luy avoit fait paroi-
stre , lors que le Baron de Beuvron , gen-
til Cavaillier l'appella de la part de la Bre-
tonniere. S. A. ne faisoit que commen-
cer à disner , il sortit de table , & s'en alla
par un froid tres-rigoureux apres luy à
pied , n'ayant voulu attendre qu'on luy
allât querir des chevaux Mr. le Colonel
s'estoit sauvé avec Chaudebonne , qui luy
ser-

servoit de second par la grande galerie, au pied de laquelle ses coureurs l'attendoient. Je reviens au temps qu'il fut fait Marechal de France, auquel temps Monsieur d'Elbeuf, & Monsieur le Grand Prieur beaux freres, eurent cette grande brouillerie, où ils se penserent battre. Monseigneur monta à cheval, pour aller trouver Monsieur le Grand Prieur, auquel il s'offrit. La querelle presente fut assoupie, mais non la haine qui estoit entre eux. Monsieur le Grand Prieur, ayant pris Chalais en sa protection, & Monsieur d'Elbeuf ceux de la maison du Lude, qui temoignoient desirer prendre quelque vengeance de la mort du Comte de Pontgibaut leur frere, que Chalais avoit tué. Cette querelle dura tout l'hiver : on commença à songer aux balets. Monseigneur commença en ce temps à avoir cette grande passion qu'il a eu depuis pour les medailles, raretez, & statues antiques & modernes : je vous diray un effet merveilleux de sa memoire, en vous assurant qu'il n'y avoit pas une seule medaille d'or, d'argent, de grand, petit, & moyen, en cuivre qu'il ne nommât en voyant son revers.

C'estoit

C'estoit une chose merveilleuse de le voir parler des choses plus remarquables de l'antiquité avec autant de facilité, que si elles se fussent passées de son temps, & l'on peut dire qu'il se rendit tres-sçavant dans l'histoire Romaine, par le mesme moyen dont on s'estoit servy dans les plus tendres années à luy apprendre les fables, n'y ayant de difference, sinon que les figures des Fables estoient de papier, & celles-cy de Metal. Ce fut une chose admirable de voir en combien peu de temps son cabinet fut remply de pieces antiques, la description meriteroit un juste volume.

Monseigneur commença à mepriser Dandilly, & à luy faire force niches, dez lors il cessa de venir si souvent au Louvre, & l'on vit en un instant finir les conferences qu'il avoit tous les jours avec S. A. Ce lepit l'obligea dez-lors à procurer la ruine de Monsieur le Marechal Dornano, où se porta Monsieur d'Elbeuf, qui estoit fort bien avec Monsieur de Barada, qui estoit lors Favory du Roy. Je vous avoue que je n'excuse un seul de tous ceux qui desirerent sa perte que luy, estant vray qu'il pouvoit accuser Monsieur le Marechal d'in-

d'ingratitude, toute la maison de Lorraine se porta contre luy, attendu les difficultez qu'il apportoit au mariage de Monseigneur avec Mademoiselle de Montpensier, auquel ils prenoient interest, bien qu'à l'entendre parler, on eut creu asseurement qu'il y procedoit avec toute la sincerité qui se pouvoit desirer: il m'a dit plusieurs fois que c'estoit une affaire qui dependoit absolument du Roy & de la Reyne mere, que lorsqu'ils témoigneroient la desirer, il s'y porteroit absolument, & qu'il feroit en sorte que S. A. quitteroit cette aversion, qu'il sembloit qu'il eust pour le mariage: que pour luy, il n'estoit point devin. Le Roy gagna le Jubilé, & partit de Paris pour aller a Fontainebleau. Monseigneur le gagna aprez avec toute l'austerité qui se pouvoit desirer, ayant visité par quinze jours differens les Eglises à pied, avec toute la modestie imaginable. Il acheva la Semaine Sainte ses stations, & fut obligé au fest apres Pasques d'aller trouver le Roy à Fontainebleau. Monsieur le Marechal d'Ornano eut plusieurs avis du dessein que l'on prenoit de s'assurer de la personne, auxquels

quels il n'ajouta point de foy , estant
vray que Dieu nous ferme les yeux lors
qu'il consent à nostre ruyne. Monseig-
neur demeura quelque temps à Fontaine-
bleau , durant lequel il témoigna au Roy
qu'il luy estoit honteux dans l'âge qu'il
avoit (estant né son frere) de voir qu'il
n'avoit nulle part dans les affaires. Le Roy
luy témoigna qu'il desiroit luy donner
contentement; & l'assura qu'il le mettroit
dans son Conseil estroit. S. A. fit en ce
temps là le festin qu'il a accoustumé de
faire tous les ans aux Grands du Royaume
le jour de sa naissance ; il fut salué de tous
en qualité de Ministre. Il y avoit déjà
quelques jours qu'on luy en avoit fait la
promesse , il demeura encore quatre ou
cinc jours à attendre , ce qu'on resoudroit
sur ce sujet sans rien dire : enfin lassé de
voir , qu'on ne luy témoignoit rien , il se
resolut d'envoyer Monsieur le Mareschal
d'Ornano vers Monsieur le Cardinal de
Richelieu à Fleury , où il estoit pour lors ;
Monsieur le Mareschal desira que Mon-
sieur de Marcheville, Puylaurens le fils ,
& moy allassions avec luy , ce que nous
fîmes. Il nous parla par les chemins de la

vie de son pere , & de quelle sorte il avoit servy le Roy, lors même qu'il estoit éloigné de la Cour , & en estat de disgrâce : il nous raconta comme quoy ayant esté sollicité par le Duc de Savoye de l'assister , & de prendre telle part dans son Estat qu'il desireroit , il envoya les lettres à S. M. & celuy qui les luy avoit apportées. Il nous dit plusieurs autres choses que je vous tairay , pour vous dire qu'il luy arriva un accident digne de remarque : ayant esté saisy en se promenant dans le Jardin avec Monsieur le Cardinal, d'un tremblement si furieux dans une jambe & une cuisse, qu'il pensa tomber de son haut. Nous revinmes à Fontainebleau , où il fut resolu de demander l'exécution de la promesse, qui avoit esté faite à Monseigneur. Le Vendredy donc , S. A. alla trouver la Reyne mere , & luy dit qu'il luy avoit de tres-grandes obligations , & qu'il estoit vray qu'outre la naissance il luy devoit encore tous les bons effets qu'il avoit reçu du Roy , sçachant bien qu'il y avoit assez d'esprits brouillons dans la Cour , qui ne desiroient rien avec plus de passion , que de voir cette étroite union qu'elle avoit

vous-

tousjours entretenue entre S. M. & luy, si non rompue, au moins alterée: qu'à la verité, il auroit quelque sujet de douleur de voir qu'on luy eust fait esperer part dans les affaires, en ayant reçu la parole de sa bouche, & qu'aujourd'huy, il sembloit que le Roy s'éloignat de la promesse qu'il luy en avoit faite: qu'il luy seroit plus avantageux d'aller à Paris, passer son temps, que de demeurer plus long temps auprès de leurs Majestez, pour y estre traité d'autre sorte que l'on n'auroit traité ses Predecesseurs, qui avoient la mesme qualité que luy. La Reyne luy promit contentement, & l'assura que le Roy sçavoit que c'estoient de mauvais esprits, qui luy vouloient persuader le contraire, & qu'elle l'assuroit que sa Majesté n'avoit point de plus forte passion, que de le voir content. Il se retire; le Roy arriva aussi-tost apreschez la Reine mere où Monsieur le Cardinal se trouva; ce fut dans ce conseil que l'on resolut d'accorder à S. A. ce qu'il desiroit: ce fut aussi en ce mesme lieu, que la prison de Monsieur le Mareschal fut conclue. Le Roy parla à Monseigneur le soir du Venedredy

dredy, & l'assura qu'il avoit toûjours desiré de luy accorder, ce que la Reyne mere luy avoit rémoigné qu'il desiroit, & que le Dimanche suivant, il verroit l'effet de ses bonnes volonte. Le soir même S. A. me commanda d'aller treuver M^e. la Marechale d'Ornano, pour luy conter comme il étoit assuré d'avoir le contentement qu'il avoit desiré. Le Samedi se passa à Fontainebleau en courses de bagues & autres passe-temps. Le Dimanche le Roy ména Mgr. au Conseil, où il demeura peu: apres le Conseil, le Roy sortit sur la terrasse de la Reyne sa mere, où voyant les chevaux de bague sur la carriere, il dit à Mr. le Mal. qu'il vouloit courre. Mr. le Mal. luy offrit son cheval, le Roy se tourna vers le Comte de Brion, gentil Cavalier tres-adroit, & qui avoit un excellent cheval, & luy dit qu'il courroit dessus: il arriva en même temps, une petite pluye qui fit changer de dessein à S. M. Elle fit fort bonne chere à Mr. le Mal. tout ce jour, & ne parla presque qu'à luy, luy montrant une fenestre grillée, il luy dit Mr. le Mal. cette chambre est celle où fut mis le Marechal de Biron. Ce jour se passa de la sorte, cependant on cōmande
de

de renforcer les Gardes , & le Roy fit faire l'exercice dans la cour du cheval blanc à son regiment des Gardes , & luy fit faire commandement de se mettre sur les avenues de Fontainebleau. On fit le même , commandement à la Cavalerie, qui se rendit sur les dix heures autour du chasteau. Tout cecy fut conduit si secretement , que l'on n'en sceut chose du monde. Sur les dix heures du soir, Senneterre alla à la chambre de M. le Marechal, qui soupoit avec M. le Cardinal de la Valette, Chaudebonne, & le Comte de Brion: il luy demanda que fait le Roy? Seneterre luy répondit, qu'il croyoit qu'il étoit retiré : il luy dit , qu'il en étoit bien fâché, & qu'il avoit à luy parler. Fort peu de temps apres un garçon de la chambre du Roy arriva, qui dit à Mr. le Marechal d'Ornano que le Roy le demandoit : il partit à l'instant, & trouva Puylaurens le fils dans l'escalier , lequel le suivit, & fut étonné, que comme il vouloit entrer avec Mr. le Marechal , l'Huissier luy dit que Mr. le Mal. devoit entrer seul. Il partit à l'instant, & voyant dans l'emotion qui étoit parmy les Gardes , qu'il y avoit quelque chose d'importance , il courut à la chambre de

Monseigneur, où il estoit, & luy dit qu'il croyoit que Monsieur le Marechal estoit arresté, discours qui toucha puissamment S. A. & qui l'obligea à partir à l'instant, pour aller chez le Roy. Il trouva l'antichambre pleine de gardes: un seul des siens ne le pût suivre. Si-tôt que l'on sçeut qu'il venoit, Monsieur du Haillier, qui avoit arresté Monsieur le Marechal, le fit passer par un escalier derobé, & de là en une chambre basse, où il passa la nuit. Au même temps un exempt alla arrester Chaudbonne. Je ne vous sçaurois exprimer les sentimens de S. A. estant vray qu'il ne dort point de toute la nuit, suportant ce deplaisir avec tant d'impatience, qu'il ne luy restoit lieu de consolation, que celui qu'il avoit de l'esperance de se venger. Un Page de Monsieur le Marechal voulant passer pour apporter de ses nouvelles à Paris, fut arresté; il rendit combat, & fut blessé. Monsieur commanda à Puylaurens de m'escrire, & de me mander de le venir trouver en diligence; ce qu'il fit. Il me depêcha un de mes gens, qui ayant esté arresté, avala son billet, & passa, ayant esté reconnu par un nommé

Des Tartres, qui commandoit à ce poste.
Le Lundy matin, Brunier Medicin ordinaire de Mgr. me vint trouver à cinq heures du matin, qui me dit : est ce ainsi que vous assistez vos amis au besoin? le Marechal est pris, Ceton vint d'arriver qui a arresté ses freres. Je m'habillay en diligence, & m'en allay trouver Me. la Marechale, qui entendoit la Messe, qui me dit : hélas mon amy, vous me voyez plus affligée que jamais, je n'ay esperance qu'en Dieu, mon innocence & mon bon Maître, je vous prie de luy dire l'estat où vous me voyez, & luy témoigner, comme quoy nous souffrons beaucoup pour luy, que la seule creance que j'ay, qu'il ne nous abandonnera pas, fait que j'endure mon mal avec patience, & que je le supplie d'avoir pitié de la maison la plus desolée qui se verra jamais. Je pris congé d'elle, & de Me. de sargues qui fondoit en larmes. Mr. de Ma-Masargues me dit en souriant: Mr. aymez nous toujours: je l'assuray de mon service.

Je quitte le theatre de l'inconstance de la fortune, pour venir en diligence retrouver Mgr. à Fontainebleau. J'y arrivay sur les deux heures, je rencontray à la porte

les Chevaux-legers du Roy , & ensuite un carosse de S. M. dans lequel estoit Mr. le Marechal , qui sortit presque tout hors du carosse pour me voir; il me tendit la main, & haussant les épaules en souriant , il me sembla qu'il m'appelloit à témoin de son innocence, & qu'il me demandoit les services que je luy ay rendu depuis, bien qu'inutilement. Chaudebonne passoit d'un autre costé dans un carosse , conduit avec seule garde. Je les laisseray aller à Melun, pour aller trouver Monseigneur , lequel dez l'instant qu'il me vit , me fit entrer dans son cabinet , où apres avoir entendu le recit de ce que j'avois à luy dire de la part de la pauvre affligée , il me fit l'honneur de me dire ce qui s'estoit passé le soir auparavant , & de quelle sorte il avoit parlé au Roy , comme quoy il luy avoit protesté de l'innocence de Mr. le Marechal , & qu'il luy avoit assuré, que s'il étoit coupable, qu'il l'estoit aussi , & qu'il supplioit S. M. de croire que la fidelité n'avoit jamais paru davantage en personne de son Royaume, qu'en celle de Mr. le Marechal , étant tres-assuré , ce que S. M. même sçavoit bien, que s'il eust esté coupable

dez

dez la premiere prison , le Marquis de la Vieville luy vouloit assez de mal , pour ne l'avoir pas épargné ; il me dit que le Roy luy avoit dit , qu'il avoit assez fait pour faire perir vingt hommes , & qu'il sçavoit assurement , que lors qu'il le verroit coupable , il l'abandonneroit absolument : qu'il estoit tres assuré , qu'il étoit trop bon frere , & qu'il l'avoit tousjours reconnu trop porté au bien de l'État , pour consentir au dessein que l'on avoit fait de le perdre , que l'on se servoit de son nom , & qu'il sçauroit fort bien separer les interets du Marechal d'Ornano , d'avec ceux de son frere ; il finit apres m'avoir protesté , & assuré tout ensemble , qu'il mourroit plustost , que d'abandonner un homme qui n'avoit d'autres crimes que celui d'estre son serviteur. Il sortit du cabinet , & s'en alla promener au parc , où il se promena autour du canal , appuyé sur Puylaurens le fils & moy. & nous dit tout ce que la rage peut faire dire à une personne , qui se sent offensée au dernier point : il fit un jour autour du grand Canal , puis s'en revint. Je le laisseray souper , pour aller trouver

Mr. le Marefchal que l'on conduit à Melun avec feure garde : auffitost qu'il y fut arrivé, on le mit dans un batteau, Chaudebonne dans l'autre, ils furent conduits au bois de Vincennes, où ils furent mis en la garde d'un nommé Hecourt, homme le plus barbare qui aye jamais esté, qui à vray dire, confervoit pluftost le naturel des bestes, qu'il avoit accoustumé de chasser que celuy de l'homme. J'oubliois à vous dire, que s'estans rencontrez sur l'eau, Monsieur le Marefchal & Chaudebonne, que Monsieur le Marefchal luy demanda : vous aijez mis où vous estes, où si vous m'avez mis icy. Le mefme jour, Messieurs de Mazargues & d'Ornano furent conduits à la Bastille, & Madame la Marefchale menée par un Enseigne des gardes, nommé Fougueroles à Gentilly. Le lendemain Messieurs de Modéne & Deagent, furent conduits à la Bastille. Cependant S. A. faisoit tous ses efforts pour essayer de gagner S. M. & la Reyne sa mere, par ses tres-humbles prieres, il fut resolu aupres de Monseigneur, que l'on envoyeroit vers Madame la Marefchale, pour aprendre d'elle, ce que l'on auroit à faire,

& quels estoient ses sentimens sur les affaires presentes. Cette commission fut adressée à Puylaurens & à Goulas, qui fit bien voir en ce lieu son peu de fidelité, puis qu'il est vray, que la lettre que Me. la Mareschale luy avoit confiée, fut lue le lendemain en plein Conseil, en la presence de Mr. chose qui l'estonna infiniment. Et à n'en point mentir, je ne puis comprendre, comme quoy Mgr. s'est servi depuis de ce petit homme, qui n'avoit une seule partie en luy, qui fust tant soit peu recommandable. Nous estions tres-empeschez, Puylaurens & moy, & il faut que je vous avouë, que ç'a bien esté le temps de ma vie que j'ay treuvé le plus fâcheux à passer. Nous estions, & luy & moy, deux jeunes gens sans experience : nous avions trois hommes en qui Monseigneur se fioit, qui le trompoient tous trois, sçavoir Goulas, d'Andilly & Marcheville, & qui tous trois estoient unis ensemble, à desirer la perte de Monsieur le Mareschal, & la nostre. Dans ce temps, d'Andilly & ses amis proposerent, qu'il estoit à propos de reduire l'affaire en negociation, & pour cet effet, qu'il se presentoit un Capucin, nom-

mé le P. Joseph; qui promettoit des mer-
veilles. Ils le firent voir à Monseigneur
le soir dans une galerie, auquel il fit des
propositions si plausibles, qu'il s'en fallut
peu, qu'il ne se laissât aller aux persuasions
de cet homme, qui avoit esté en partie
auteur de la prise de Monsieur le Maref-
chal. D'Andilly estoit ravy de voir que
l'invention qu'il avoit trouvé, luy eust si
bien succédé. Il arriva de bonne fortune,
qu'il nous vint en connoissance, que ces
personnes icy avoient dessein de se mo-
quer de S. A. Cela nous obligea de luy
représenter, que si le Roy eut désiré que
la negociation apportât quelque fruit, il
luy eust envoyé une autre personne qu'un
Religieux, qui n'avoit aucune mission, &
qui estoit sujet à desaveu; que nous sça-
vions de science certaine, que d'Andilly
avoit inventé cette fourbe, pour luy faire
perdre temps, & que le meilleur conseil
qu'il pouvoit prendre dans ce rencontre,
estoit, de chastier celuy qui luy avoit causé
tant de deplaisir, estant tres-vray, que la
connoissance que l'on avoit de ce gene-
reux ressentiment, feroit que l'on regar-
deroit deux fois à l'avenir, avant que de

se résoudre à le trahir. Il goustâ nos raisons, & se résolut à donner commandement à son Capitaine des Gardes, d'aller trouver d'Andilly, & luy dire, qu'il eust à sortir de la Cour dans deux heures, & à ne se trouver jamais devant luy : il obeit & partit le soir mesmes. Goules & Marcheville ne laisserent de continuer leurs menées, & firent leurs efforts, pour obliger Monseigneur à les envoyer vers Madame la Marechale, afin de résoudre avec elle la negociation du P. Joseph, & ensemble l'obliger d'escrire à Monseigneur, de nous oster la communication des affaires, & par ainsi avoir le champ libre, pour faire leurs miquemaques, & trahir impunement S. A. en trahissant les affligez. Nous fimes connoistre à Monseigneur, la consequence de se voyage, ce qui l'obligea à leur témoigner, qu'il ne vouloit pas qu'ils continuaissent, ce qui les affligea de telle sorte, que dez lors ils jurèrent nostre ruine. Nous estions extrêmement empêchez à trouver un homme qui eust les qualitez requises, pour bien servir S. A. Je jettay les yeux sur Monsieur le Coigneux, qui avoit acheté depuis peu la char-

ge de Chancelier , que possédoit auparavant le premier Président de Verdun. J'en conferay avec Puylaurens, & je luy fis voir que c'estoit un homme qui estoit tenu pour habile , qui avoit un caractère qui luy donnoit la connoissance des affaires de S. A. sans qu'aucun autre s'en peut scandaliser, & que je croyois que luy donnant part dans la confiance de S. A. il n'en seroit pas ingrat : il me témoigna approuver mon sentiment. Dez-lors, nous commençames à conferer avec luy. Il faut que je vous avouë , que je crois que tout autre que moy, auroit esté trompé aux sermens, qu'il me fit , & aux assurances qu'il me donna en mon particulier , apres nous avoir assurez , que la seule chose qui l'obligeoit à entrer dans le service de Monseigneur , estoit le dessein qu'il avoit , de faire voir à toute la France, combien il estoit dés-interessé , puis qu'il preferoit le travail , & les inquietudes d'esprit , au repos qu'il possédoit alors : que pour luy , il ne desiroit point la chose qu'en tant que S. A. luy feroit connoistre , qu'elle la desireroit. Nous luy donnâmes rendezvous dans le parc de Fontainebleau , où Monseigneur s'alla

s'alla promener, & ce fut là qu'il reçut le commandement, d'agir dans les affaires de S. A. Ce fut en ce lieu, où il joua un autre stratagème, disant à Monseigneur, qu'il ne vouloit point y entrer avec le contre-cœur de personne, & qu'il le supplioit, que Monsieur de Goulas & Marcheville, eussent connoissance de l'honneur qu'il luy faisoit; mesmes, qu'il seroit bon, qu'ils l'en allassent prier chez luy, ce qui fut exécuté le lendemain. Ce soir même, Marcheville joua une piece assez plaisante, qui fut de prier S. A. de demander pour un nommé le Tremblaye, frere du P. Joseph, la Capitainerie de la Bastille, luy representant qu'il seroit chose agreable à la Reyne sa mere, estant une personne qui estoit à elle. Monsieur alla de ce pas trouver le Roy, qui luy accorda incontinent sa Requete: ils luy voulurent faire passer cette affaire, pour estre de grande importance, luy disant, que c'estoit beaucoup se fier en luy, que de mettre une personne à sa recommandation, dans une place de cette importance. Nous eusmes peine à detromper S. A. & à luy faire voir que c'estoit une chose faite à la main, & que

que pour luy montrer que nous disions
vray , il n'avoit qu'à demander le Gou-
vernement de Vaugirard ou de Nanterre ,
pour l'un des siens , & qu'il verroit bien
alors par le refus qui luy en seroit fait ,
que si on luy accordoit celuy de la Ba-
stille , c'estoit pour des considerations ,
où il n'avoit point de part. Pendant tout
ce temps , Monsieur fut visité de peu de
personnes , Monsieur de Moret vint à
Fontainebleau , qui alla droit chez le
Roy , auquel il demanda d'abord , com-
me quoy il luy plaisoit qu'il vecust avec
Monsieur , & si S. M. trouveroit bon
qu'il le vist. Le Roy luy dit , qu'il le pou-
voit voir : Monsieur se trouva un peu of-
fensé de ce procedé , & trouva estrange
qu'une personne , qui luy avoit tant pro-
testé d'amitié , demandat, lors qu'il sem-
bloit qu'il eust besoin de ses amis , com-
me quoy il devoit vivre avec luy. Il vint
voir S. A. qui luy fit assez froid , il y
eut force gens de grande condition , qui
le virent , & qui témoignèrent qu'ils de-
siroient le servir , & entre autres Mon-
sieur le C. Monsieur de L. Monsieur de
M. Monsieur de Ch. Monsieur de M.
qui

qui l'ont trompé depuis , Mr. le grand Prieur & plusieurs autres. Le Roy parla de venir à Paris , voyage qui estonna tout le monde , estant vray qu'il ne s'en estoit point parlé auparavant. Aussi-tost que l'on y fut arrivé , on osta les sçeaux à Monsieur d'Aligre le Chancelier , qui furent mis entre les mains de Monsieur de Marillac. Nous fûmes estonnez , que le Roy dit qu'il vouloit faire voyage , & qu'il partiroit dans deux jours , & qu'il vouloit que l'on se tint prest. Monsieur le Coigneux cependant avoit continué la negociation commencée avec le Pere Joseph , il dit à son retour de la premiere conference , que c'estoit un moqueur , & qu'il falloit traiter de blanc en blanc avec Monsieur le Cardinal. Vous allez entendre une subtilité , de laquelle se servit Monsieur le Cardinal , & la sorte dont elle fut prise par nos negociateurs. Monsieur le Cardinal voulant faire peur à Monsieur , luy voulut montrer les verges : il feignit de faire negocier le retour de Monsieur le Prince à la Cour , & en effet , fit que celuy qui agissoit pour luy eut charge de l'amener à Limours.

Cecy

Cecy fut aussi-tost glissé aux oreilles de Monseigneur, voila une terreur panique qui le prend, on assemble le Conseil, auquel je n'assiste point, on resolut qu'il falloit s'accomoder avec Monsieur le Cardinal, & que pour cet effet, il falloit l'aller trouver. On deputa Monsieur de Marcheville, qui eust charge de luy dire, que Monseigneur iroit dîner le lendemain avec luy. Il partit à l'instant, & revint le soir. J'entray dans le cabinet, où je fus estonné, que je le vis arriver, disant à S. A. qu'il avoit sauvé la vie à Monsieur le Maréchal Dornano, & que Monsieur le Cardinal avoit jetté des larmes de joye, lorsqu'il avoit sçeu que S. A. prenoit la bonne voye, & qu'il luy avoit dit de l'assurer qu'il recevroit tout contentement. Nous partîmes le lendemain de grand matin, & nous arrivâmes à Limours sur les onze heures, Monseigneur demeura un peu avec Monsieur le Cardinal, puis vint dîner: apres son dîner, il fut quelque temps avec mondit Sr. le Cardinal, duquel il obtint, ce que l'on desiroit avec passion de luy accorder. Nous revînmes à Paris, où l'on trouva à propos, de faire un escript.

par lequel leurs Majestez demeurassent plus assurées de S. A. Ce qui fut fait, & le-
dit escrit fut signé par Monseigneur le soir
mesme. Monsieur le Prince arriva à Li-
mours, il y coucha, & s'en retourna le
lendemain aussi sçavant, qu'il y estoit allé.
Cependant le Roy partit, pour s'en aller,
& dit à Monseigneur, qu'il l'attendroit à
Orleans. Monsieur luy dit, qu'il ne croyoit
pas pouvoir partir si tost, attendu que son
equipage ne pouvoit estre prest de plu-
sieurs jours: le Roy luy dit, qu'il le prioit
de partir du jour qu'il partoît, qui estoit le
Vendredy en huit jours, ce que Monsieur
luy accorda. Cependant avis venoient de
toutes parts, qu'il se brasloit quelque
grand dessein, estant impossible que l'on
eut hasté si fort ce voyage, sans quelque
chose d'extraordinaire. Monsieur le grand
Prieur partit de Paris, pour aller querir
Monsieur de Vandomme son frere, & le
faire venir en Cour. Il me tomba entre
les mains des diverses parts, jusques à
treize avis, que l'on avoit dessein sur la
personne de S. A. chose qui à la verité
me donna un peu de peine d'abord sur les
circonstances que l'on adjoutoit aux avis,
qui

qui estoient veritables, à sçavoir qu'il y avoit quantité de Cavalerie qui estoit commandée pour aller aux environs de Blois & d'Amboise. Apres neantmoins que j'eus considéré, que la personne qui agissoit le plus puissamment dans les affaires, étoit celle qui estoit la plus interessée à la conservation de S. A. je sortis de l'aprehension où j'estois, & ne laissay pas de montrer tous ces escrits à Monseigneur auquel je representay à l'instant qu'il n'avoit rien à craindre pour luy, mais bien pour ses amis. Monsieur le Comte demeura à Paris, avec ordre du Roy d'y commander. Mr. de Longueville s'en alla à Dieppe, de sorte qu'il ne restoit que Mr. le grand Prieur à craindre, qui en effet estoit comme tous les autres serviteur du Roy, & plus encore, si je l'ose dire, sur l'assurance qu'il avoit eüe d'estre Admiral par commission, estant vray, que la derniere fois que S. A. luy fit parler, qu'il luy fit connoistre par la froideur dont il usa, que ses interests l'avoient remis absolument dans l'obeissance, & dans le service. La Reyne mere partit de Paris, elle conjura instamment S. A. de ne vouloir manquer à sui-

vre le Roy le jour qu'il avoit assuré , qu'il
partiroit. Monseigneur fit partir son train,
& ne retint auprès de luy , que la petite
troupe. Le Jeudy dont S. A. devoit partir
le Vendredy , Monseigneur reçut six
courriers differens de la part de la Reyne
sa mere , qui tous le conjuroient de vou-
loir aller disner le lendemain avec elle.
Ces messages si souvent reiterez , altere-
rent un peu son esprit , & le firent entrer
dans une imagination où il ne s'estoit
point porté jusqu'à lors. Il n'y avoit que
moy auprès de S. A. lors que le dernier
Courier arriva , qui , à la verité , fit son
message de si mauvaise grace , & avec tant
d'instance , qu'il pensa tout perdre. estant
vray que s'il n'eut esté aussi assuré des
bonnes völontez du Roy & de la Reyne
sa mere, qu'il estoit , il se fust peut estre
porté à croire des choses où l'on n'avoit
jamais songé. Il dit donc à ce Courier
qu'il seroit assurément le lendemain au
coucher à Orleans , qu'il verroit la Reyne
sa mere par les chemins , & qu'il la sup-
plioit tres-humblement de l'excuser s'il
n'alloit disner avec celle, en estant empêché
par quelques affaires qu'il avoit , ce qui
n'e-

n'estoit en effet, que de voir une femme le soir. Il partit le lendemain sur les dix heures, sur des chevaux de poste, avec la petite troupe, & trouva la Reyne sa mere auprès Dangerville : il vit le Roy le soir à Orleans, & il avoit rencointré à Artenay Monsieur le Coigneux, Monsieur de Marcheville, & Monsieur Goulas, qui estoient partis de Paris, pour aller vers Monsieur le Cardinal, qui les obligea d'aller jusqu'à la Ferté Bernard, où Madame la Marechalle estoit detenuë, pour aprendre ses sentimens. Ce voyage fut tres-malheureux pour elle, estant vray, que jusqu'à lors elle s'estoit maintenue, sans dire un seul mot, qui püst blesser ceux de qui elle croyoit recevoir son mal, & alors la pauvre femme, croyant estre avec des personnes en qui elle se pouvoit confier, se laissa aller aux regrets, & à dire des choses qui luy ont cousté depuis force larmes. Ceux qui estoient allez vers elle, ne s'estant pas contentez de dire à Monsieur le Cardinal ce qu'elle avoit dit, qui estoit assez, mais se porterent à dire des choses où elle n'avoit jamais songé. Le Roy s'embarqua le Samedi matin, pour aller à Blois,

Blois , Monseigneur le suivit , on arriva assez de bonne heure. Les Messieurs qu'il avoit envoyez vers Madame la Mareſchale , luy rendirent compte de leur negociation , ce qu'ils n'avoient peu faire jusqu'à lors. Apres les avoir entendus en public , il prit Monsieur le Coigneux à part , auquel il demanda ce qu'il avoit trouvé : qui luy dit , qu'il croyoit que ses deux compagnons le trompoient, & qu'il voyoit qu'il estoit inutile d'aller plus vers Monsieur le Cardinal , tant qu'ils seroient dans la negociation. Monseigneur dez-lors se resolut de n'y plus envoyer, que Monsieur le Coigneux , & tira les deux autres de sa confiance , & de son secret. Monsieur le Coigneux fut deputé le lendemain pour cet effet , vers Monsieur le Cardinal , qui rapporta , qu'il en avoit plus appris en une seule conference, qu'il n'en avoit peu comprendre en toutes les autres: que pour luy, il ne vouloit point flater S. A. qu'il croyoit Monsieur le Mareſchal absolument perdu. Ce discours estonna Monseigneur , qui apres avoir amplement entendu ce que Monsieur le Coigneux avoit à luy dire , rompit la conference , & s'en alla

alla à sa chambre , pour donner temps à Monsieur le Coigneux de se retirer , ce qu'il fit aussi-tost. Monsieur rentra dans son cabinet , & nous rappella Puylaurens & moy : après nous avoir témoigné son déplaisir , il nous dit , qu'il ne vouloit plus consulter , & qu'il estoit resolu à sortir de la Cour : nous luy representames ce que nous pûmes pour l'en divertir , ce qui fut inutile : il nous dit d'en chercher les moyens , & qu'il y estoit resolu ; je luy representay qu'il ne pouvoit estre en estat de partir de quelque temps , & qu'il estoit necessaire de faire continuer la negociation par Monsieur le Coigneux , & faire en sorte que la chose fut tenuë secreete. On envoya querir Monsieur le Coigneux l'apres soupé, auquel Monseigneur ordonna de retourner le lendemain à Beauregard , vers Monsieur le Cardinal , & luy dit de luy demander surceance au proces de Monsieur le Marechal , augmentation dans sa maison de cent mil livres, permission de se marier quand & à qui bon luy sembleroit , & en attendant , assurance de luy donner son appanage au plustost. Il revint le soir , & témoigna qu'il seroit à propos

pos que Monsieur de Puylaurens & moy y allassions chacun une fois, & assura que Mr. le Cardinal accorderoit ce qu'on luy avoit demandé. On resolut de m'y envoyer le lendemain avec ordre de luy demander l'exécution des quatre points cy-dessus deduits, il me fit beaucoup de difficultez, mais enfin il se resolut de me les accorder tous quatre, apres neantmoins m'avoir témoigné, qu'il avoit esté surpris, & qu'il ne seroit plus si libre à faire des propositions, puis qu'on l'obligeoit à faire les choses qu'il mettoit en avant pour trouver lieu d'accommodement, sans que S. A. fit rien de son costé des choses que le Roy desiroit de luy; que pour luy, il ne se lasseroit jamais de servir S. A. & qu'il luy feroit voir par ses actions, qu'il n'avoit jamais rien fait, qui ne fust pour son service. Cette conference dura plus de deux heures: je m'en allay à Blois, où je rendis compte de mon voyage. Mr. de Puylaurens fut ordonné pour aller remercier Mr. le Cardinal, ce qu'il fit le lendemain. Ce jour là arriverent à Blois, Mr. de Vandosme & Mr. le grand Prieur, lesquels furent le lendemain arrestez par M. du Halier, & conduits par eau à

Am-

Amboise. Ils furent arrestez à trois heures du matin , sur les six heures, le Roy commanda à Monsieur Desplan, de nous venir trouver Puylaurens & moy , il vint à nostre logis, où il nous dit de la part du Roy, d'aller trouver Mr. le Garde des Sceaux & Monsieur de Schomberg , pour aprendre les volontez de S. M. par leur bouche. Nous nous levâmes & allâmes au logis de Mr. le Garde des Sceaux où ils estoient tous deux. Mr. le Garde des Sceaux prit la parole, & nous fit un discours d'un quart d'heure, lequel ne tendoit qu'à nous faire connoistre la liaison des interets du Roy, avec ceux de Mr. la tendresse avec laquelle le Roy aymoit S. A. puis qu'il ne le consideroit pas seulement comme son frere , mais comme son enfant : que le Roy l'avoit chargé de nous dire la confiance qu'il avoit en nous , & l'assurance tout ensemble, que nous ne porterions jamais S. A. à expliquer les choses qu'il faisoit pour la seureté de son estat, pour estre contre ses interets : que le Roy s'estoit saisi de Monsieur de Vandomme , & de Monsieur le grand Prieur , pour de bonnes considerations : qu'ils estoient les freres,

res , comme ceux de S. A. qu'il ne l'avoit fait qu'à l'extremité , & enfin que le Roy s'assuroit , que nous ferions connoître à S. A. ses bonnes intentions: que pour nous en nostre particulier, nous pouvions nous assurer, qu'il ne se presenteroit point d'occasion de faire pour nous , que le Roy ne nous fit voir l'effet de ses bonnes volontez. Apres ce discours qui dura assez long temps, je me trouvay engagé à repondre, ce que je fis en peu de mots : j'exageray le plus qu'il me fut possible , la conjonction des interests du Roy & de Monsieur , & leur dis comme quoy j'avois tousjours reconnu les sentimens de S. A. estre portez au service du Roy , & au bien de l'estat , que je sçavois assurement qu'il n'estoit point besoin de luy représenter le peu d'interest qu'il avoit à la detention de Monsieur de Vandomme & Monsieur le grand Prieur , sçachant qu'il n'avoit nulle affinité particuliere avec eux. Je leur témoignay que nous tenions à grande faveur, qu'il pleut au Roy avoir la bonne opinion qu'il avoit de nous , que nous les pouvions assurer, que nous n'avions point de plus grande passion , que de servir sa

Majesté ſçachant tres-bien , qu'en ce fai-
ſant, nous ſervions S. A. Monſieur de
Schomberg prit la parole, qui en peu de
mots nous toucha, preſque les meſmes
choſes que nous avoit dites M. le Garde
des Sceaux. La fin de ſon diſcours fut toute
ſur le bien, que nous devions eſperer de
S. M. Lors qu'il eut fini, nous fimes une
grande reverence, & nous en allâmes au
Chateau, où nous trouvâmes Mgr. levé,
qui nous voulut parler d'abord : nous luy
représentâmes qu'il n'eſtoit pas à propos
de parler ſi-toſt en particulier, & que s'il
avoit agreable d'aller l'aprez-diſnée à la
châſſe, que nous pourrions luy parler plus
commodement. Il ſ'y en alla, & après qu'il
ſe fut ſeparé de ſon gros, feignant d'avoir
perdu la châſſe, il deſcendit de cheval, &
ſ'âſſit ſur l'herbe. Il nous témoigna l'im-
patience qu'il avoit de ſortir de la Cour, &
ſon reſſentiment de la captivité de Mrs. de
Vandoſme. Nous le ſuppliames tres-hum-
blement, avant que de prendre une dernière
reſolution, de vouloir voir le Roy, & le
ſupplier de luy vouloir accorder la liberté
de Mr. le Mal, d'Ornano, attendu qu'il
paroiſſoit à tous les Princes François &
eſtran-

étrangers, que tant que cet homme demeureroit prisonnier, son honneur seroit en captivité, puis qu'il étoit impossible de separer les interets du Marechal des siens : que pour luy, il n'auroit jamais de contentement, qu'il ne le vist delivré. S. A. trouva à propos de faire cette tentative, & le soir mesme executa son dessein. Il fit dire au Roy, qu'il avoit envie de luy parler, & qu'il desiroit que ce fust en particulier. Le Roy se coucha de fort bõne heure, & donna le bon soir à tous ceux qui avoient esté à son coucher, & aussi tost envoya querir Mgr. qui le supplia tres-humblement, de luy accorder la liberté du Mal. d'Ornano. Le Roy luy dit, qu'il ne croyoit pas qu'il voulust proteger un méchant homme, & qu'il avoit assez de quoy en faire mourir vingt des depositions qui étoient contre luy, & que quand il voudroit, qu'il les luy feroit voir : à quoy Monseigneur consentit, disant au Roy qu'il étoit tres-assuré de l'innocence du Marechal, qu'il s'assuroit qu'il feroit connoistre à S. M. la verité, & que pour luy, s'il se trouvoit aussi coupable, qu'il avoit pleu à S. M. de luy dire, qu'il seroit le premier à le condamner.

Il se retira , & fit plusieurs efforts inutiles , pour voir ces informations pretenduës. Cette conference confirma de plus en plus S. A. au dessein qu'il avoit de sortir de la Cour.

Ce fut en ce temps que Chalais commença à s'intriguer de ses affaires , & qu'il se declara son serviteur ; ce qu'il avoit fait auparavant , mais non à decouvert. Il estoit passionnement amoureux de Madame de Chevreuze , qui prenoit part dans les interets de Monsieur , il nous aborda un soir qu'il estoit fort tard , & nous dit , qu'il ne doutoit point , que Monseigneur n'eut la dague dans le sein ; que pour luy , il nous avoit qu'il avoit toujours eu une tres puissante inclination à servir S. A. mais qu'elle estoit beaucoup augmentée , depuis qu'il avoit veu de quelle sorte l'on le traittoit , qu'il se confioit en nous , & qu'il estoit tres-assuré , que nous sçaurions bien taire les avis qu'il donneroit à Monseigneur : que pour luy , il n'avoit autre interest , que celui de le servir ; qu'il n'estoit pas si ignorant , qu'il ne sçeut bien qu'il estoit dans une condition si avantageuse auprès du Roy ,
qu'il

qu'il n'esperoit pas trouver une meilleure place auprès de Monseigneur ; que nous pouvions juger que la seule affection le portoit à faire ce qu'il faisoit ; qu'il vous avoüoit que l'intérêt de Monsieur le grand Prieur l'obligeoit entièrement à sortir de l'obeissance ; que nous sçavions à quel point il l'avoit obligé, qu'il n'avoit que faire de nous représenter , comme quoy ce Prince l'avoit protégé contre ses ennemis , qu'il nous estoit assez connu , qu'il avoit porté ses intérêts jusques au point de se vouloir battre pour la considération ; que tous ces choses nous devoient servir d'ostages , & nous obliger à croire , qu'il aymeroit mieux mourir que de tromper Monsieur , puis qu'il sçavoit que Monsieur le grand Prieur estoit son martyr. Je luy repondis avec assez de froideur , & luy dis que nous ne doutions point, qu'il ne reçent grande joye d'apprendre son dessein ; que pour nous , il se pouvoit assurer , que nous luy garderions une fidélité inviolable.

Nostre premiere conference se passa de cette sorte. Nous commençames cependant à essayer de faire quelques preparatifs

pour la sortie de Mgr. L'Abbé d'Aubasine étoit arrivé à Blois , lequel avoit assuré Monsieur à Fontainebleau, que Mr. d'Espernon étoit tres-mécontent , & qu'il ne cherchoit qu'une occasion de brouiller , & même qu'il sçavoit de bonne part qu'il étoit serviteur de S. A. Il nous confirma la même chose à Blois , ce qui nous obligea à donner conseil à Monsieur , de l'envoyer vers Monsieur d'Espernon avec un mot de creance. S. A. eut peine à écrire , enfin il écrivit un mot que je luy dictay dans la chambre de Monsieur de Marcheville , qui étoit pres de la sienne. Il me souvient, que comme il commençoit à écrire, Monsieur de Marcheville entra , ce qui l'obligea à mettre une main de papier dans ses chausses, qui l'incommoda quelque temps; enfin il se deffit de Mr. de Marcheville avec une commission qu'il luy donna , & acheva sa lettre, qui étoit simplement une lettre de creance. Monsieur commanda à l'Abbé d'Aubasine , de faire diligence.

Le lendemain , Chalais me dit sur le Perche au Breton (c'est ainsi que l'on appelle une terrasse, qui est à Blois devant le departement de la Keyne mere) qu'il desirois

firoit de nous parler , & qu'il nous prioit de nous rendre à sa chambre , lors que tout le monde seroit retiré. Ce que nous executâmes non sans peril , à cause que sa chambre étoit tout contre la garde-robe du Roy. La premiere chose qu'il nous proposa , fut qu'il luy étoit tres facile de donner lieu de retraite , & de rendre les passages libres à S. A. & même qu'il pouvoit faire mettre des coureurs sur les chemins , sans que l'on se doutât pour quel sujet. Il nous proposa ensuite d'envoyer vers Monsieur de la Valette, & en même temps nous dit , qu'il falloit que Monsieur luy écrivit , & que luy en son particulier luy écrirait : qu'il l'assuroit qu'il étoit si fort de ses amis , qu'il ne feroit nulle difficulté de recevoir S. A. Nous luy répondîmes que la chose meritoit d'y penser , & que nous luy rendrions réponse le lendemain. En suite il nous dit : vous voyez comme je me confie en vous , il est très-assuré , que s'il se sçavoit quelque chose de nostre dessein , vous feriez la Mole & Coconas , & moy quelque chose de pardessus. Nous luy donnâmes le bon soir , après l'avoir conjuré de tenir le tout aussi secret

de son costé, que nous ferions du nostre.

Nous allâmes à la chambre de Monseigneur, qui nous attendoit avec impatience: d'abord qu'il nous vid de retour, il quitta le jeu, & se mit au lit; il donna le bon soir, & aussi-tost nous sortimes de la chambre, avec toute la compagnie; puis nous rentrames par une autre porte. Nous luy fimes le rapport de ce que Chalais nous avoit dit; il nous témoigna qu'il recevoit contentement de voir quelque facilité à sa retraite; il resolut neantmoins de ne rien hazarder mal à propos, & sur tout, de ne point escrire à Monsieur de la Valette, ne pouvant se confier à celuy que Chalais envoyeroit. Nous luy représentâmes, qu'il suffisoit d'avoir escrit à Monseigneur d'Espernon, estant tres-assuré, que s'il se portoit dans ses interests, Monsieur de la Valette feroit la mesme chose. Cccy estant resolu, nous luy dîmes comme Boyer estoit arrivé de Paris, lequel nous avoit parlé & proposé tout ensemble des moyens pour sortir de la Cour, auxquels nous n'avions rien repondu, nous semblant absolument éloigné du service de

de S. A. estant vray , qu'il ne se pouvoit retirer à la Rochelle , qu'il ne se mist en estat de n'estre plus libre ; de plus que c'estoit se rendre odieux à tous les corps de France , que de se jetter dans un party qui leur estoit en horreur , outre la consideration de Dieu , qui est plus puissante , que toutes celles que j'ay rapportées cy devant. Nous n'eûmes pas peine à divertir Monseigneur de ce dessein , vous pouvant assurer qu'il n'y a jamais consenti. Le mesme Boyer apportoit assurance à Monsieur , de la part de Monsieur le Comte (en cas qu'il voulut brouiller) de cinc cens mil écus , de huit mil hommes de pied , & cinc cens chevaux. Monseigneur nous commanda d'eluder la proposition de la Rochelle avec adresse , & pour le reste de témoigner à Boyer , l'obligation qu'il avoit à Monsieur le Comte de ses offres , avec assurance de luy faire sçavoir de ses nouvelles au plustost. Il estoit déjà fort tard , ce qui nous obligea de luy donner le bon soir , pour aller rendre réponse à Boyer.

Les negociations de Monsieur le Coigneux duröient , dans lesquelles Monsieur

le Cardinal luy demandoit souvent, qu'est-ce que Chalais ? à laquelle chose il ne pouvoit rien répondre, assurant, qu'il n'avoit nulle connoissance des discours qu'il tenoit à Monsieur, & à n'en point mentir, Chalais se fut bien passé de parler si souvent à S. A. Je vous vay dire une chose que vous ne trouverez pas mal plaisante, qui est que d'abord le pauvre Chalais vouloit trouver son compte de tous les côtez. Il voyoit Monsieur le Cardinal qui luy proposoit des honneurs & des charges, en cas qu'il voulust servir le Roy auprès de Monsieur, mesme qu'il pouvoit avoir la charge de Maistre de Camp de la Cavallerie legere, & mettre la sienne à couvert. Le pauvre homme luy promettoit merveilles, puis nous venoit dire le contraire.

Cette intrigue dura quelque temps, pendant laquelle Mr. de Longueville vint à Blois. Je le fus visiter, pour meconjoûir avec luy de la naissance de son fils de la part de Monsieur ; je le fus visiter assez tard, pour avoir moyen de luy parler. La premiere chose qu'il me dit, fut : vous rémoignerez au moins qu'il n'a pas tenu à moy, que les affaires ne soient en meilleurs

termes, vous sçavez ce que je vous dis dans mon cabinet à Paris, l'ambition du grand Prieur l'a perdu, il n'importe, il faut essayer de remettre le tout en meilleur état : vous pouvez assurer Mgr. de mon affection. Après avoir parlé quelque temps, il arriva du monde, ce qui m'obligea de me retirer.

Les choses étant dans cette conjoncture, le Roy dit à Monsieur qu'il partiroit dans peu de jours, pour aller à Nantes, attendu que les affaires de la Province de Bretagne le requeroient ainsi. Je vous avouë que ce voyage non prévu, & si éloigné de la route que Monsieur avoit résolu de prendre, le surprit extrêmement. Sur cet instant S. A. eut nouvelles que l'on avoit envoyé des Commissaires au bois de Vincennes qui avoient vu Chaudebonne, & même que la prison de M^e. la Marechale d'Ornano étoit plus étroite qu'elle n'estoit au commencement. Cela piqua Monsieur, qui conservoit encore alors quelque sentiment pour eux. Il en fit parler à Mr. le Cardinal & le fit sommer de sa promesse, qui avoit été de ne point travailler au procez de Mr. le Marechal & de ses amis, sans l'en avertir. On partit de Blois, pour aller à Tours.

Mon-

Monsieur coucha dans son batteau , ce qui fit , qu'il arriva d'assez bonne heure à Tours , où Messieurs de Marcheville , & Goulas firent tous leurs efforts pour nous perdre ; & moy en mon particulier. Monsieur Goulas fut celuy qui éclata , Monsieur le President le Coigneux voulant prendre connoissance des affaires du dedans , comme il prenoit de celles du dehors de la maison , s'avisa qu'il falloit former un conseil , lequel seroit formé de luy , de Secretaire , & de l'Intendant. Goulas qui cherchoit un pretexte pour parler , s'avisa de dire qu'on le choquoit en sa charge , que Monsieur le Coigneux vouloit achever de le ruiner. Il s'attaqua à moy , qui à la verité le mal menay , de sorte qu'il ne me l'a point pardonné depuis. Il dit mille choses contre Monsieur le Coigneux , Puylaurens & moy , & que Monsieur le Coigneux l'avoit traité d'enfant dans la derniere Conference , qu'il avoit eüe avec Monsieur le Cardinal , luy ayant dit qu'il falloit trouver moyen d'eloigner Monsieur le Marechal , en l'ostant de prison , estant certain que Monsieur le pouvoit retirer aupres de luy par
foi-

foiblesse. On appella Monsieur de Marcheville en témoignage, qui le soir dit, que le tout alloit ainsi, & le lendemain dit le contraire. Pour moy il dit, que j'avois dit chez Madame de Rohan, que j'estois Favory de Monsieur : cela s'eluda aisement par la preuve que je fis, que je n'avois jamais esté chez Madame de Rohan. Il demeura en assez mauvaise posture, & l'on peut dire qu'il estoit alors Secretaire sans secret. Il fit tous ses efforts pour nous perdre aupres du Roy, & fit en sorte, que lors que Monsieur arriva à Saumur, que le Roy luy dit qu'il sçavoit bien qu'il estoit de bon naturel, & qu'il estoit bien averty qu'il y avoit de mauvais esprits aupres de luy (& entre autres nous nomma Puylaurens & moy) lesquels ne rachoient qu'à luy persuader des choses qui n'étoient point : que Dieu luy estoit à témoin de la sorte, dont il l'aymoit: qu'il croyoit qu'il ne garderoit pas des personnes qui estoient si contraires à leur repos, & au bien de l'Estat. Monsieur luy répondit; que c'étoient de mechantes gens qui luy mettoient dans l'esprit des choses où nous n'avions jamais pensé, qu'il sçavoit fort bien
que

que nous n'estions pas aymez dans sa maison, & entre autres, que nous avions deux puissans ennemis, luy nommant Goulas & Marcheville; que pour luy il n'avoit point de plus puissante passion que de le servir, l'assurant que s'il connoissoit un seul homme dans sa maison qui luy déplût, & qui fut de l'humeur, dont il luy plaisoit de nous représenter, qu'il ne le garderoit pas une minute. Monsieur prit congé du Roy; se remit dans son bateau, & alla passer la nuit dans un assez mauvais giste nommé les Rosiers; de là, il partit de grand matin & alla coucher à Ingrande. Il dépêcha un homme vers Mr. le Coigneux, qui se trouva à Ingrande, où après avoir conféré quelque temps avec luy, il fut résolu de l'envoyer vers le Roy, pour luy parler des choses qui nous regardoient. Le lendemain, Marcheville & Goulas arriverent, qui furent reçeus comme ennemis declarez, un seul homme ne les aborda, & reçurent toute mauvaise demonstration de Monsieur. Il alla coucher à Nantes, où le Roy arriva le lendemain, un peu remis des impressions que nos ennemis luy avoient données.

L'intrigue de Chalais recommença plus

plus puissamment que jamais ; Mr. le Cardinal alla loger à la Haye, auquel lieu Mr. le Coigneux faisoit plusieurs voyages , dans lesquels Mr. le Cardinal luy demandoit tousjours ce que c'étoit que Chalais ? luy qui veritablement ne sçavoit ce que c'étoit, luy disoit qu'il n'y comprenoit rien. Il arriva par les chemins que le Comte de Louvigny, & Mr. de Candalle se brouillerent; Chalais s'offrit à Mr. de Candalle, ce qui piqua Louvigny, & l'obligea à dire des choses qui depuis l'ont fait connoistre pour le plus méchant de tous les hommes. Leur brouillerie étoit venuë à cause de M^e. de Rohan, peu apres nostre arrivée à Nantes. La Louviere arriva de Mets, qui nous rapporta que Mr. de la Valette étoit tres-humble serviteur de Monsieur, qu'il se tiendroit toujours tres-heureux de le servir , qu'il le supplioit de luy permettre d'envoyer vers Mr. son pere. Cette reponse ne nous plut pas trop , & bien moins encore celle qui nous fut faite par un homme qui nous fut envoyé par l'Abbé d'Aubazine , qui nous rapporta que Mr. d'Espernon avoit refusé d'assister M^{gr}. Cela nous étonna , & ne nous empêcha pas de suivre nostre premier projet.

Sur

Sur ce temps, Monsieur d'Elbeuf qui estoit ennemy decouvert de Chalais, ayant sçeu du Comte de Louvigny, les méchancetez qu'il disoit, l'obligea de les dire à Monsieur de Baradas, qui lors estoit Favory, lequel les dit au Roy. C'estoit une si grande méchanceté, que j'ay horreur de le dire: car il accusoit Monsieur de vouloir faire tuer le Roy, & disoit que Chalais devoit estre l'executeur, & que tout ce que nous estions, devions tenir main-forte à cet horrible attentat. Ce deloyal fut assez hardy de porter ces parolles jusques aux oreilles du Roy, qui aussi tost resolut de faire prendre Chalais: ce qui fut executé un Mercredy, & fut conduit dans une chambre du chasteau de Nantes.

Peu de jours auparavant Madame de Guise, & Mademoiselle de Montpensier estoient arrivées en ce lieu, où Monsieur de Bellegarde les avoit conduits, & où elles furent fort bien reçues du Roy & de la Reyne mere. Monsieur voyant Chalais arresté, se resolut à sortir de la Cour, à quelque prix que ce fut; & pour cet effet nous dit, qu'il vouloit partir le Vendredy. Le Jeudy l'allarme fut grande, le Roy en-

envoya querir le President le Coigneux, auquel il dit : je sçay bien que mon frere s'en veut aller, & que vous le sçavez, si cela est, je sçay bien comme je vous dois faire traiter. Il répondit qu'il ne croyoit point que Monsieur eut ce dessein, le Roy luy dit, qu'il en jurât, il répondit au Roy, qu'il ne juroit de rien (Monsieur luy avoit confirmé son partement le jour d'au paravant.) Ce soupçon nous mit en peine, le President vint dire à Monsieur ce qu'on luy avoit dit, & ce qu'il avoit répondu, J'eus dez cet instant tres-mauvaise opinion de nostre sortie, la reponse du President me deplaisoit, & me sembloit que dans une affaire de telle importance, il n'eut pas mal fait d'assurer le Roy du contraire, & mesme d'en jurer. Il voulut montrer en ce lieu sa bonne conscience, qui n'a jamais paru qu'en ce rencontre. On agita peu apres la façon de nostre sortie : mon avis fut d'aller à la chasse, & de là prendre nostre route sur des Coureurs, & que nous en envoyerions le plus loin que nous pourrions, pour faire des relais, & lors qu'ils nous manqueroient, nous prendrions la poste. Celuy du President estoit qu'il

qu'il falloit aller à la chasse, & que de la Monsieur partiroit avec toute sa maison, & s'en iroit à ses journées. Monsieur résista au dernier avis, Puylaurens & le Président se joignirent, & firent que Monsieur condescendit sur ce que le Président luy representa, qu'il seroit pris s'il le laissoit derriere. Monsieur commanda le soir à tous les siens de le suivre le lendemain à la chasse; ce qui fut executé. Le soir, Puylaurens se confia à un nommé le Coudray Montpensier, qui étoit son parent: il luy dit que Monseigneur vouloit sortir de la Cour, & que pour cet effet il vouloit partir le lendemain. (Le Coudray étoit, comme il a paru depuis, creature de Mr. le Cardinal.) Le Coudray faisant l'officieux, dit à Puylaurens: je suis au desespoir, que vous ne m'avez parlé plustost, j'ay une place en main, où Monsieur se pouvoit retirer avec facilité. Puylaurens luy répondit, qu'il se souvint de sa parole. Puylaurens vint chez Monsieur, auquel il dit ce que le Coudray luy avoit dit. Tout le monde se regarda, voyant qu'une affaire, qui jusqu'à lors avoit esté si secreete, fut decouverte. Je ne voulois rien dire. Monsieur dit,

dit, que s'il y eut pensé plustost qu'il se fut retiré là. Il sortit du cabinet, laissant le President le Coigneux fort empesché de sa personne, ce sembloit, qui neantmoins sçavoit bien à quoy se termineroit le tout.

Le lendemain, Monsieur se leva sur les huit heures, entendit la Messe, monta en carosse, accompagné de toute sa maison. Il arriva estant à la Messe, que je vis d'Espagne, neveu de Mr. de Miansan, qui ne se preparoit point à venir: je luy demanday pourquoy il ne venoit point: il me répondit, qu'il n'avoit rien sçeu du commandement que Mr. avoit fait, & qu'il venoit de laisser Mrs. Delbenne, qui n'en sçavoient rien: je luy dis, je suis bien fâché qu'ils ne viennent, je vous prie de les mander, & vous je vous conjure d'y venir. Nous partons, & certes je ne puis m'empêcher de rire, quand je songe à l'état, auquel le President étoit, qui étoit si étrange, qu'il n'y avoit personne qui le peut regarder sans rire. Il portoit ce jour là une épée, qui étoit attaché à une jartiere par dessus une casaque de drap gris avec des bottes, qui pour avoir été achetées à la Hale avoient esté fendues & rattachées de rubans; son chapeau

trouffé

troussé d'une épingle, me faisoit croire que c'estoit quelqu'un de ces Chevaliers d'Amadis, qui estoit revenu au monde. Aussi tost que Monsieur eut dîné, il nous assembla, pendant que les Gentilshommes servans disnoient. Le President s'avisa que Rames & Leuly n'estoient arrivez, & qu'il estoit à craindre qu'ils ne fussent allez avertir Monsieur le Cardinal à la Haye; que pour luy. Il croyoit qu'il estoit à propos de retourner vers Monsieur le Cardinal voir si on ne pouroit rien obtenir par la douceur. Monsieur sans consulter demande son cheval, & apres avoir commandé qu'on l'attendît, partit d'une vitesse incroyable luy huietiésme, & s'en alla à la Haye, où Monsieur le Cardinal avec trois conserves, & deux prunes de Gesnes, luy fit oublier ce qu'il avoit projeté si long temps auparavant. Il luy dit qu'il devoit songer à nostre seureté, & qu'il sçavoit tres-bien qu'on nous prendroit, si nous retournions à Nantes, chose faite à la main, comme vous verrez cy-apres. Monsieur s'en revint trouver le President, luy parle & luy dit ce qu'il avoit appris. Il fut résolu que nous

re-

retournerions apres la chasse à Nantes, & que là on embrasseroit l'offre du Cou-dray. Puylaurens part devant avec le President : ils s'en allerent droit chez luy, où Dieu sçait de quelle sorte ils firent leurs projets ; ils resolurent de m'exclure des affaires & du secret de S. A. & faire en sorte pendant nostre absence, de faire dire à Monsieur, au Roy & à la Reyne sa mere, ce qu'il leur plairoit. S. A. revint à Nantes, descendre chez la Reyne mere, qui luy dit, qu'il devoit songer à nous mettre en seureté, & qu'elle ne luy pouvoit répondre de nos personnes. Monsieur au sortir de là, me dit, qu'il nous falloit retirer : il me témoigna que c'estoit avec regret qu'il estoit obligé de nous quitter, & qu'il nous assuroit qu'il nous suivroit de prez. Je pris congé de luy, & m'en allay chez Monsieur le Coigneux, où je trouvay Puylaurens, qui conferoit avec luy, & quand on m'eut fait apporter quelque peu de chose à manger, on nous amena nos chevaux. Il estoit pres de minuit lors que nous partîmes : nous reprîmes la mesme route que nous avions prise le matin, Comme nous estions à deux lieues

lieues de Nantes, nous creumes qu'il falloit mieux passer ce qui restoit de la nuit dans une petite maison, que nous rencontrâmes; nous frapâmes à la porte, & nous trouvâmes que c'estoit le logement de quelques suisses: on fit difficulté de nous ouvrir, enfin la porte fut ouverte, & apres beaucoup de peine une lumiere allumée. Il y avoit dans un lit, un vieil homme avec une vieille femme, & cinq ou six enfans; la pitié que nous eûmes de leur misere, fit que nous reposâmes sur une table jusqu'au jour. Nous sortimes en diligence de ce mauvais giste, & allâmes nous loger dans une forest appelée la Forest du Scelier dans un petit village, où je faisois estat que nous serions long temps. Je donnay ordre à nos provisions, puis m'en allay escrire à Nantes; pour dire le lieu où nous estions. Le dimanche arriva le Lacquais, que nous avions envoyé, qui nous apporta un billet du President, par lequel il nous mandoit de retourner, que nous le pouvions en seureté, puisque le Roy nous avoit pardonné. Je fus estonné lors que j'appris de mon Lacquais, que Mr. de Bellegarde estoit entré chez Monsieur;

ſieur ; c'eſtoit la derniere choſe dont nous eſtions demeurez d'accord en partant , que l'on ne toucheroit point aux charges du Mareſchal d'Ornano. Je me douray dez-lors que la Commedie avoit eſté jouée, & que Monſieur le Mareſchal d'Ornano & Chalais étoient abandonnez. Nous arrivâmes le ſoir à Nantes, où nous fûmes viſitez de nos amis , & nous allâmes le ſoir meſme au chaſteau , où nous trouvâmes Monſieur , qui nous fit tres-bon accueil. Il alla ce ſoir là chez la Reyne ſa mere, & au retour il ne nous put parler à cauſe que Monſieur de Bellegarde eſtoit là , lequel faiſoit avec ſoin la nouvelle charge. Le lendemain, il nous conta qu'il avoit fait des merveilles, que Mr. le Mareſchal d'Ornano étoit ſauvé, qu'il ne nous en diſoit point les moyens , & qu'il nous en aſſuroit : au reſte, qu'il en avoit bien baillé au Roy, & à la Reyne mere, & qu'il leur avoit dit des choſes qui n'avoient jamais été penſées ; que pour leur faire croire celles là , il leur avoit dit quantité des choſes qui n'eſtoient de nulle conſequence. Je jugeay dez lors qu'il étoit attrapé, & qu'il n'étoit plus queſtion de le ſervir en homme de bien ,
puis

puis que ceux qui avoient la principale part dans le ministere le trahissoient. Je vis dez lors que le mariage de Monsieur avoit esté resolu, & qu'il falloit y servir avec soin & adresse, la premiere chose que je demanday à Monsieur, fut comme quoy il luy plaisoit que nous vecussions avec Monsieur de Bellegarde: il nous répondit, qu'il vouloit que l'on observât toute la civilité qui se pouroit, & qu'il ne desiroit point que l'on se confiât à luy de rien. Ce procedé m'estonna, ne pouvant comprendre qu'il eut reçu cet homme pour le traiter si mal.

Au sortir de là, j'appris que Madame de Chevreuse avoit escrit au pauvre Chalais, & qu'elle luy avoit fait tenir la lettre dans une fraise, & que cette lettre avoit esté veue par Monsieur le Cardinal, qui apres l'avoir recachetée, l'avoit envoyée au prisonnier, apres en avoir pris copie, aussi-bien que de la réponse qui luy tomba entre les mains, de laquelle il usa comme de la premiere.

Peu apres je rencontray Monsieur de la Ferte Imbaut, qui apres m'avoir fait plainte de ce que nous l'avions amusé,

pen-

pendant 8. ou 10. jours à parler d'une chose, où nous ne songions pas, me dit: vous estes des fous, si vous ne songez à vous, je vous dis encore ce que je vous ay dit il y à long-temps, que si vous voulez porter Monsieur à espouser Mademoiselle de Montpensier, que je vous feray donner cinquante mil escus pour vous deux (parlant de Puylaurens & de moy) & pour vous montrer que je ne ments point, voilà le grand diamant de Madame de Guise, que je vous mettray entre les mains pour seureté, tant que l'argent ait esté mis entre les mains de qui il vous plaira de vos amis à Paris. Je luy répondis, que pour ce qui estoit que nous l'avions amusé pendant quelques jours, je le priois de ne me point obliger à luy en dire les raisons: que pour le present, je le priois de dire à Madame de Guise, que nous la remercions de ses offres, que, où le service de Monsieur se rencontroit dans le mariage, ou qu'il n'y estoit pas: que si c'estoit le service de Monsieur, comme je n'en doutois point, quelle verroit de quelle façon elle seroit servie; que si aussi nous voyions le con-

E

traire

traire , tous les presens , ny tout l'or du monde ne nous obligeroient pas à l'y servir ; que cependant elle se pouvoit assurer de nous, comme de personnes, qui en gens de bien luy rendroient tous les bons effets qu'elle pouvoit esperer dans un pareil rencontre. On commença à parler du mariage. Monsieur le Coigneux voyant que Monsieur estoit assez difficile à s'y résoudre , ayant dit plusieurs fois qu'il aimeroit mieux estre diable que marié , s'avisa de dire au Roy & à la Reyne mere , que j'estois le seul qui empêchois le mariage. Le Roy creut la chose de telle sorte , que voyant un jour la Reyne sa mere parler à Madame de Guise , il leur demanda ce qu'elles disoient , & si elles ne disoient pas que j'empêchois le mariage. Je fus averti de tous costez , qu'il me trahissoit avec Monsieur Puylaurens. Je rencontray Fontenay Mareuil sur le pont du chasteau de Nantes ; qui me dit : ceux que vous croyez vos amis vous trahissent , ils font leurs conditions sans vous : Ce discours me toucha sensiblement , sachant bien le commerce que celuy qui me parloit, avoit chez Madame de Guise.

Le

Le mesme matin nous parlâmes tous trois à Monsieur, pour l'obliger au mariage : il dit qu'il y estoit resolu, & donna commission à Monsieur le Coigneux, de l'aller dire à Monsieur le Cardinal, & de luy dire qu'il se trouvât chez la Reyne mere l'aprez-disnée. Monsieur estant allé au rendez-vous parla à Monsieur le Cardinal, & luy dit qu'il desiroit se marier, mais qu'il ne le pouvoit pas si-tost, à cause qu'il estoit malade d'une maladie que l'on prend avec les femmes. Ce procedé rendit Monsieur le Cardinal si confus, qu'il ne put luy répondre. Monsieur me commanda le soir de l'aller trouver, pour luy parler des affaires de Chalais. La premiere chose qu'il fit, fut de me demander, si je n'estois point malade aussi bien que Monsieur. Ce discours m'estonna, & plus encore, lors que j'appris le procedé de S. A. apres luy avoir proteste, que nous ne scavions rien de son dessein, je me retire avec peu de satisfaction. Si tost que je fus retourné, je demanday à Monsieur, s'il estoit vray ce que le Cardinal me venoit de dire. Il demeura quelque temps à répondre; enfin il me dit, qu'il

estoit

universitas E 2

BIBLIOTHECA

Ottaviensis

estoit vray, & qu'il le vouloit ainsi. Ce soir mesme, la Ferte vint chez nous, pour sçavoir en quelle humeur estoit S. A. Je luy dis franchement que je croyois que l'affaire seroit facile sans le cabinet de la Reyne. On me fit passer ce discours, qui ne tenoit qu'au service de Monsieur, pour un crime, & il fut aussi-tost porté aux oreilles du Roy, & à celles de Monsieur. Ce fut le premier fondement qu'ils jetterent de ma ruine.

Le lendemain, Monsieur estant sur la terrasse du chasteau de Nantes, trouva bon qu'on luy parlât de son mariage, apres luy avoir representé toutes les raisons qui le pouvoient obliger à se marier, & avoir veu qu'il n'y pouvoit consentir, nous en vîmes aux investives, jusqu'à tel point, que je ne croy pas qu'il y ait d'homme qui eut peu souffrir ce que nous luy dûmes : mais apres nous avoir long temps escoutez, il consentit absolument au mariage, & de ce pas alla chez la Reyne mere, luy dire, qu'il se vouloit marier, & qu'il estoit prest, pourveu qu'il luy pleust le favoriser dans les conditions, ce qu'elle luy promit. Il luy dit,
qu'il

qu'il luy laissoit Monsieur le Coigneux , pour traitter tant des assurances qu'il demandoit pour la liberté de Monsieur le Marechal , que pour celle de Chalais , & pour son appanage : que cependant il luy demandoit permission d'aller se promener jusqu'à un lieu qu'on appelle la Pierre percée, qui est à une lieuë dans la mer. Ce fut en partant, pour aller à ce voyage, que je vis le premier témoignage du refroidissement de Monsieur. Il commanda à plusieurs personnes, de se mettre dans son bateau , entre autres à Puylaurens , & il ne m'en dit rien , ce qui me piqua sensiblement. Je ne laissay pas d'y entrer, mais il me témoigna qu'il ne le trouvoit pas bon : cela m'obligea sur la plainte que faisoient les Matelots qu'il y avoit trop de monde , à entrer dans un autre , ce que je fis. Le soir, il fut si bon qu'il me témoigna avoir deplaisir de me voir melancolique, & me commanda d'entrer dans son bateau.

On commençoit dez-lors à separer les charges de la maison de Monsieur , Puy-laurens avoit assurance de celle de premier Escuyer pour son pere , & de celle de premier Chambellan, servant par quar-

tier pour luy. Il travailla à m'exclure de la semblable, & fit en sorte que Monsieur, qui vouloit mal à Desfouches, la luy donna pour nie l'oster. Je vis en un instant tout le monde pourveu, & moy sans charge, & trouvay bien plus que Monsieur faisoit difficulté de me permettre de vendre celle que j'avois ; ce qui me piqua sensiblement.

Il se passa quantité de choses en ce voyage, assez plaisantes, qui m'obligent à les reciter, Monsieur partit d'un village, nommé saint Nazaire (qui est à l'embouchure de la riviere de Loire dans la mer) pour aller à la Pierre persée, qui estoit le principal dessein de son voyage. Ce rocher merite que je vous en fasse la description : il est deux lieues dans la mer d'assez difficile accez, à cause des bancs de sable, & mesme que la mer y est extrêmement agitée, à cause que les vagues s'y rompent. Il à quelque deux cens toises de circuit, le milieu est ouvert, & semble que la nature se soit plu à faire une voute, sur laquelle il y à terre plaine, qui est si couverte d'oiseaux, qu'il est impossible d'asseoir le pied sans marcher sur des œufs

œufs ou des petits. Apres que S. A. eut
veu cette rareté , & tiré en voulant quan-
tité de coups , il se remit dans son bateau,
à cause que la marée commençoit à se
perdre. Il alla de là dans une autre isle,
beaucoup plus spacieuse mais sterile , où
l'on fit dresser les tables , sur lesquelles
on disna des viandes froides , que les Of-
ficiers avoient mises dans le bateau. Mr.
prit grand plaisir à tirer , & tua quantité
d'oiseaux en volant de diverses especes.
Il commanda la retraite , de sorte que tout
le monde se rembarqua chacun dans le
vaisseau où il estoit venu , il n'y eut qu'un
Gentilhomme qui s'avisa , lors que l'on
faisoit la retraite, d'aller tirer: il fut estonné
lors qu'il vit la petite flotté en mer qui
cingloit vers le Solignon , qui est un petit
havre de Bretagne. Le jeune homme e-
stonné se mit sur le haut d'un rocher, d'où
il fut veu ; ce qui obligea les bourgeois de
ce havre, qui estoient venus au devant de
S. A. à retourner à l'isle , bien qu'avec
grande peine, pour le reprendre. Monsieur
arriva heureusement à ce havre, où il trou-
va que l'on estoit prest de mettre un vais-
seau de deux cents cinquante tonneaux en

mer. Le Maistre du vaisseau pria Monseigneur de luy donner le nom, ce qu'il fit, & le nomma Jean Baptiste. Les ceremonies finies, nous vîmes descendre cette machine avec tant d'impetuosité, que nous croyions que le vaisseau, & ceux qui estoient dessus, fussent abîmez. Monsieur vouloit aller coucher à une lieue de là à un autre havre nommé le Croisil, auquel il falloit aller par terre à cause qu'il eut fallu doubler le Cap, & passer le Ras pour y aller par mer, qui est un passage tres-dangereux. Il n'y a rien de si plaisant à voir comme l'entrée que S. A. y fit, qui fut sur un cheval, qui à la verité avoit une espece de selle, mais qui n'avoit point de bride : tout le reste de la troupe se pouvoit comparer à une troupe d'Egiptiens, les uns estant montez sur des asnes, les uns sur des mulets, & tous en general sans selle ; Monseigneur fut reçu par le Capitaine du Croisil avec tout l'honneur deu à sa grandeur, toute la ville en armes vint au devant de luy, ce qu'il y avoit de vaisseaux qui eussent du canon tirerent. Enfin il fut bien logé & regalé de confitures, de vin d'Espagne, & de tout

ce que ces pauvres gens se peurent imaginer. Il faut que je rie quand je songe à l'estonnement que j'eus, lors que j'entray dans le logis de Monsieur, lequel estoit paré à la mode du Pays, il y avoit divers buffets; sur les uns, il y avoit bien cent chandeliers de cuivre, sur les autres il y avoit 30. ou 40. oreillers couvertes de toile brodée, sur un autre 40. ou 50. rechauts, cent couvertes, & ainsi de diverses meubles. Le logis où j'estois logé estoit paré presque de mesme sorte. Je m'enquis de mon hostesse ce que cela vouloit dire: elle me dit que c'estoit la coustume du pays, & que tous ceux qui avoient du bien estoient meublez de cette façon. Monsieur passa tout le soir à rire de la belle entrée, & entretint les mariniens de la quantité des havres qui sont dans la coste, du nombre des vaisseaux que ceux du Croisil pouvoient mettre en mer, de leur trafic, de la grandeur de leurs vaisseaux, & des habitudes du Pays. Le lendemain, apres qu'il eut entendu messe, il remonta sur les montures du jour precedent, & vint reprendre ses petits vaisseaux au Polignon, où il les avoit laissez. Il eut

si bon vent, & la marée si favorable, qu'il revint coucher à Nantes. Il y avoit plaisir à voir marcher cette petite flotte qui estoit bien de trente petites barques, qui toutes avoient leurs voiles haussées. Il arriva assez tard, mais il ne laissa pas de rendre ses complimens au Roy, aux Reynes & à Mademoiselle sa Maistresse, apres avoir ry avec elles des accidens qui luy estoient arrivez en ce voyage, il se retira tres-content.

Monsieur le Coigneux le vint trouver pour luy rendre raison de la negociation qu'il avoit faite pendant son absence. Il luy dit comme quoy le Roy luy avoit accordé pour son appannage les Duchez de Charzres & Orleans, & le Comté de Blois, qu'il luy donnoit cent mille livres de rente en fonds de terre, & sept cens soixante mil livres pour l'entretienement de sa maison. Il ne luy parla de rien moins que de Monsieur le Marechal & de Chalais, ce qui estoit un des principaux articles que S. A. luy avoit laissez à negocier. Cela fait Monsieur se retira : le lendemain se passa en negociations, où je ne pûs m'empêcher, prevoyant bien ce qui de-

devoit arriver du pauvre Chalais, de dire qu'il n'y avoit point de raison que le mariage de Monsieur fut sanglant. Cccy fut rapporté au Roy & à Monsieur le Cardinal, qui ne le treuva nullement bon. Enfin le mariage fut conclu & arresté. Ils furent fiancez le Mercredy apres disner & mariez le soir par Monsieur le Cardinal dans le cabinet de la Reyne mere du Roy, où il y eut peu de personnes à assister. Apres la ceremonie achevée Monsieur revint chez Madame de Guise avec Madame, & il nous fit l'honneur à Puilaurens & à moy de nous envoyer querir, & de nous presenter à Mad. qui nous reçeut humainement. Mad. de Guise ne voulut point permettre à S. A. de prendre les libertez de mary, qu'il n'eut entendu la messe, qui fut celebrée le lendemain dans l'Eglise des Jacobins de Nantes. Il ne fut jamais veu de mariage si triste. Madame estoit vestue d'une robe de satin blanc, parée de ses perles & de celles des Reynes. On n'entendit ny violons ny musique de tout ce jour là. Monsieur n'avoit pas un habit neuf. On emprunta de tous costez l'ameublement quel'on tendit dans leur chambre. Il y a peu

de particuliers que l'on marie avec si peu de bruit. Le Roy vint le soir coucher S. A. à qui il donna sa chemise, & le conduisit dans la chambre de Madame, que les Reynes avoient couchée. Monsieur se mit dans le lit, & tout le monde se retira. Il luy arriva un assez plaisant accident. On avoit enfermé un chien dans la chambre, lequel obligea Madame de Guise, qui couchoit dans la chambre d'auprez, à se relever, pour faire la chasse à ce malheureux animal, qui troubloit un si beau mariage. Il y avoit plaisir à voir Madame de Guise rendre les devoirs à Madame, que peu auparavant elle recevoit d'elle même. Madame la Princesse se trouva fort surprise lors qu'elle vint voir Madame le lendemain de ses nopces quelle fut obligée de luy donner la serviette, lors qu'elle se mit à table.

La joye de Monsieur ne dura gueres, elle fut bien tost troublée par la continuation du proces du pauvre Chalais, qui fut condamné douze, ou quinze jours apres à avoir la teste coupée. Monsieur fit ses efforts pour luy sauver la vie, mais il n'estoit plus temps, ayant perdu la seule occasion où il pouvoit mettre ses amis &

ser-

serviteurs en repos. Il me souvient d'une parole que luy apporta Monsieur le Coigneux, qui estoit, que le Roy vouloit que Chalais fut jugé, & que l'on ne travailleroit à l'exécution du proces, que huit jours apres le jugement, & que pendant ce temps il auroit loisir de prier sa Majesté pour la grace de celuy qui mouroit son martyr. Monsieur creut que c'estoit signe qu'on le vouloit accorder à ses prieres, puis qu'on luy donnoit parole de surseoir l'exécution. Il laissa juger ce pauvre miserable, qui fut jugé le Jeudy, & executé le Vendredy. Les amis jugerent à propos de faire evader l'executeur, croyant que ce delay donneroit temps à Monsieur d'obtenir la grace du condamné. Je n'ay rien veu digne de compassion à l'egal de la pauvre mere de cet affligé; elle vient trouver S. A. le jour avant l'exécution, qui fut infiniment touché de la voir, & certes à moins que d'estre de marbre, il estoit impossible de la voir sans larmes, bien qu'il n'en jettât une seule. Monsieur se resolut à partir du lieu ou l'on devoit jouer une si sanglante tragedie, & des le matin envoya Monsieur le Coigneux

vers

vers Monsieur le Cardinal, pour le conjurer de sa part de luy vouloir accorder ce que peu auparavant il luy avoit fait offrir, qui estoit le delay de quelques jours, à ce que pendant ce temps il pût flechir le Roy. Monsieur fit tenir son carosse tout prest devant le logis de la Reyne sa mere & tous ses gens en estat de partir, il vit passer les gardes qui alloient se poser dans la place, & enfin vid tous les aprests de cet acte funeste. Il estoit assez tard lors que Monsieur le Coigneux luy vint dire que Monsieur le Cardinal ne pouvoit rien en cet affaire. Il partit à l'instant & laissa Monsieur de Bellegarde & Monsieur le Coigneux pour poursuivre la captivité de Louvigny, & obtenir que son proces luy fut fait & parfait pour avoir esté si osé d'accuser S. A. du crime qu'il eust aymé mieux mourir que de penser. Il alla coucher à deux lieues de Nantes dans un malheureux village: il avoit resolu d'aller à Chasteaubriant, mais il n'y pût aller pour ce jour là, estant party si tard de Nantes, qu'il ne pût passer. On luy apporta nouvelles le soir assez tard, comme quoy ce pauvre miserable avoit
esté

esté decoupé : que l'on avoit delivré un prisonnier de la conciergerie , qui avoit merité la mort , à condition d'excuser celuy pour lequel on avoit fait evader celuy qui faisoit cette charge : qu'il avoit donné vingt neuf coups d'espée à ce pauvre garçon , qu'il eut autant de patience dans son supplice , & de resignation aux volontez de Dieu dans sa fin , qu'il avoit esté grand pecheurs pendant sa vie. On ne le peut excuser d'avoir esté tres-imprudent de quitter les interets du Roy son maistre & son bienfaicteur, pour prendre ceux d'un Prince, qui quoy que tres-grand, eut eu peine à mettre sa fortune en un plut haut point , que celuy où il l'avoit mise aupres du Roy son maistre. Aussi puis je dire avec verité que la seule consideration des interets de Monsieur le grand Prieur l'avoit obligé à prendre les interets de Monsieur. Il est vray que toutes les obligations que l'on peut avoir à un homme de la consideration de Monsieur le grand Prieur, que Chalais les luy avoit, puis qu'il est vray que Monsieur le grand Prieur, comme j'ay dit cy-dessus, avoit voulu mettre sa vie pour luy. On

vint

vint donc apporter ces tristes nouvelles à S. A. qui jouoit à l'abbé. Il ne quitta point son jeu, mais le continua, comme si au lieu de la mort, il eut apris la delivrance. Le lendemain nous allâmes à Chasteaubriand, il me souviendra toute ma vie de ce logement, y ayant esté pris de la fièvre continuë.

F I N.



R E C U E I L

De quelques pieces servants

D'ECLAIRCISSEMENT

De ces Memoires.

L E T T R E

*Du Marefchal d'Ornano au Seigneur
d'Antomarie fon Lieutenant en fon
gouvernement du S. Efprit , apres fon
emprifonnement.*



O N S I E U R ,

Je ne feray pas le premier à
vous donner nouvelle du
lieu où me ennemis m'ont
fait mettre par leur calomnie : mais j'efpe-
re tant en la bonté du Roy , qu'il me fera
justice : & cependant ne manquez pas la
prefente reçeuë de fortir du S. Efprit avec
toute

toute la garnison, & mettre en vostre place Mr. des Gordes, ainsi que sa Majesté l'ordonne : & s'il ne suffit de cela, faites faire la mesme chose à toutes les autres, mesme à celles de ma femme s'il est besoin, le Roy me promettant que je seray remis dans ce qu'il m'ôtera, si je suis trouvé innocent. Eu meilleures mains que celles de Mr. des Gordes, je ne puis remettre ce que j'ay. Vous sçavez outre son merite ce qu'il est à ma femme ; & je vous prie de tout mon cœur que vostre obéissance soit prompte, puis que par là je sçauray plustost de quoy je suis accusé. Si on me laisse quelque chose, allez y sous le bon plaisir du Roy, avec la mesme autorité que si c'estoit moy : & si on m'ôte tout, allez aux lieux de ma femme, que l'on n'aura pas pris ; & en usez comme du vostre : Et priez Dieu qu'il protege mon innocence, puis que je vous assure, que j'aymerois mieux mille morts que d'avoir manqué de fidelité. Vivez en tout assuré je vous prie, & que je seray toujours.

Vostre affectionné à
au bois de Vincennes vous faire service
ce 8. May 1626. D'ORNANO.

RELATION

*De ce qui est passé à l'emprisonnement
de Monsieur le Duc de Vendosme &
Monsieur le grand Prieur son Frere
au Chasteau de Blois.*

SUR l'avis qu'eust le Roy qu'il se formoit un party de quelques jeunes Princes & Seigneurs qui entretenoient Monsieur en l'averfion de se marier selon la volonté du Roy, il commanda au Cardinal de Richelieu de decouvrir les desseins de ces Princes & jeunes Seigneurs, & principalement de Monsieur le grand Prieur.

Le Cardinal alla expressement loger quelque temps à la belle maison de Galiot, appartenant au beau pere du Comte de Chalais, ou sur de belles promesses il tira de Chalais quelque lumiere des desseins de ceux qui divertissoient ledit mariage.

Ces desseins estoient d'empêcher le mariage de Monsieur avec Madame la Duchesse de Montpensier : de persuader à
Mon.

Monsieur de rechercher une Princesse d'une maison estrangere, d'où il peut tirer des forces pour se faire donner un grand appanage, & plusieurs autres choses, à quoy eux, & aucuns de leurs alliez & amis le favoriseroient des places qu'ils tenoient en leurs gouvernemens.

Monsieur le Comte de Soissons, & Monsieur le grand Prieur se monstroient une parfaite amitié, & estoient amis de Monsieur, & le portoient entierement à l'aversion dudit mariage.

Monsieur le grand Prieur estoit tres-habile & redoutable, ayant sur tous part en l'esprit de Monsieur, aussi il ne fit rien sans l'avis de son frere le Duc de Vendosme Gouverneur de Bretagne, & il estoit Neveu de Madame de Villars, femme du Gouverneur de Havre de Grace, & estoit un Prince intelligent aux intrigues de la Cour.

Pour estouffer ce party de l'aversion en sa naissance, il fut resolu que les procedures devoient estre par reprises, & non par esclat tout d'un coup; que le Marechal d'Ornano, & ce qui avoit esté en son pouvoir, estant bien assésuré en la puissance du

du Roy, il falloit se servir de promesses, de bon œil, & d'aparence de bonne volonté pour s'asseurer de ceux de ce party qui estoient hors de la Cour, auparavant que d'arrester ceux qui seroient en cour, par emprisonnements ou bannissements.

On commençoit par promesses envers le grand Prieur, luy donnant esperance d'avoir l'estat d'Admiral, du quel il vouloit traiter avec Monsieur de Montmorency, ou si on supprimoit ledit estat, qu'il auroit seul la commission de l'exercer.

L'on sceut si adextrement luy en faire la proposition, qu'il s'offrit d'aller persuader à son frere le Duc de Vendosme (qui avoit dit, à ce qu'on dit, que quiconque le voudroit voir, que ce seroit en Bretagne, & non à la Cour) de venir trouver le Roy à Blois.

A cet effet ayant demandé au Roy assurance pour ledit Sieur Duc son frere, en le venant trouver à Blois, sa Majesté luy auroit dit : *Je vous donne ma parole qu'il peut me venir trouver à Blois, & qu'il n'aura non plus de mal que vous.* Sur quoy ledit Seigneur grand Prieur (ne

com,

comprenant pas le vray sens & l'intelligence des paroles du Roy, qui estoit qu'il les feroit arrester tous deux) prit congé de sa Majesté à Versailles, & alla trouver son frere en Bretagne.

Le Jeudy 12. jour de Juin le Duc de Vendosme, & le grand Prieur de France arrivrent à Blois, où estoit la Cour. On avoit envoyé dez le matin au devant d'eux un carosse à six chevaux pour monter dedans, à cause qu'ils venoient en poste : estant la coûtume d'user ainsi aux Grands qui viennent en Cour en poste, & ce par honneur. Estans descendus au Chateau, & ayants appris que le Roy estoit au jardin, ils y allerent. Monsieur de Vendosme se mit à dessein au plus beau de l'allée où se promenoit le Roy, & ou estoit la plus grande compagnie, afin qu'un chacun vit la reception qu'on luy feroit. Comme le Roy vint à s'approcher, Monsieur de Vendosme le salua avec une profonde reverence, luy disant : *Sire, je suis venu au premier commandement de Vostre Majesté, pour luy obeïr & l'asseurer que je n'auray jamais autre dessein ny volonté que de luy rendre treshumble service.* Le Roy se de-

couy

couvrant, & luy mettant la main & le bras sur l'espaule, luy dit; *Monfrere j'estois en impatience de vous voir.*

Après quelques autres parolles les deux freres furent accompagner le Roy à son souper, durant lequel il parla à diverses fois au Duc de Vendosme, & entre autres choses il luy dit: *Monfrere voulez vous venir demain à la chasse avec moy du costé d'Amboise?* A quoy ledit Duc luy répondit: *Sire je feray ce que Vostre Majesté me commandera: mais je suis venu en poste, & suis las:* Le Roy luy repartit: *Je vois bien que c'est monfrere, Vous voulez voir vos amis; je vous laisseray faire vos visites.*

Après le souper, le Roy fut chez la Reyne Mere; où les deux freres l'accompagnerent aussi.

Et comme le Roy voulut aller coucher, les deux freres le conduirent jusques dans sa chambre, & luy donnerent le bon soir: & eux se retirerent dans une chambre du château, qu'on leur avoit preparée, où ils coucherent chacun dans un liét separement.

— Le lendemain qui estoit Vendredy, ils
alle_

allerent visiter leurs amis , & furent aussi visitez d'eux en cette chambre.

Sur les deux heures apres minuiet, qui estoit le Samedi treizieme dudit mois, le Roy envoya un valet de sa chambre appeller les Sieurs du Hallier & Marquis de Maulny, Capitaines des Gardes du Corps, qui estoient en leur chambre dans le chasteau. Estans venus , sa Majesté leur commanda d'aller arrester & s'assurer des personnes desdits Duc de Vendosme & grand Prieur.

Pour executer ce commandement au partir de la chambre du Roy , ils prirent quinze ou seize Archers des Gardes du Corps , & s'en allerent en la chambre où estoient couchez les deux freres : Ayans frappé à la porte , & dit au Valet de chambre qui avoit demandé , qui est là , *c'est le Hallier* , il leur ouvrit la porte; estans entrez , lesdits Archers tenans leurs halberdardes en main , & les pointes baissées , du Hallier commanda au Valet de chambre , de tirer le rideau du lit de Monsieur de Vendosme , ce qu'il fit , & l'esveilla.

Du Hallier s'estant approché du lit , dit au Duc le commandement qu'il avoit de
l'ar.

l'arrester ; de quoy il sembla estre esmeu au commencement. En mesme temps le Marquis de Maulny s'estant approché au liét de Monsieur le grand Prieur, luy en dit autant.

On dit qu'en cette action , les deux freres estans demeurez quelque temps sans rien dire, que M. de Vendosme commença le premier à parler , & que regardant son frere le grand Prieur, il luy dit ; *Et bien mon frere , vous avois-je pas bien dit en Bretagne que l'on nous arresteroit ?* A quoy le grand Prieur luy respondit ; *Je voudrois estre mort, & que vous y fussiez.* Le Duc luy dit derechef ; *je vous avois bien dit, que le Chasteau de Blois estoit un lieu fatal pour les Princes.*

M. du Hallier estant allé retrouver le Roy en sa chambre suivy de la pluspart des Archers , n'en laissa que cinq au Marquis de Maulny : ce qui donna sujet au Duc de Vandosme de dire audit Marquis , qu'il voyoit tout pensif : *Nous ne pensons point à nous sauver ; si nous y eussions pensé, de z hier nous recevmes une lettre sans signe en laquelle on nous mandoit que devions estre arrestez , un tel. . . . qui*

F . . . est

est à moy , & encore en sa pochette la lettre que je luy ay donnée pour la garder.

Sur ce que les deux freres s'entredisoient : *Je suis cause de vostre prison : non mon frere, c'est moy qui suis cause de la vostre , & qu'ils se disoient que c'estoit là la recompense qu'on leur donnoit pour avoir bien & fidellement servy , arriva Fouqueroles Enseigne de la compagnie du Comte de Tresme , qui estoit en quartier , suivy peu apres de quatre Gentilshommes de la suite ordinaire du Roy , Gribauval , Brouly , Saint Michel le Pere , & Desfriches que sa Majesté y avoit envoyez , pour le sujet qui sera dit cy-apres.*

Dez que Fouqueroles fut arrivé dans la chambre , le Marquis de Maulny alla trouver le Roy , qui luy commanda de mener lesdits deux Princes arrestez dans le chasteau d'Amboise ; ce commandement reçu il retourna vers eux , & leur dit : *Qu'il falloit aller à Amboise , & que le Roy leur permettoit de mener chacun un valet de chambre avec eux , & ce à leur choix.*

L'ordre pour les conduire de leur chambre au bateau qui les attendoit au port pou

pour les mener au Chateau d'Amboise fut tel : les compagnies du Regiment des Gardes furent rengées en haye depuis le chasteau jusques au bateau ; le carosse du Roy se rendit au pied de l'escalier de leur chambre , tellement que lesdits deux Princes en estans descendus monterent dans le carosse , dans lequel le Marquis de Maulny entra avec Fouqueroles , & les quatre Gentilshommes cy dessus que le Roy avoit envoyez. Aux deux portieres & devant & derriere le carosse estoient nombre d'Archers du corps avec leurs hallebardes en main , & ainsi furent conduits jusques au bord de la Loire , & mis dans le bateau , où entrèrent seulement le-dit Marquis de Maulny & les Archers du Corps.

Dans d'autres bateaux aprestez pour les accompagner entrèrent une compagnie de deux cent Suisses , & la compagnie de Restincler , Capitaine au regiment des Gardes l'un des freres du Sieur de Toiras, Gouverneur & Capitaine du Chasteau d'Amboise. Sur les levées pour servir d'escorte , d'un côté cheminoient les gardes de la compagnie du Roy , & de

l'autre ses chevaux legers & ses mousquetons

Ainsy furent conduits lesdits deux Princes freres à Amboise, où le Marquis de Maulny les mena dans le chasteau, & les delivra entre les mains du Sieur de Restincher, puis s'en retourna à Blois, laissant ses deux compagnies de François & Suisses pour la garde du Chasteau d'Amboise.

Le mesme jour fut fait commandement à tous les Domestiques & Gentilshommes desdits Duc de Vendosme & grand Prieur qui estoient à Blois, d'en sortir promptement.

Aussi il fut envoyé un Gentilhomme expres vers Madame la Duchesse de Vendosme, à ce qu'elle eust à se retirer de la Bretagne, & à s'en aller avec tous ses enfans en sa belle maison d'Annet pres de Dreux au Perche (maison que feu Madame la Duchesse de Mercure sa mere avoit achetée, & qui avoit esté autrefois au Duc d'Aumale).

RELATION

De ce qui est passé au Procès de Chalais. Fait en la Chambre de Justice de Nantes 1626.

L'Affaire de Chalais estant decouverte, le Roy donna commission à Monsieur le garde de Seaux de Marillac, d'en informer secretement, & luy donna Monsieur de Beauclerc, Secrétaire des commandemens, pour servir de Greffier.

Or outre les depositions des tesmoins cy dessous nommez, Monsieur fit une declaration devant eux, qui contenoit six chefs principaux : le premier portoit, que Monsieur avoit pour correspondant à la Cour Monsieur le Comte de Soissons, qui luy mandoit tout ce qui se passoit dans les affaires : le second que Chalais portoit les paroles entre eux : le troisieme conseilloit à Monsieur de s'assurer de Madame de Villars, pour avoir sa retraite au havre en cas de besoing : le 4. Chalais luy con-

seilloit aussi de demander le gouvernement du Pont de l'Arche pour le Marquis de Cœuvres, afin de s'en servir de retraite en allant au Havre : le cinquième Chalais conseilloit à Monsieur de pratiquer les Huguenots, & sçavoit le particulier de ce qui s'estoit traité avec eux, & qu'il luy avoit baillé aussi la Louviere pour envoyer au Marquis de la Valette, afin de le gagner pour Monsieur, & faire qu'il luy alléurast Metz en cas de besoing : & le 6. Chalais avoit donné avis à Monsieur, que le Roy avoit dix mille hommes au tour de Nantes pour empêcher qu'il ne sortit de la Cour. Cette declaration fut signée du Roy, de la Reine mere, de Monsieur le Cardinal, & du Marquis d'Effiat qui y estoit present, outre lesdits Sieurs de Marillac & de Beauclerc. Chalais se trouvant chargé, le Roy establît une chambre de Justice à Nantes, pour luy faire son Proces. Elle fut composée dudit Sieur Garde des Sceaux, qui y presida, des Sieurs de Cussé, & de Bry, Présidens au Parlement de Bretagne, des Sieurs Foucquet, de Machaut & de Criqueville Maistres des Requestes, & de six Conseillers du Parlement de Bretagne.

La Compagnie fut trouver Monsieur le Garde des Seaux chez luy où il y eut quelques contestations sur la séance desdits Maistres des Requestes & Conseillers dudit Parlement. Les Maistres des Requestes pretendoient avoir les premieres places des deux costez : mais il fut resolu sur le champ, que ladicte séance demeureroit reglée selon l'ordre qui s'est observé dans les Parlemens, à sçavoir tous les Maistres de Requestes de rang à main droite de Monsieur le Garde des Seaux, & les Conseillers vis à vis du costé gauche, & les Sieurs Presidens de Cussé & de Bry en mesme rang que Monsieur le Garde des Seaux, avec cette difference neantmoins que la chaire de Monsieur le Garde des Seaux estoit eslevée sur un marchepied d'environ six pouces de haut.

Il y eut encore quelques contestations pour l'entrée du Greffier du conseil du quartier courant, & pour le faire servir de Greffier en ladicte chambre de Justice. Il fut resolu qu'il y entreroit pour la lecture des lettres patentes, & establissement de la chambre & commission donnée en consequence,

Le Lundy dixiesme jour d'Aoust. Monsieur le Garde des Seaux fut trouver le Roy au Chateau sur les 9. heures du soir accompagné du President de Bry.

Le Mardy 11. d'Aoust l'ouverture se fit de la Chambre de Justice à dix heures du matin , & la seance fut aux Cordeliers.

Monsieur le Garde des Seaux sortit le premier de sa chambre avec sa robe de velours noir , les dits Sieurs Presidents & Conseillers avec leurs robes ordinaires, & les maistres des Requestes avec des robes de soye à manches estroittes par le bas , & monta ledit Sieur Garde des Seaux en son carosse accompagné desdits Sieurs President & maistre de Requestes , ayant ledit Sieur de Cussé au fond du carosse à sa main gauche.

Entrans aux Cordeliers ils prirent leurs bonnets, entendirent une messe basse , & puis monterent à la chambre, où ayants pris leur seance comme dessus , & le Sieur de Choisy Greffier s'estant mis au bas du Bureau , où estoit le Procureur general , à la derniere chaire du costé de la main droite , Monsieur le Garde des Seaux luy dit en

en plaine audience, *Lisez* : il lent debout & teste nue les lettres patentes de l'établissement de la chambre, verifiez au Parlement de Bretagne, & la commission donnée en consequence, où les Commissaires estoient nommez.

Le Procureur general parla avec quelques eloges de Monsieur le Garde des Sceaux, & de l'Assemblée, & requit l'enregistrement desdites lettres & commission.

Monsieur le Garde des Sceaux s'éleva, & toujours decouvert prit les avis desdits Presidents, puis des maistres des Requestes, & puis des Conseillers: remonta en sa chaire, & prononça: *La Chambre de Justice a ordonné que les lettres patentes en forme de Chartes, & commission donnée en consequence, seront enregistrées au registre de la Chambre pour estre executées selon leur forme & teneur, ouy ce requerant le Procureur General du Roy.*

Cela fait, Monsieur le Garde des Sceaux fit retirer chacun de l'Audience & mesmes les Huissiers tant du Conseil, que de la Chambre, & demurerent seulement le Procureur General, & le Greffier & son Commis avec Messieurs de la Chambre,

& puis il parla environ un quart d'heure tant sur le sujet de la commission, que sur la nomination des affaires faites par le Roy. Le President de Cussé parla en suite en forme de remerciement & temoignage de fidelité des Commissaires du Parlement.

Après celà M. le Garde des Seaux déclara l'estat de l'affaire, & saisit ledit Greffier de l'inventaire des pieces par Alphabet, comme informations, interrogatoires de l'Accusé, nommé Henry de Tallrand Marquis de Chalais, faictes à divers jours, lettres des agens des Pays estrangers concernans la conspiration du Marechal d'Ornano, & la retraite de Monsieur de la Cour, tablettes escrites en Basque interpretées, missives composées des mots qui signifioient autre chose que leur sens ordinaire, depositions particulieres sur divers faicts, deposition de l'Exempt qui commandoit la garde de l'Accusé, nommé la Monté, lettre du frere du valet de chambre à son frere, portée & decouverte par le Laquay du dit Exempt, toutes les dites pieces contresignées par ledit Beauclerc Secretaire des commandemens.

Monsieur le Garde des Seaux demanda les advis pour parachever l'instruction du proces, qui furent de le regler : & alors le Greffier commença de lire l'inventaire, debout, & nue teste, & M. le Garde des Seaux dit au Sieur de Quiergrais Conseiller, qu'il se mit au Bureau pour lire les pieces. Le Greffier luy ayant baillé les dites pieces, il leur premierement l'inventaire, information, & l'interrogatoire de l'Accusé. Cela faict le Procureur general present requit, que le Proces fut extraordinairement faict & parfaict audit Accusé, qu'il nomma, & que les témoins ouys es informations seroient recollez, & si besoing estoit, confrontez; & cela fut ordonné.

Mercredy 12. d'Aoust, la 2. seance. Le Sieur Quiergray Conseiller se remit au Bureau, leur l'inventaire pour le verifier avec le Sieur Peschard Conseiller, puis leur encore l'information, & quelques depositions particulieres & separées de la dite information & l'interrogatoire. Le Procureur General fut present, lequel requit adjournement contre la Duchesse de Chevreuse, le Comte de Soissons, le Duc

de Longueville, & Decret de prise de corps contre le Duc d'Espernon, & le Marquis de la Vayette, l'Abbé d'Aubaline, la Louviere, des Aulnois, Bois d'Almay, Puylaurens, Saint Gery, Sainte Terre, Marillac, la Meilleraye & Mouy.

Il en fut deliberé & ordonné que l'on decreteroit prise de Corps contre tous, fors les prisonniers, qui estoient le grand Prieur, le Mareschal d'Ornano, Modene & Marillac, & le Duc de Vendosme, & que la Duchesse de Chevreuse seroit arrestée pour estre ouïe & interrogée sur les charges & informations, & le Sieur Comte de Soissons pareillement, comme aussi les Sieurs de Bois-d'Almay, de Puylaurens, & des Aulnois: & neantmoins que le Decret ne seroit signé sans en avoir reçu l'ordre du Roy, en remettant l'exécution à sa Majesté. Mais il fut decreté prise de Corps absolument contre tous les autres, excepté contre les Sieurs de la Meilleraye & Mouy, & le Duc d'Espernon, pour n'avoir donné avis au Roy de la conspiration.

Les telmoins qui furent ouys dans les informations, furent Louvigny, le Duc de Bellegarde, & le Marquis d'Effiat, Ils furent

interrogé par M. le Garde des Sceaux, assisté du Sieur de Beauclerc ; & confrontez par les Présidens de Cussé & de Bry. La Dame de Chevreuse fut aussi interrogée en particulier, mais non confrontée

On douta si l'Exempt ayant écrit le discours de l'Accusé, cela pouvoit servir de deposition, tant à cause que l'Exempt estoit commis à la Garde de l'Accusé, que pour ce qu'il les avoit écrit hors la présence de M. le Garde des Sceaux & Beauclerc, & il fut ordonné qu'il seroit mis entre les pieces du proces, ayant esté relu devant ledit Exempt, certifié & signé par luy en la présence desdits Sieurs Garde des Sceaux & Beauclerc.

Les Sieurs Présidens de Cussé & de Bry, commis pour parachever l'instruction du Proces, ayant veu les charges, firent le recollement & confrontation, dont l'Accusé demeura d'accord, sans fournir les reproches contre les tesmoins qui persevererent en leur deposition.

Jeudy 13 troisieme seance. On lut les decrets de prise de corps contre l'Abbé d'Aubasine & Saint Gery, & il fut resolu qu'ils seroient executez : mais pour ceux
qui

qui avoient esté ordonnez contre Bois d'Almay, Puylaurens & des Aulnois, il fut arresté qu'ils ne seroient delivrez sans l'ordonnance de Monsieur le Garde des Seaux. Le decret de prise de corps contre la Duchesse de Chevreuse, fut signé & mis entre les mains du Roy, qu'il monstra au Duc de Chevreuse dans un conseil qui fut tenu chez la Reine mere : mais le Roy se contenta de luy faire faire commandement de se retirer en Lorraine, & elle partit de Nantes le Lundy 17. d'Aoust. Monsieur le Garde des Seaux declara que la volonté du Roy estoit, que l'on ne signat le decret contre le Sieur Comte de Soissons, & que les 3. decrets contre Bois d'Almay, Puylaurens, & des Aulnois fussent sursis.

Après celà ou leur les advis, ou lettres, des Sieurs de Massan Resident pour le Roy prez la Comtesse de Hanau, & de Walenbourg Resident pour le Roy prez l'Empereur, portant les advertissemens qu'ils avoient donnez à sa Majesté de la conspiration du Marechal d'Ornano. On douta si lesdites lettres seroient certifiées par le Sieur d'Erbault Secretaire
d'Est

d'Estat & son Commis, ayant esté mises entre les mains de Monsieur le Garde des Sceaux par ledit Sieur d'Erbault, en suite de l'ordonnance du Roy. On prit les advis sur ce sujet, & il fut resolu que le Sieur d'Erbault certificeroit seul lesdittes lettres.

Après qu'on se fut levé Monsieur le Garde des Sceaux se mit au Bureau, & signa les susdits decrets de prise de corps tous separez.

Lundy 17. seance 4. La Dame de Chalais mere de l'accusé presenta à Monsieur le Garde des Sceaux montant à la chambre, une requeste de recusation contre le premier President de Cussé, fondée sur ce qu'il estoit parent des enfans du Marechal de Schomberg. Ledit Sieur Garde des Sceaux luy respondit, quelle la donnaist au Sieur des Quartes Rapporteur. Neantmoins il la prit, & la donna luy mesme au dit Rapporteur, qui la leut au Bureau. Le Sieur Cussé fut ouy sur laditte parenté pretendue en laditte recusation, & puis se retira. On delibera sur la Requeste, & y fut mis NEANT, attendu que ledit Sieur de Schomberg n'étoit partie, mais le Roy seul.

Après

Après celà on leut une autre Requête présentée par laditte Dame, aux fins qu'il fut donné Advocat & Conseil à l'Accusé, & que le Sieur de Louvigny tesmoin fut reproché. On delibera si laditte Dame mere estoit recevable à presenter Requête pour son fils. Il fut dit qu'elle l'estoit, & on apporta l'exemple de la Dame mere du feu Sieur Prince de Condé, qui presenta Requête à pareille fin de Conseil pour ledit Sieur son fils, & qu'elle y fut reçeuë. Neantmoins on mit NEANT sur laditte Requête, attendu que l'Accusé doit estre ouï par sa bouche, & alleguer les reproches contre les tesmoins suivant l'ordonnance.

Le Sieur de Quartes Rapporteur commença après cela le rapport du proces succinctement par les qualitez, ayant avec luy au bureau les Sieurs Quiergray & Peschart Conseillers. Ledit Sieur de Quiergray leut premierement la confrontation, en laquelle il n'y avoit aucuns reproches faits par l'Accusé contre les tesmoins, puis on leut les tesmoignages qui alloient à la charge dudit Accusé, les Informations, depositions particullieres, memoires

en forme de deposition de l'Exempt , reconnuë par luy, les lettres des Residents en Allemagne , les informations faites par le Seneschal de Moulins en Bourbonnois , les tablettes en Basque interpretées en François , les lettres de JOANNES à Martin son frere, valet de chambre de l'Accusé, l'Interrogatoire dudit JOANNES , la declaration de Monsieur frere du Roy en date de l'onzième Aoust , diverses lettres de l'Accusé escrites de sa main , à sçavoir trois au Roy , & une à la Duchesse de Chevreuse , les trois Interrogatoires de l'Accusé faits par les Sieurs Garde des Seaux & Beauclerc, des dixième & vingthuitième Juillet , & du 11. Aoust 1626. en vertu de la commission 23. Juin audit an.

Mardy 18. seance cinquiesme. On manda le prisonnier qui fut ouy sur la sellette, teste nue, entre le coin du Bureau & le costé gauche des sieges. Il reconnut le contenu en ses precedentes Interrogatoires, & persista, qu'il avoit esté treize jours de la faction; mais il dit qu'il n'y estoit rentré que par commandement du Roy & Monsieur le Cardinal, pour y servir le Roy. On luy confronta
tou-

toutes ses lettres, qu'il reconnut, & puis on le fit retirer dans une salle joignant la dite chambre, où entra avec luy un Religieux Minime, à la priere de la Dame de Chalais sa mere pendant le jugement de son proces. On leut les conclusions du Procureur general, & puis on opina, & l'arrest de sa condamnation fut donné, & aussi tost on ramena ledit prisonnier au Chasteau.

Mercredy 19. seance sixième. Monsieur le Garde des Seaux fit encore amener le prisonnier; & pendant qu'on le fut querir, le Roy envoya un Exempt, le Sieur Parfait & Monsieur Bouthillier, avec des lettres à Monsieur le Garde des Seaux, qui sortit une fois de la chambre pour parler à quelqu'un.

Le prisonnier estant arrivé, il fut ouy sur le bruit qui couroit qu'il avoit dit au Comte de Louvigny que. & il desavoüa l'avoir dit, & puis il fut mené dans la grande salle auprès de la chambre.

Monsieur le Garde des Seaux fit lire les lettres patentes que le Roy avoit envoyées pour la moderation des peines portées
par

par l'arrest de condemnation du dixhuitième , & apres avoir pris les conclusions du Procureur General , & les advis des Commissaires , elles furent enregistrees ; & puis on commanda que le prisonnier fut mené en la prison de la ville , dit le *Bonté*. On leut l'arrest de condemnation du jour precedent , & le dictum en fut déchiré. On leut en suite l'arrest d'enregistrement desdittes lettres , & ce deuxième arrest fut signé au Bureau par Monsieur le Rapporteur & Monsieur le Garde des Seaux.

Ce mesme jour les Sieurs Ducs de Rais , de Bellegarde , & de la Rochefoucauld furent interrogez sur le bruit susdit. Le Rapporteur & le Sieur de Quiergray Conseillers furent deputez , pour aller faire prononcer l'arrest au prisonnier en la prison : où estants allez , l'arrest du dixhuitième luy fut premierement prononcé , puis luy furent presentez les escarpins , & fut interrogé mesme sur certain bruit qui couroit qu'il n'avoit confessé les crimes dont il estoit chargé , & dont mesme il avoit chargé les complices , qu'à la suscitation de quelques-uns qui luy avoient

avoient fait esperer la grace , & l'avoient intimidé par diverses menaces au cas qu'il ne confessast ; & il respondit qu'il n'avoit rien confessé qui ne fut vray , & qu'il seroit bien insensé & bien meschant de se charger & les autres de crimes qui ne fussent pas vrays.

Après celà on luy leut l'arrest d'enregistrement des susdittes lettres de moderation de peine. Il supplia les Commissaires de dire à Monsieur le Garde des Sceaux, qu'il demandast au Roy la grace de le faire mourir en prison, Mais le Roy estoit party de Nantes.

On luy donna le Pere du Rozier Minime pour l'assister, & il fut conduit en la place du *Bouré* , où il y avoit deux compagnies du regiment des Gardes , & où l'exécution fut faite: apres laquelle le corps avec la teste furent mis dans un cercueil sur l'eschauffaut , & puis dans un carosse qui le porta aux Cordeliers, où en presence de la Dame de Chalais sa mere , il fut ensevely & enterré dans la nef, devant la Chapelle des Espagnols.

*Extrait de deux lettres touchant la
mort de Monsieur de Chalais.*

*De Nantes ce dix-neufième Aoust
M.DC.XXVI. à 7. heures du soir.*

LE bruit qui menaçoit Monsieur de Chalais, s'est trouvé veritable; il vient presentement d'estre decapité en la place publique. Il est mort avec une resolution inespérée de luy, & avec une conversion à Dieu qui promet beaucoup pour son salut. Son arrest luy a esté prononcé ce matin, en la chambre criminelle, par lequel il a esté condamné d'avoir la teste tranchée, & mise sur la porte de Sautour de cette ville, son corps escartellé & les quartiers exposez aux quatres coins de la ville, sa posterité déclarée roturiere, & descheüe de tous droits & privileges de Noblesse; ses maisons & bois de haute fustaye ralez. Il n'a rien dit à tout cela, si non qu'il resignoit son ame à Dieu & son corps au Roy. On luy a dit que sa Majesté luy faisoit grace, & avoit donné son corps à sa mere pour le faire

faire enterrer , & relevoit sa posterité & maison de la rigueur de l'arrest. Il a respondu que c'estoit une grace particulière dont il luy estoit obligé , qu'il l'avoit servy avec affection , & reconnu le meilleur Prince de la terre ; mais que veritablement il avoit esté dix sept jours en volonté d'attenter à sa personne. Depuis il a employé tout le temps qui luy est resté , à se confesser, & prier Dieu, avec marques d'une parfaite contrition. Le malheur dudit Sieur de Chalais a voulu , que l'Executeur du grand Prevost se soit evadé , & qu'il ne s'en est trouvé en cette ville. On n'a pas eu la patience d'en envoyer querir à Renes, on a tiré deux hommes destinez au gibet , des prisons de cette ville, dont l'un a fait l'Executeur, & l'autre luy a assisté pour le servir : mais ç'a esté avec si peu d'adresse , qu'outre les deux premiers coups d'une espée de Suisse qu'on a achetée sur le champ , il luy en a donné 34. d'une doïoire , dont se servent les tonneliers, & a esté contraint de le retourner de l'autre costé pour l'achever de couper , le patient criant jusqu'au vingtième coup *Jesus Maria & Regina cali.* Il fera en-

encore parler de luy , ayant chargé plus de quatre vingts personnes , & particulièrement ceux du Bois de Vincennes , & le Cadet qui est à Amboise , dont on dit qu'il a fort deschargé l'aîné. Le Comte de Louvigny, son accusateur est icy en fort mauvaise posture. Monsieur frere du Roy luy veut faire faire son proces comme complice , n'ayant formé son accusation que huit mois apres en avoir sçeu les causes, & le tout pour se venger d'une inimitié particuliere , & née depuis. Il a la suite du conseil pour prison , jusques à ce qu'il se soit justifié.

De Nantes aussi ce mesme jour dix-neufiéme d'Aoust.

C Halais est mort dans la plus grande resolution qui ait jamais esté veüe. Ce qui a donné un étonnement general. Car le matin il ne se pouvoit resoudre , & & disoit mille impietez : mais il est tellement revenu à luy qu'il est impossible d'avoir plus grand repentir que celuy qu'il a temoigné. Il a dit dans la Chappelle
apres

apres qu'on luy a eu prononcé son arrest : *Ne suis je pas bien malheureux d'avoir deservy le meilleur Prince qui soit au monde ?* Et apres il a prié Sainte Marie , Archer des Gardes du Corps , d'aller trouver sa mere , & luy dire , qu'il la prioit de se consoler , & de croire, qu'il mouroit tres-content , puis qu'il reconnoissoit avoir merité un supplice plus grand que celuy qu'il alloit souffrir , & que c'estoit une misericorde tres-grande que nostre Seigneur luy faisoit, & qu'il croyoit que s'il fut mort dans son lit, qu'il eust esté damné ; qu'il esperoit de la bonté de Dieu qu'il luy feroit misericorde ; & au reste que toute sa vie elle avoit tesmoigné tant de vertu depuis qu'elle estoit au monde , qu'il croyoit qu'en cette occasion elle n'en voudroit pas tesmoigner moins. Elle a respondu au dit Sainte Marie qui la trouva dans l'Eglise des Religieuses de Sainte Claire avec Messieurs de Bellegarde & de la Rochefoucault , *Pensez vous encore trouver mon fils en vie*, il luy dit qu'ouy , *dites luy donc que je suis tres-contente de l'assurance qu'il me donne de mourir en Dieu ; que c'est le*
seul

seule chose qui me peut donner de la consolation ; & que si je pensois que ma venue ne l'attendrist point trop , & ne luy ostat quelque chose de la generosité qu'il tesmoigne, que je l'irois trouver, & ne l'abandonnerois point que sa teste ne fut separée de son corps , mais que ne pouvant l'assister comme cela , je m'en vay prier Dieu pour luy. Sainte Marie le trouva encore dans la chappelle, & l'embrassa fort; il a esté assisté par un Pere Minime, nommé du Rosier qui ne l'a point abandonné. Le Bourreau ne luy a pas eue couper la teste tout d'un coup, car outre le premier coup d'espée, il luy en donna encore trente d'une doloire, à ce que ceux qui estoient aupres, disent avoir compté, & le Confesseur dit qu'il dit *Jesus Maria* apres en avoir reçu plus de quinze. Le Roy a voulu que le corps fut rendu à sa mere pour le faire enterrer, car l'arrest portoit qu'il seroit mis en quatre quartiers, & n'a pas aussi voulu qu'on luy fust baillast la question, à laquelle il avoit esté condamné.

A P O L O G I E
P O U R L E
M A R E S C H A L
D' O R N A N O

Personne n'ignore la haute noblesse & les grands services de l'illustre Maison d'Ornano, dont la gloire n'a pas moins éclaté dans la France que dans l'Italie, ayant toujours produit des *Heros, qui ont joint la prudence des anciens Romains, dont ils tirent leur origine avec la valeur & la courtoisie magnifique des Francois. Nostre Histoire est toute pleine des actions de San Petro Corse, qui sortant d'une Isle fameuse, a semblé faire trembler toute la terre ferme, sous les armes de nos Monarques, & qui n'a établi sa fortune dans cet Estat, qu'en y appuyant sa gloire.

* Voyez l'Authéur des illustres maisons d'Italie.

glorieusement le Throsne du Souverain. Toute l'Europe sçait aussi les exploits de ce grand Mareschal d'Ornano, qui ne servit pas moins nos Princes durant les guerres Civiles, que dans les expéditions étrangères, & de qui Henry le Grand, souloit dire, que le baston *a* d'Ornano luy avoit beaucoup aydé à conserver son Sceptre contre les Estrangers, aussi bien que contre les rebelles domestiques. C'est pour cela que ce grand Roy, qui ne se connoissoit pas moins à recompenser la haute vertu, qu'à l'exercer, tant en sa personne qu'en celle de ses sujets, voulut que ce Mareschal eut un gouvernement, *b* qu'on n'avoit accoustumé de donner qu'aux Princes, pource que son merite sembloit contre-peser leur naissance. Sa memoire est encore toute fraische dans la Guienne, où tout le monde confesse que dans le grand Ornano, le peuple avoit trouvé tout ensemble un Pere & un Protecteur. *c* Sa vie a esté écrite par un excellent homme, qui sans doute en gratifiera toute la France, comme les exploits de

G 2

ces

a Thurnus & alii. *b* Le gouvernement de Guienne. *c* Monsieur Canaut.

ces morts illustres ne doivent jamais mourir , & qu'il n'appartient qu'à des Genies choisis , & à des Politiques incorruptibles d'estre Historiens, aussi bien que Secretaires des Heros.

Ce fameux Marechal laissa une auguste posterité en plusieurs enfans , heritiers de ses vertus aussi bien que de sa vaillance, qui ont esté autant persecutez sous Louis le Juste ; que leurs predecesseurs avoient esté bien traittez des autres Roys , & qui ont pourtant cet avantage , d'avoir mieux aymé succomber sous le poids du malheur , que sous le pouvoir de la tyrannie , & que ce n'a pas esté l'equité du Roy qui les a tourmenté , mais l'iniquité d'Armand. Jean Baptiste d'Ornano principalement , a esté l'object de la rage de Richelieu, pource qu'il l'estoit aussi de l'estime & des inclinations de Louis , & il n'a pery sous la fureur du Ministere, que pour avoir voulu sauver genereusement les Droicts de la Monarchie. En effet , ce fut luy qui ayant esté des premiers Conseillers qui resolurent la cheute du Marquis d'Ancre , & l'elevation de la Majesté eut ordre de porter au Parlement la nouvelle

velle de l'exécution, & de luy dire, qu'enfin * cet Auguste Senat estoit remis en liberté, que les loix avoient repris leur franchise, & que le Roy estoit rentré en possession de son Royaume, par la ruine du plus criminel de tous ses sujets. Voilà le premier sujet de l'aversion d'Armand contre Ornano, car comme Richelieu estoit une creature du Marquis d'Ancre, & qu'il vouloit mettre les fondemens de sa tyrannie, où l'autre avoit mis le faiste de la sienne, il apprehendoit que nostre Heroe ne divertist son dessein, par un conseil, & par un message semblable à l'autre; Ainsi il se resolut de reléguer Ornano en l'autre monde, pour regner seurement en celuy-cy. La lâcheté perd tous les grands cœurs qu'elle n'espere pas de gagner.

Mais voyons la suite de la vie d'Ornano, devant que d'en voir la fin. Le Comte de Lude estant mort Gouverneur de Monsieur, on ne trouva point dans toute la Cour de personne plus capable de

G 3 rem-

* Voyez le gros volume du President Gramond qui en beaucoup d'endroits continue l'Histoire du monde la plus veritable par la plus fausse.

remplir cette haute charge , que celuy dont nous parlons ; qui a fait voir à toute l'Europe , que sa maison produict des sujets aussi digne de gouverner des hommes, voire des Princes , que les Provinces les plus importantes de l'Estat. Dupleix a donc tort de dire , que la recommandation du Duc de Luines fit élever un homme , qui avoit fort peu de conditions propres au gouvernement du Frere unique du Roy : en quoy il ne voit pas qu'il accuse sa Majesté d'imprudence , ou de peu d'affection envers son frere ; veu qu'elle ne sçavoit pas faire election en sa faveur d'une personne capable de le gouverner , ou qu'elle ne le vouloit pas. Ce sont deux blasphemes d'Estat. Il est vray qu'Ornano , n'estoit pas capable de gouverner Monsieur , suivant le caprice des Ministres , mais suivant les intentions de son Maistre , & les exigences de la Grandeur , qui ne sçait que c'est de ceder à un moindre que soy. Par là on peut voir encore que Gramond , quoy qu'Officier de Justice , a esté un instrument d'iniquité , quand il a dit dans son histoire fabuleuse , qu'on donna à la brigue d'Ornano , ce qu

qui ne fut en effet donné qu'à son extraction & à son merite. Les Heros n'ont proprement des partisans que leurs vertus, & la bien-vueillance des gens d'honneur.

Ce qu'Ornano fit pour Monsieur, monstra bien qu'il estoit tres-digne de l'election que le Roy avoit faite de la personne. Car il ne se vit pas si tost dans cet illustre employ, que se souvenant, qu'il avoit à élever un Fils de HENRY LE GRAND & un Frere de LOUIS LE JUSTE, il commença de former le naturel de Gaston à toutes les grandes choses. Comme les ames pareilles à la sienne, ne doivent rien tenir, ny de la bassesse, ny mesme de la mediocrité, il luy apprenoit à rendre ses devoirs au Roy, & à garder son rang apres sa Majesté, sans jamais souffrir qu'un sang inferieur au sien, emportast la superiorité sur luy. Au reste, il luy formoit à mesme temps l'esprit & les mœurs, & luy apprenoit à joindre toutes les vertus morales avec les politiques. Et certes, ce n'est rien de sçavoir gouverner les autres, si nous ne sçavons nous gouverner nous mesmes, & la suffisance

sans la probité , n'est qu'une perfection defectueuse. Apres tout , le soin de la conscience est la plus haute science du monde.

Les soins d'Ornano pleurent si fort à leurs Majestez , qu'elles creurent estre obligées de luy donner la mesme recompense , pour l'institution de Monsieur. que Souvré avoit eüe pour celle du Roy. En effect , il fut fait Marechal de France , pour la consideration de ses merites , aussi bien que de grands services de sa maison , & non pas comme le Cardinal a supposé dans l'histoire de sa Fourberie , pource qu'il vouloit estre dispensé de se battre contre ses envieux : comme si ce grand homme , qui suivant l'exemple de ses Ancestres , s'estoit trouvé en tant de combat pour la gloire de la France , eut apprehendé de venir aux mains avec un rival , qui luy avoit esté postposé au gouvernement d'une place , & que le Marquis de la Londe eust fait peur à un Heros , qui s'estoit battu contre saint André de Vins , un de plus vaillans hommes que la Provence eut produit de plusieurs siècles. Et puis le Marechal sortit le
pre-

premier pour le rendez vous , & sans que Monsieur vint en personne empêcher le combat , il ne luy eust pas esté difficile de gagner une victoire aisée , apres en avoir emporté de dangereuses. On voit par là que c'est la procedure des tyrans , que de tâcher de ravir l'honneur à ceux à qui ils veulent ôter la vie ; Ils croient rendre leurs crimes louables, en rendant les vertus infames.

Mais pour juger hautement , de ce que valoit Ornano , il suffit de sçavoir que Richelieu ne creut jamais le pouvoir gagner à son party , quelque brigue qu'il fit pour celà , pource qu'il estoit injuste & trop bas pour un grand cœur ; & que ce fut le premier que ce Ministre se resolut de destruire , ou pour ce qu'il croyoit qu'apres que celuy cy auroit succombé à la force , la plupart des autres ne sçauroient resister à la fourberie , ou pource qu'en ce seul chef il vouloit commencer d'exterminer toute la vraye grandeur. En effet , la Cour n'eut jamais commis les lâchetes qu'on y a veuës , si un homme si genereux n'en eust esté éloigné , & le Bois de Vincen-

nes l'ayant emprisonné , causa l'abaissement du Louvre. Et certes au lieu qu'Ornano n'avoit que des sentimens pour la Royauté, plusieurs Grands n'en eurent que pour une sujection honteuse, mais éclatante & bien payée. C'est qu'il y a des cœurs roturiers , qui naissent quelquefois dans les maisons nobles. L'Honneste ne leur est rien , pource que l'utile leur est tout.

Armand toutefois , quelque dessein qu'il eut de faire perir Ornano , nonobstant son innocence , tâcha de le rendre coupable , pour le moins en apparence. Ainti il se resolut de le faire faillir , pour avoir sujet de le punir avec quelque sorte de raison. Mais comme Ornano n'estoit pas moins avisé , que l'autre estoit fourbe , il prevint toutes les infidelitez d'Armand , par une fidelité incorruptible au service du Roy & de Monsieur. Cela n'empescha pas , qu'Armand ayant obsédé l'esprit du Roy , ne fit congедier Ornano , qui n'estant attaché qu'à l'honneur , protesta hautement , qu'il aymoît mieux estre envoyé à la Bastille , que de se retirer d'une Cour, où il ne pouvoit laisser les
Prin-

Princes à la discretion d'un Tyran. Il fut donc envoyé à la Bastille & puis à Caen; Mais Richelieu qui ne soupiroit qu'après sa disgrâce, fut contraint de le remettre en faveur, de peur que les mécontentemens de Monsieur ne ruinaissent son Ministère. Quelquefois les esprits les plus violents, font un peu de bien pour éviter beaucoup de mal. Ils obligent en apparence, pour desobliger après avec plus de raison, sous prétexte d'ingratitude. Mais l'humeur d'un meschant homme ne peut long-temps se dementir. Le Pere Ioseph, donc, cet Apostat politique, vint une fois de la part de son Messie, vers nostre grand Marechal, pour achever ce que le Marquis de la Vieville avoit commencé, ne vou'ant pourtant paroistre que comme Ministre des volontés d'un homme, qui s'estant servy de luy pour ruiner Ornano, devoit se servir de la ruine d'Ornano pour celle de la Vieville. Ce Ioseph criminel dit à nostre Marechal, parfaictement juste „ qu'il luy donnoit advis comme à son „ bon amy, qu'il estoit à propos de faire „ entrer Monsieur dans le Conseil, afin „ qu'il acquit la connoissance des gran-

,, des affaires , en s'y occupant de bonne
 ,, heure , & qu'il ne fit pas comme d'au-
 ,, tres Princes, qui entrent plutoſt au tom-
 ,, beau qu'au Cabinet. Il luy avoit dit
 ,, encor autrefois , que Gaſton devoit de-
 ,, mander le commandement d'une Ar-
 ,, mée ; N'eſtant pas de la bien ſeance ,
 ,, que de ſimples ſujets euſſent les char-
 ,, ges des Princes ; & qu'il ne devoit point
 ,, ſe rebuter , quelque refus qu'il puſt re-
 ,, çevoir , pource que l'interceſſion d'Ar-
 ,, mand luy feroit enfin accorder , ce qui
 ,, eſtant dû à ſon ſang & à ſon merite ,
 ,, eſtoit pourtant donné à d'autres. Qui
 eult crû , que cet homme qui devoit me-
 ner une vie de Seraphin , eut fait l'office
 d'un Demon ? C'eſt qu'un Moine reformé
 eſt toujours ou Ange ou Diable.

Ornano connut bien , qu'on ne luy
 faisoit des propoſitions avantageuſes , que
 pour avancer ſa deſtitution , & que pour
 diſgracier Monſieur dans l'eſprit du
 Roy , on promettoit de le mettre en
 plus grande faveur aupres de ſa Majeſté.
 Toutesfois , ce prudent Mareſchal ſe re-
 ſolut , de faire pour la gloire de Ga-
 ſton , ce que d'autres vouloient qu'il
 fit

fit pour la ruine. Il proposa donc à Louis le Juste, *Qu'il estoit temps qu'un Prince qui pouvoit regner un jour, apprît à gouverner sous un si grand Roy, & qu'il s'entremît des affaires d'une Couronne dont la conservation l'intéressoit de si pres.* Il adjousta, *qu'en cas qu'on ne voulust pas l'introduire encor dans le Conseil, du moins il luy falloit donner quelque employ à la campagne, & que s'il commandoit une armée, la présence d'un Prince animeroit sans doute plus les soldats, que celle d'un homme ordinaire.*

Qu'enfin Gaston estant fils & frere d'un Conquerant, meritoit d'apprendre par experience à le devenir. Si on formoit de bonne heure les Grands aux emplois dignes de leur naissance, nous ne verrions pas tant de vers de terre dans les plus hautes occupations. Mais c'est pource qu'on amuse les premiers, qu'on est contraint d'employer les autres.

Richelieu, dont l'ambition ne vouloit pas entrer en concurrence, mesme avec que des Princes, ou plustost, dont la malice & la foiblesse craignoient la puissance & la vertu des Heros; pour se maintenir
seul

seul aupres du Roy, luy fit apprehender les avantages de son frere. Et comme la tyrannie est toujours rusée, il representa à la Majesté, que Gaston ne vouloit entrer dans le Conseil, que pour se faire des Creatures jusques dans le cabinet du Souverain, & détruire enfin le Souverain mesme. Qu'il ne souhaittoit d'apprehender à regner apres Louis, que pour regner en chassant Louis, & qu'Ornano ne le portoit à de si hauts desseins, que pour avoir le gouvernement absolu sur toute la France, ayant desja celui de l'esprit d'un Prince, qui sachant les forces & les foiblesses de l'Estat, pourroit le ruiner avec l'appuy des Estrangers. Qu'enfin, il ne demandoit la conduite d'une armée, que pour la mener contre celui qui la luy auroit donnée, & partager la France entre deux Monarques, comme autrefois elle s'est veüe partagée entre quatre. Là dessus, il fut resolu qu'on refuseroit à Gaston, l'une & l'autre de ces demandes, Richelieu esperant par là, ou d'obliger Monsieur à se retirer de la Cour, sur un refus dont son esprit seroit aigry, ou d'aigrir l'esprit du Roy

Roy contre luy, s'il tesmoignoit à la Cour quelque impatience. Monsieur eut en effet le déplaisir, de ne pouvoir obtenir, ce que Richelieu faisoit accorder à de simples Gentils-hommes : mais comme Ornano luy apprenoit une excellente retenue, mesme dans ses mescontentemens les plus violens, il luy remonstra, qu'il falloit supporter les mauvais traitemens qu'il recevoit de la part de ceux qui estoient bien dans l'esprit du Roy, & que la volonté du Souverain devoit servir de loy aux Princes, de mesme qu'aux autres sujets.

Cependant, la patience d'Ornano ne servit qu'à rendre Richelieu impitoyable ; il eut bien voulu voir dans le crime, un homme qu'il vouloit punir, mesme non-obstant son innocence. Je ne sçaurois mieux exprimer les procédures de cet homme, que par les paroles d'un Prince, qui ayant hautement estimé Ornano durant sa vie, a fait luy-mesme son eloge apres sa mort. * Voicy donc comme Monsieur parle à sa Majesté, au sujet de ce Marefchal,

* Voyez son excellent lettre declaratoire envoyée au Parlement.

chal, par où l'on peut voir que la verité n'a pas esté moins captive sous Richelieu, que la franchise, veu que chacun a approuvé des actions noires, que tout le monde devoit blâmer. Il vous fit donc par tel artifice, & par l'intrigue du Pere Joseph & de Dandilly, dépeindre le Mareschal, comme le chef des miens, homme dange-reux, interessé à m'élever à vostre pre-judice pour sa fortune, homme attaché à ceux de qui vous pouviez avoir de la desiance; bref par diverses voyes obscures, il le rendit si noir, si enne my de vostre conservation, & vous fit le peril si grand & si present, que vous ne pouviez pas estimer avoir rien de si important pour vostre seureté, que de le faire arrester. Et neantmoins, je suis obligé de jurer à vostre Majesté que le Mareschal d'Or-nano avoit le cœur bien éloigné de ces sentimens, & qu'au contraire, le plus grand crime qu'il eust commis estoit de ne s'estre pas voulu devouer au Cardinal, mais d'avoir eu pensée de prendre intelli-gence, & me la donner avec vous directe-ment par les voyes de vostres. Vous sçavez quels ils estoient lors; d'avoir voulu vous

referer ses actions & non pas à luy. & en un mot d'estre vostre creature & non pas la sienne, qui est un crime irremissible à son regard. Aussi ne semble il pas que le crime de leze-Majesté, n'est plus d'attenter contre le Roy ou contre l'Estat, mais de n'avoir pas un zele, & une obeissance aveugle, pour toutes les violences & tous les desseins du Cardinal de Richelieu?

C'est ainsi que les grands Princes font l'Apologie des grands cœurs. Apres cela, ne faut il pas avouer, qu'Ornano est un vray Martyr, & qu'il a souffert pour la vertu, ce que d'autres pouvoient souffrir pour le crime? * N'est-il pas vray, encor que Gramond & Dupleix, montrent bien qu'ils ont vendu leur plume, aussi bien que leur conscience à la tyrannie, quand ils disent: que les Messieurs d'Ornano, ayant esté successeurs du courage d'Alphonse, Marechal de France leur pere, ne l'ont pas esté de la parfaicte affection qu'il avoit au service du Roy & de l'Estat, avec une obeissance aveugle à la Majesté souveraine? Ont ils esté hays dans l'Estat, que pour avoir aymé l'Estat, *

Dans l'Histoire de Louis XIII. &

& n'estoit ce pas la subjection, qui suivant la déposition de Monsieur mesme, leur demandoit l'obeissance, qu'ils ne devoient & ne vouloient rendre qu'à la Majesté du Prince? Mais il y a des prévaricateurs dans les Monarchies, qui se rebuttant quelquefois de servir de grands Monarques, s'attachent au service des moindres de leurs sujets. Comme il n'y a que nos Rois, qui soient proprement Rois, nous blâmons ces * États temeraires des autres pays, qui veulent regner en la place des Souverains, & nous louons un ministre ou plustost un monstre, qui prend la place de Louis le Juste? Se faut-il donc estonner, si Ornano perit, où l'on voit vivre si peu de véritables François? Il fâche aux Heros de respirer long-temps parmy des Veillaques; ils ayment mieux expirer, pour rejoindre les grands cœurs.

Mais pour faire voir la forte passion que nostre Marechal avoit pour la Couronne. je n'ay qu'à mettre icy, le témoignage d'un homme de grand esprit & de grande vertu, & qui ayant sçeu les secrets les plus cachez d'Ornano; m'a

don-

* Le Parlement d'Angleterre.

donné le moyen d'en publier un à la gloire d'un Heros que l'infamie a voulu noircir. J'ay donc appris de Monsieur Canaut, que le Marechal allant un jour voir le Pere Seguerand, luy dit en chemin dans son Carrosse, sur quelque discours d'Estat „ qui se presenta : Plongez moy un poignard dans le sein, s'il m'arrive jamais, „ de former quelque pensée contre le service du Roy. Pouvoit-il donc faire des actions criminelles contre l'Estat, où il vouloit qu'on punit mesme : ses pensées involontaires ? Concluons donc, qu'on ne le rendit odieux à son Prince ; que pour ce qu'il estoit trop affectionné à ses intersts. Les Favoris vicieux châtient plutôt la vertu que les forfaits, pour ce qu'ils s'appuyent sur les uns, au lieu que l'autre les ébranle ou les menace.

Armand neantmoins, comme les Tyrans sont toujours dissimulez, pour ce qu'ils ne sont jamais en assurance de personne, tâchoit de s'entretenir bien avec Ornano, cependant qu'il s'efforçoit de le mettre mal aupres du Roy. Il le louoit en public & le trahissoit en secret. Mais ce fut particulièrement à Fontainebleau, que

que ce cruel flateur, fit faire au Mareſchal des proteſtations d'amitié, à meſme temps qu'il ſe declaroit ſon ennemy irreconciliable. Monsieur produiſoit hautement les belles qualitez de ſon aine, dans ce beau ſejour de nos Roys, & l'on admiroit en luy une prudence avancée avec une grande vivacité. Richelieu reconnoiſſant bien que c'eſtoient là des fruiſts de l'inſtitution d'Ornano, & ne voulant point que nos Princes fuſſent habiles, de peur qu'il ne leur devint ſuſpect ou odieux, bien loin de leur eſtre neceſſaire, en cas qu'ils puſſent agir d'eux-mêmes; ſe reſolut pour corrompre ces bonnes ſemences, d'exterminer le principe. Ainſi, ſur ce que Monsieur faiſoit quelque difficulté de conſentir au mariage qu'on luy vouloit faire contracter avec Mademoiſelle de Montpenſier, tant, pource qu'une chaine qui doit durer toute la vie, ne doit pas eſtre priſe en un moment, ſans beaucoup de conſideration; que pource qu'il fâche en matiere d'amour, de ſuivre plutoſt les inclinations d'autrui que les ſiennes: Armand fit accroire au Roy que Gaſton ne reſiſtoit à ſa reſolution, que par la ſuggeſtion

tion des partisans d'Ornano ; qui neant-
moins avoit une inclination particuliere
pour cette alliance, outre la generale que le
devoir donne aux Officiers de la Couron-
ne pour le contentement du Prince. Neant-
moins , Richelieu persuada à Louis le
Juste, qu'on proposoit à Gaston de se van-
ger par la resistance, des refus qu'on luy
avoit faicts. Il adjousta, suivant les suppo-
sitions ordinaires, que ce Marechal, qui
n'avoit point d'autre passion, que d'execu-
ter les volonteze de son Prince, sans aban-
donner les interez de son frere, repre-
sentoit à Monsieur, *Que s'il espousoit
une sujette du Roy, il seroit sujet en
toutes facons : que la fortune des deux
parties seroit entre les mains de Louis ;
que son Altesse, à la verité, n'ayant
nulle inclination à la brouillerie, n'a-
voit pas besoin pour l'heure d'aucun
secours étranger, mais que pour vi-
vre dans la seureté, il faut toujours
avoir de la prevoyance. Et partant qu'il
falloit user de prévention, en cas que le
Roy, suivant les mauvais conseils de ses
favoris, vint à abandonner son Frere à
leur violence impetueuse. Qu'en ce cas là*

Gaston ne trouveroit point d'appuy qu'au dehors de L'Estat, & que là mesme, il n'en scauroit trouver, s'il n'avoit quelque alliance un peu estrouite. Qu'ainsi, pour avoir soin de son salut, il falloit avoir de la repugnance pour la société qu'on luy proposoit dans la France, qu'autrement tout son bien estant dans le Royaume, seroit aussi-tost saisi, qu'il tomberoit dans une necessité, ou dans une servitude, indigne d'un Prince, & qu'il seroit d'autant plus difficilement secouru des Estats Estrangers, qu'il leur seroit importun; & que l'interest agit plus dans les Traitez politiques que la gloire & l'amitié. Au contraire qu'il trouveroit des grands avantages, s'il se marioit hors de la France, qu'il recevroit d'un Royaume estrangere une riche dot, & une puissante protection, qu'enfin c'estoit l'unique moyen de subsister par les forces des voisins aussi bien que par les siennes. Richelieu disoit qu'Ornano faisoit en cette occasion tout ce qu'un fourbe, comme luy, eut fait, s'il eut eulà charge d'un Marechal, qui preferoit tousiours la generosité à l'artifice, & qui aprenant à

Mon-

Monsieur de n'obeir qu'au Roy, l'avertissoit de ne jamais manquer de luy obeir. Les imposteurs chargent les autres de leurs crimes, pour passer pour innocens. Ils font prendre les vrayes-semblances pour des veritez, pour causer de veritables infortunes, pour des dangers supposez qu'ils veulent faire eviter.

Tant y a que le Roy, qui parmy de grandes perfections, avoit ce deffaut d'estre fort credule & fort deffiant, considerant moins l'innocence & la qualite de son Frere, que les conseils pernicioeux d'un Favorry, fit arrester dans la paix de cet Estat ce grand Marechal, qui suivant les traces glorieuses de ces Ancestres dans la guerre, eut pû se faire jour à travers cent mille ennemis. Fontainebleau, ce lieu de plaisance de nos Roys, vit le déplaisir qu'eut toute la Cour de l'emprisonnement d'un Heros, qui maintenoit l'honneur & la liberte, cependant que la plupart des autres couroient à l'esclavage ou à l'infamie. Il n'y eut qu'Ornano, qui ne s'estonna point de ce qui estoit si fort tout le monde, non seulement, pource que l'innocence a toujours sa franchise, mes-

mesme parmy les fers , & que la mesme generosité se jouë où la lâcheté tremble : mais encor pource qu'il n'estoit pas marry de perdre sa liberté dans un Estat , où il voyoit la Royauté au deslous de la tyrannie d'Armand. Le Sieur de Chaudebonne premier Mareschal des logis de Monsieur , fut arresté avec Ornano , soit pource qu'il estoit genereux aussi bien que luy , & par consequent suspect à un Ministre violent ; soit pour ce que Richelieu , croyant se descharger du soupçon qu'on pouvoit avoir , qu'il voulut mal personnellement à Ornano , luy donna un compagnon de mal-heur. Et puis il faisoit mieux croire au commun du monde , qu'il y avoit une puissante faction où il y avoit bien des complices. Pour cet effet , on arresta encor à Paris les Sieurs de Masargues & d'Ornano freres, du Mareschal en vertu de mesme qu'en sang , & les Sieurs de Modene & Deagen , tous personnages qu'on ne faisoit passer pour coupables , que pource qu'ils avoient trop de cœur & de vertu. Le Mareschal & Chaudebonne furent conduits de Fontainebleau au Bois de Vincennes, les autres à la Bastille , dont

le gouvernement fut osté au Duc de Luxembourg pour estre donné à du Tremblay , comme une recompense des services de ce Joseph , que le Cardinal n'avoit pas tiré de la Terre de promission pour sauver l'Egypte , mais pour la perdre, & qui n'avoit quitté les vœux de la Religion , que pour faire perir toutes les vertus des Grands du siècle. S'il est vray , ce que disoit un Pere de l'Eglise , qu'un * Moyne hors du Cloistre , est un poisson hors de l'eau qui ne peut vivre long-temps : celuy dont je parle estoit un monstre puisqu'il a si long-temps vescu hors de son element.

Nos Martyrs Politiques ne furent pas si tost arrestez , que leurs papiers furent saisis dans leurs logis , leurs coffres saillez, & le Roy remit en sa main les Gouvernemens du Pont de l'Arche , de Honfleur sur Seine , du Pont saint Esprit , Tarascon , & saint André sur le Rhosne , que le Mareschal possedoit : sur quoy l'on peut dire , que ce jour-là on ne dépouilla la vertu , que pour revêtir apres le crime le ses depouilles. Cependant Monsieur,

H ayant

* Saint Ephrem de Syrie.

ayant appris, comme il s'estoit retiré, la detention de son Gouverneur illustre, sortit promptement de sa chambre, & animé d'une cholere, aussi eschauffée qu'elle estoit juste, s'en alla parmy les horreurs de tenebres trouver le Roy, pour luy faire tout à la fois ses plaintes, & l'Apologie d'Ornano. S'estant donc présenté devant sa Majesté, il luy demanda le sujet de l'emprisonnement de son Gouverneur, & la pria de faire aussi mener son frere en prison, puis qu'il estoit coupable comme le Mareschal. Il luy remonstra, *Que Gaston & Ornano pouvoient estre legitimement accusez d'avoir eu trop d'affection pour le Roy & pour l'Estat; qu'on ne scauroit les charger justement que d'un si beau forfait; qu'au reste, il vouloit mourir, nonobstant son extraction, si on avoit dessein de faire mourir Ornano, non obstant son innocence. Qu'il reconnoissoit bien, que ce grand homme, estoit enfin tombé dans le pieges que l'envie & la malice luy avoient dressez depuis long-temps, mais qu'il esperoit que la justice du Roy n'abandonneroit pas son frere, & un Offi-*

cier de sa Couronne à l'injustice de leurs ennemis. Qu'enfin, s'il reconnoissoit l'auteur de l'emprisonnement du Mareschal il n'y auroit que les bras du Roy qui luy pussent servir d'asyle, contre une vengeance legitime. Si tous les Princes sçavoient résister aux Favoris, les Favoris ne résisteroient pas aux Princes.

Toutesfois Gaston avoit tort de demander à Louis raison d'une chose, dont Richelieu seul, comme son auteur, sçavoit les motifs, & qui estoit contre la raison. Si les violences estoient justes, elles ne seroient pas violences. Le Roy ne parloit que par la bouche d'Armand. Ainsi, tout ce que Monsieur pût sçavoir de sa Majesté, ce fut que l'industrie d'Ornano tâchoit de diviser deux cœurs que la nature avoit unis; quoy qu'il fust veritable, que l'intention de ce Mareschal n'estoit, que de faire connoistre au Roy, par l'entremise de Monsieur, qu'Armand pour s'establir dans l'Estat, tâchoit de renverser tous les droits de l'Estat & de la nature. Mais sous des egnes dangereux, il y a quelquefois plus de risque à concevoir de bons desseins,

qu'a en executer de mauvais. C'est estre plus coupable devant un Ministre, d'estre trop homme de bien, que d'estre méchant à l'extremité.

Au reste, plus Gaston s'efforçoit d'interceder pour Ornano, & plus il le rendoit odieux : car il faisoit passer pour vray-semblable la calomnie du Cardinal, monstrent par l'affection de son cœur, le pouvoir qu'Ornano avoit eu sur son esprit, quoy qu'il n'eust jamais esté employé qu'à de legitimes usages. Aussi est-il veritable, que le dessein principal du Cardinal estoit de fonder, mesme sur l'indignation de Monsieur, la creance qu'il vouloit establir dans l'esprit du Roy, qu'il devoit se donner garde de son frere; & de jeter à mesme temps dans l'esprit de Gaston, l'apprehension d'un peril evident pour sa personne, sur les défiances que sa Majesté tesmoigneroit avoir de luy. Je ne diray point icy, comme on fit passer en suite Chalais pour complice des bons serviteurs de Monsieur, afin qu'ils passassent aussi pour complices de l'attentat ou prétendu o veritable de Chalais. Cette histoire et

trop importante pour estre touchée en passant ; & je feray voir ailleurs , comme Armand ne se servit du mariage de son Altesse , que pour faire éclater hautement parmy les ceremonies de cette Auguste solemnité , le soupçon qu'il donna au Roy , qu'à mesme temps qu'il songeoit à marier son frere , on songeoit à avancer la mort de sa Majesté. En effet , on n'eust pas crû , que Richelieu eust osé troubler cette feste par une denonciation si funeste , si elle n'eust esté vray-semblable en quelque façon. Mais qui ne sçait que la malice rend les crimes plus apparens , en s'efforçant de leur oster toutes les apparences.

L'adjousteray seulement , que la rage du Cardinal ne s'estendit pas seulement sur Ornano , mais encor sur Madame la Marreschale sa femme , * de l'illustre maison de Montlor , comme la tyrannie ne s'attache pas moins à la foiblesse du beau sexe , qu'à la force du nostre , pource qu'elle croit que tout peut destruire ce qui n'est fondé que sur une lâcheté rehaussée.

H 3

Cet-

* C'est un des premiers Marquisats de toute la France. Voyez du Chesne.

Cette Heroine, dont le cœur estoit aussi grand que son esprit, & sa vertu eminente, fut bien aise de suivre la fortune de son mary, & n'eut pas beaucoup de peine à quitter une Cour, où la Reine mesme estoit esclave. Elle fut donc envoyée prisonniere à Gentilly, & depuis à la Ferté Vidame, & enfin à la Ferté Bernard; comme la cruauté, estant tousiours dans la defiance, cherche la seureté dans le changement des lieux, quand elle tient aux liens des personnes innocentes. Baloüet, Enseigne des Gardes du Corps avoit ce beau depost entre les mains : en quoy l'on voit que nostre Cour estoit bien corrompue, où les Gardes mesmes de Louis le Juste, retenoient contre tout droit, les personnes les plus fideles à son service. C'est ainsi que la facilité des Roys leur fait des adversaires de leurs appuis.

Mais avant que de se retirer, comme nostre Mareschale n'avoit pas moins de conduite que de courage, elle dissimula ses ressentimens, de peur d'aigrir un Favory, qui ne choquoit guere un homme redoutable sans le renverser; & apres avoir recommandé à Monsieur le salut du

Ma-

* Mareschal , elle conjura son Altesse , de garder une extreme moderation , mesme dans l'extremité de ses déplaisirs . On dit encor qu'elle luy representa depuis par une lettre , *Quela vangeance & l'opiniastreté ne pouvoient rien faire , où la douceur & la patience feroient tout ; que la fortune du malheureux Orna- no estoit à l'heure dans une telle constitution , qu'il estoit plus expedient de dissimuler avec adresse , que de parler hautement avec justice ; que son Altesse pourroit obtenir sans s'empresser , ce qu'on luy refuseroit quand elle témoigneroit trop d'envie de l'obtenir. Qu'un si grand Prince en estoit réduit à ce point , par les soupçons que Richelieu entretenoit dans l'esprit du Roy , qu'il mettoit en danger ceux pour la conservation desquels il s'employoit , & pource qu'il pouvoit regner un jour , qu'on croyoit que ceux qu'il aymoit , songeoient à le faire déjà regner. Qu'ainsi le moyen de faire punir quelqu'un non obstant son innocence , c'estoit de faire demander sa grace*

* Gramond est mal informé de luy faire icy faire une harangue.

176 *Memoires d'un Favory*
ou son élargissement à Gaston. Qu'à la
verité ce n'estoit pas là un traitement
deu ny à sa naissance ny à son merite, ny
à son institution, mais enfin, que c'estoit
un malheur du temps, plutost que de sa
personne ; & qu'il y a certains periodes
dans les Estats, où tout se renverse par
l'indulgence des Souverains, pour l'éta-
blissement de leurs Favoris.

L'Original de cette belle lettre fut mis entre les mains du Cardinal, ou par hazard, ou par dessein, & comme il craignoit tous les grands esprits, c'est ce qui l'obligea de tâcher, quoy qu'inutilement, à gagner depuis celuy de la Mareschale, pour s'en servir avantageusement auprès de Monsieur; comme nous dirons en son lieu. C'est là qu'il paroistra qu'une femme genereuse croit avoir tout perdu, quand elle a perdu son mary, & que la Faveur ne luy est rien, pource que la Vertu luy est tout.

Cependant Gaston, qu'Ornano avoit instruit à suivre tousiours la raison, plutost qu'une passion fougueuse, promit à la Mareschale d'appaiser sa cholere pour adoucir celle de Richelieu, & de couvrir
pour

pour un temps son ressentiment , pour le faire éclatter apres avecque plus de vigueur. Là dessus, son Altesse ne voulant pas abandonner un homme, qui n'avoit jamais abandonné son party, voulut que la Mareschale luy laissast quelqu'un, qui luy pût servir de Confident, pour entretenir son commerce avec Ornano, & faire reconnoistre à ce Heros, qu'il regnoit encor à la Cour, quoy qu'il fust en prison. La vertu est absoluë par tout, & quoy qu'on oublie facilement les autres perfections des Courtisans, on ne peut s'empescher de se souvenir de leur probité. Dans ce dessein, Madame de Verderonne proposa Puylaurens à Madame la Mareschale, comme un instrument propre à estre également fidelle au Prince & au Mareschal; elle mesme voulut estre caution de sa foy, & veritablement Puylaurens l'ayant tousiours gardée à Monsieur, eut esté tousiours heureux, si Richelieu n'eust trouvé moyen de l'engager dans une perte inevitable, en l'engageant dans son alliance. Il luy fit épouser sa Niepce pour luy faire épouser la mort. Mais il n'eust pas

pery dans la honte s'il eust fait comme Ornano, qui ne perit que dans la gloire. On ne doit jamais se fier à des traistres ; quoy qu'ils nous flattent, ils nous veulent étouffer, & ils n'oublient jamais les moindres desplaisirs, quoy qu'ils oublient facilement les plus grandes graces.

Puylaurens rendit quelques bons offices au Mareschal, mais celuy qui porta ses interets avec une confidence plus avantageuse, ce fust Monsieur le President le Coigneux, qui estimant hautement la vertu d'Ornano, comme les grands cœurs aiment leurs semblables, fit voir que sous le Ministered'iniquité, il restoit encore un Officier de Justice incorruptible. * C'est luy, qui a justifié le Mareschal, tant par écrit que de vive voix, qui à mieux aimé perdre sa charge, que la reputation d'une probité genereuse, & qui est sorty hors de sa patrie par un exil glorieux, pour ne pas sortir hors des bornes de son devoir. Son esprit & sa confiance ont bravé ce puissant Demon, qui épouvantoit toute la France, & la Royauté l'a remis de
re-

* Il est Auteur de la belle lettre adressée par Monsieur au Parlement.

rechef sur les fleurs de Lys , apres en avoir esté arraché par une subjection tyrannique. Les gens d'honneur ne patissent pas toujours ; quelquefois Dieu ne les couronne que dans le Ciel , mais en certain temps , il les couronne encor sur la terre.

Maintenant voyons ce qu'on fit pour sauver Ornano , devant que de voir sa dernière perte. Monsieur ayant veu que le Roy ne luy donnoit aucune sorte de satisfaction , au sujet de l'emprisonnement de son Gouverneur ; fut trouver la Reine sa mere , & comme un juste ressentiment l'emportoit , il joignit les menaces à ses plaintes. Cette Princesse qui dès lois estoit charmée par ce mauvais Genie , qui apres s'estre servy de l'autorité de son Fils , pour ruiner tous les Grands de l'Estat , s'en servit à la fin pour l'exiler honteusement du Royaume, ne luy respondit que suivant l'organe du Cardinal , & luy declara , que la detention d'Ornano n'estoit pas tant un dessein de Richelieu , qu'un resultat du Conseil du Roy. Là dessus , Gaston rencontrant Monsieur d'Haligre Chancelier de France , & l'estimant le chef d'une si violente resolution , luy en representa ge-

nerieusement l'injustice, mais ce grand homme, qui ne fut depuis disgracié, que pour n'avoir pas voulu servir la tyrannie, „ dit à son Altesse: qu'Ornano n'avoit esté „ arresté, ny de son advis ny de son con- „ sentement, & que les chaisnes devoient „ estre pour les coupables & non pour les gens d'honneur, ny pour les plus hauts appuis de l'Estat. Et certes, il ne falloit pas que la Justice & l'iniquité, ne fissent qu'un mesme party. Richelieu fut si fort picqué de la réponse du Chancelier, qu'il porta le Roy à luy faire promptement demander les Seaux, qu'Haligre rendit avec d'autant plus de plaisir, que ceux qui ont accoustumé de ne dependre que des Roys, ne sçauroient souffrir de se voir dependre absolument de l'insolence des Favoris.

Mais Monsieur n'avoit garde de sauver un homme, qu'on vouloit perdre à quelque prix que ce fust. Ornano avoit demeuré quelque temps au Bois de Vincennes, avec une constance, qui sembloit menacer encore de sa prison la rage de ses persecuteurs: lors que Richelieu se representant, qu'il ne faut jamais mor-

mordre la barbe à un Lyon qu'on ne le tuë, & desespérant de trouver de la seureté tant qu'il y auroit dans le monde un homme assez genereux, pour hayr & pour châtier la lâcheté de ses crimes, se resolut de faire mourir Ornano pour vivre content. On peut dire encor, que comme le Cardinal se sentoit affligé d'une maladie incurable, & qu'il croyoit estre bien tost emporté, comme il ne seroit que de charge insupportable à la terre; il vouloit avoir le plaisir de faire perir beaucoup de gens d'honneur devant luy, soit pour faire croire, à l'imitation d'Herode, que les regrets qu'on auroit pour les autres ne seroient conçeus que pour luy, soit pour leur oster le moyen de triompher apres son decez de la honte de sa vie. Tant y a que les habiles ne doutent point qu'Ornano ne fut empoisonné pour servir de victime à l'ambition tyrannique de Richelieu; qui comme cet autre Prelat Machiaveliste d'Italie, disoit, qu'en faisant mourir des personnes de la sorte, il ne faisoit rien contre le devoir d'un homme d'Eglise, en ce qu'il n'épanchoit point de sang, se contentant ou d'endormir

ou de suffoquer. Voicy le témoignage de Monsieur sur une chose si importante, pour monstrier qu'il ne faut pas appeller du nom de calomnie, une verité si bien reconnue. La cruauté invente assez d'enormités, sans qu'il luy en faille supposer. Pour coupable qu'on la face, elle est toujours plus criminelle en effet qu'en apparence.

a Pour le genre de mort de mon Frere le Grand Prieur, aussi bien que de mon Cousin le Marechal d'Ornano, j'en remets à Dieu la vangeance de mon cœur, sans en parler non plus que de celle du pauvre Fencan, du quel l'on dict qu'il s'est deffait, *b* pourcc qu'il avoit tant manié de ses affaires, qu'il ne pouvoit estre en seureté de ce costé-là, que cet homme ne fust hors du monde. Le plus grand desplaisir que m'ait apporté la mort de ces innocens, c'est qu'elle a fait tort à la reputation de vostre Majesté, d'autant qu'en effet vostre nom a servy pour couvrir & authentifier ces actions purement violentes, puis qu'il n'a paru

cu-

a Dupleix appelle calomnie insupportable, le témoignage de Monsieur. Voyez la lettre declaratoire envoyée au Parlement. *b* Richelieu.

aucun Ministre de Justice pour faire le procez ou l'exécution. Aussi ne doit on pas s'imaginer, que le Cardinal eust pû trouver quelqu'un entre les hommes pour un tel office, mais seulement entre les Demons; encore n'a-ce pû être que celui qui marche dans les tenebres. Et quana à vostre Majesté, il est tres-vray qu'elle a la conscience trop bonne, pour avoir jamais eu la pensée de participer à la moindre de ces injustices notoires, qui font trembler les bons François, desabusez par le pressentiment qu'ils ont de quelque jugement d'enhaut, sur le gouvernement d'un tel Ministre. Quoy que le Pere Joseph, qu'il tient à sa suite, & auquel il promet un bonnet de Cardinal pour sa recompense, publie par tout, que le Cardinal de Richelieu a des revelations du Ciel, & par ce moyen, qu'il voit les desseins de Dieu sur la France, & les choses futures sur terre; tout le monde croit assez qu'il a sçeu à point nommé la fin de ceux dont je viens de parler presentement, & de quelques autres semblables, & pour cela il n'a pas eu besoin de consulter les destinées. Dieu
nous

nous garde un jour vous & moy , de ses propheties. Il suffit de dire , que ces deux grands appuis de vostre Estat , ont pery dans la prison , a leurs visages plombés , leurs corps dessais & passés contre leur ordinaire , leur estomach débauché , leur cœur palpitant outre mesure ; leur poulmon suffoqué , leurs passmoisons , & vomissemens extraordinaires , monstrent bien qu'on avoit fait un effort contre la nature pour les faire mourir , devant que la nature ne fit un contre leur vie.

On peut voir par là , que Duplex est encor plus inhumain que Richelieu , veu qu'il veut justifier une cruauté que l'autre mesme avoit en horreur , quoy que les effets luy en pleussent. Cet Historien imposteur , qui apres avoir laschement descrié une *b* Reine incomparable, qui l'avoit tiré de la faim , ne pouvoit bien parler que des Tyrans , & qui pour avoir une chetive chargé du Cardinal , a vendu l'honneur & la conscience qui luy restoit , dit , que la nouvelle de l'accomplissement du
ma.

a Cette description est tirée de Gramond pensionnaire du Cardinal, *b* La Reine Marguerite.

mariage de Monsieur, fit desseicher Ornano à veuë d'œil, comme si ce grand homme, qui ne cherchoit que les avantages de son Maître, eut eu de l'affliction de ses plaisirs, & qu'il eust reprouvé une alliance qui ne pouvoit estre que fort illustre, nous ayant produit la plus belle Princesse de l'Europe. Mais ce ne fut pas pour avoir traversé ce mariage qu'il mourut, mais pour avoir traversé le ministère, & preferé une prison glorieuse, à une infame servitude sous un Tyran. Car pour le reste, beaucoup de personnes d'honneur pourroient tesmoigner, que le jour qu'on fit de feux de joye à Paris, pour l'heureuse conclusion de cette alliance, nostre Marechal entendant l'agreable horreur des Canons, qui tirerent en cette occasion à l'Arsenal, dit qu'à l'heure il esperoit de r'avoir sa liberté, puis qu'il voyoit l'effet d'une chose qu'il avoit tant désirée, & qui luy seroit avantageuse en particulier aussi bien qu'à toute la France. Mais doit-on rien esperer sous une violence qui desespere tout le monde?

Dupleix adjouste, que l'humeur melancholique d'Ornano, une suppression d'uri-

d'urine , un vertigo à qui il ne voulut plus chercher de remede , & une tristesse inconsolable l'accablerent ; & certes , celui qui luy a fourny la pluspart des memoires de son Histoire , luy en eust bien donné sur ce point, s'il eust voulu luy en communiquer de veritables. Ce ne fut pas l'affliction du cœur d'Ornano qui le fit mourir , mais la suffocation pratiquée par Richelieu , cet esprit atrabilaire qui n'estoit pas moins cruel que l'autre estoit genereux. Pour les autres incommoditez du Mareschal , le Cardinal qui les luy causoit, pouvoit bien sçavoir leur principe , quoy qu'il en voulust colorer l'effet. Ce sot Escrivain continue à dire , qu'à l'ouverture du corps on ne trouva aucune marque de poison : mais il ne dit pas que Carmagnole, Maistre d'Hostel du Mareschal, n'eust permission de s'y trouver qu'apres qu'on eust osté les parties qui pouvoient monstrier le venin. Enfin , cet Historiographe Cardinal conclud , que la mort naturelle d'Ornano, devançant l'instruction de son procez , l'exempta d'une mort honteuse , y ayant bien plus de preuves contre luy que contre Chalais. Dupleix est-il

gagé comme un Exécuteur de haute injustice, pour faire mourir en effigie ceux que la tyrannie n'a pû executer en effet ? Ou plutost ne merite t'il pas d'avoir le poing coupé & les bras rompus, pour avoir écrit qu'un Heros qui n'a jamais péché, qu'en ce qu'il a tousiours esté attaché à la grandeur de nos Princes, a mieux mérité la mort que ceux que le Cardinal a fait punir comme parricides ? Qui a donné la commission à un petit Assesseur de Condom, de juger si effrontement un grand Officier de la Couronne, & de ternir la reputation d'une maison, dont la memoire est aussi Auguste que celle de Richelieu sera infame à tous les siècles. * Les meschans ne seront nommez à l'avenir, que pour perdre tout leur renom.

L'impertinence de Dupleix se produit encor, en ce qu'il loue Sainte Croix, apres avoir parlé si desavantageusement d'Ornano, comme si ce n'estoit pas flatter l'oreille d'un homme à qui l'on a blessé le cœur. Tous les Freres du Mareschal sont dignes d'une charge pareille à la sienne, comme ils ont des vertus semblables ;
mais

**Non nominabitur in aeternum semen pessimum*

mais ils participent aux injures comme à la gloire de leur Aîné. Les peut-on donc obliger en flétrissant sa memoire , & ne fais-je pas leur Eloge en faisant le sien ? Enfin , nostre Galcon pense beaucoup louer Monsieur, en disant qu'il regretta fort Ornano, fit prier Dieu pour son ame, & qu'en sa consideration, le Roy fit mettre en liberté la Mareschale sa femme , avec ses deux freres Masargues & Ornano , * leur permettant de faire emporter le corps du Mareschal ; comme si la haute extraction & l'innocence de ces personnes , n'eust pas plustost moyenné leur elargissement , que l'intercession d'un Prince. Mais faut-il s'estonner, si un Escrivain qui a calomnié la Reine Mere , & tout ce qu'il y a de Grand dans l'Estat , a pareillement diffamé la maison d'Ornano , pource qu'elle faisoit ombre à celle de Richelieu ? Le sang des Heros pourtant éclatte tousiours , mesme quand on s'efforce de le flétrir. Et quoy que Messieurs d'Ornano ayent depuis preferé le repos de la campagne aux tumultes de la Cour, & qu'ils n'y soient re-

ve-

* Il fut porté à Aubenas.

venus avec plaisir que lors que la Justice y est revenue avec toute sa liberté; la posterité neantmoins les estimera d'autant plus, que le plus grand de tous les Tyrans a apprehendé leur vertu, & qu'il n'a tâché de les opprimer que pour oster l'empeschement qu'il trouvoit à mettre la Royauté au dessous de la subjection. Apres tout, les grands hommes sont plus illustres par leurs malheurs que par leurs prosperitez. Les uns monstrent leur courage, où les autres ne font voir que les caprices de la Fortune.

Il ne faut pas oublier icy, que la rage du Cardinal s'estendit si avant, qu'apres avoir tourmenté la vie d'Ornano, il voulut encor tourmenter ses Manes. Il souhaittoit qu'on fit le procez à son corps, mais Monsieur Canaut l'obtint du Roy, qui eut horreur de la proposition de son Ministre, mais qui eut encore paru plus juste, s'il en eust eu de sa personne. & de ses mauvais conseils. Je tiens encore de bonne part, que ce Prince parlant de Monsieur d'Ornano, premier frere du Mareschal, dit, qu'on avoit eu tort de le tenir si longtemps en prison, qu'il l'avoit tousiours esti-

estimé homme de bien , & qu'il faisoit grand estat de sa personne & de sa maison. Il luy avoit mesme donné les lettres patentes de Chevalier de l'ordre , afin qu'il fut reçu à la premiere promotion : mais Richelieu le fit oublier, soit par envie contre le haut merite d'Ornano , soit parce qu'il ne falloit pas qu'un grand homme fust commis avec quelques rivaux , dont la Noblesse est encore contestée , apres que des Genealogies fabuleuses l'ont dérivé de Louis le Gros : pour disposer Armand à marcher avec un droit apparent sur Louis le Juste. Pour les autres Freres du Marechal , ils ont tous répondu à son merite aussi bien qu'à son extraction , & ont cet avantage , qu'outre qu'ils se sont hautement signalez par leurs exploits , tant dans la France que dans les pays estrangers , ils ont sçeu accorder par un temperament merveillex en des conjonctures bien dangereuses , le service de sa Majesté avec celui de son Altesse Royale. Aussi est il vray , que les droicts des Princes ne semblent jamais contraires, que lors qu'un milieu violent , pour subsister par leur rupture , tâche de les rendre incorruptibles.

Quant

Quant à Madame la Mareſchale elle a toujours deploré la perte de ſon mary, mais elle a mépriſé genereuſement ſes ennemis, & n'a non plus cédé aux violences qu'aux flatteries de Richelieu. Toute la France a ſçeu, comme il la fit accompagner par un exempt des Gardes, pour l'empêcher de ſejourner autour de Paris après ſon elargiſſement, comme le crime craint meſme l'ombre des perſonnes vertueuſes, & que ce Miniſtre apprehendoit que la preſence de la plus belle & la plus chere moitié d'Ornano, ne portât les Grands & le peuple à vanger l'abſence éternelle de ces Heros. Mais peu de gens ſçavent ce que j'ay appris d'un teſmoin irréprochable, qu'après la mort du Duc de Montmorency, les Sieurs de Bulion & de Bouthillier furent envoyez vers elle de la part du Cardinal, pour luy propoſer de grands avantages à la Cour, ſi elle vouloit aider, par ſa conduite & par ſon credit, les deſſeins ſecrets de ſon Eminence ſur ſon Alteſſe. Mais elle fit voir par ſon procédé, qu'un eſprit genereux n'ayme point une faveur criminelle, & qu'une Mareſchale de France ſçait ſeconder les averſions legiti-
mes

mes , aussi bien que les inclinations d'un grand Marechal. Il n'est pas necessaire de représenter icy les honneurs funebres qui furent faits à la memoire d'un homme qui ne devoit jamais mourir , s'il n'eust dû mourir pour la Justice & pour la Vertu. Le zele & la reconnoissance des tres-Reverends Peres Jesuites parut en cette occasion , & je me dois taire icy apres qu'on a ouï leurs Eloges. L'eloquence profane ne dit rien pres de la sacrée.

Je me suis un peu estendu sur la mort du Marechal d'Ornano , pour décrire les souffrances de Monsieur ; tant pource que la rage n'immola cette illustre victime qu'en haine d'un si grand Prince, que pource que les cœurs bien nés , ne voyent jamais sans une violence extreme la separation des personnes , qui leur ayant donné l'institution , semblent leur avoir donné une seconde vie. Et puis Richelieu, n'a fait que poursuivre depuis le dessein qu'il avoit commencé dans la mort du Marechal. Il vouloit perdre Monsieur en perdant Ornano. Mais que ne fit-il point en suite, pour mettre la plus haute innocence du monde dans le soupçon du crime le plus enorme qu'on

qu'on puisse , je ne diray pas executer ,
 mais concevoir ? Ne suborna-il pas Cha-
 lais pour le faire perir , sur une prevention
 de parricide , afin de jeter le Roy dans
 la deffiance de son Altesse ; comme si on
 eust eu dessein de luy ravir la vie avec la
 Couronne ? Nous traiterons cette Hi-
 stoire à part , où nous verrons que le
 Seianus de la France, a fait expres des cou-
 pables, pour faire passer des innocens pour
 leurs complices. Au reste, le Grand Prieur
 de France fut-il sollicité de prendre une
 abolition, quoy qu'il n'eust peché qu'en
 ce qu'il ne vouloit pas faillir comme les
 lâches ; qu'afin que Monsieur fut pris ou
 pour autheur ou pour fauteur de son cri-
 me , comme il estoit fort amy de la per-
 sonne de ce Heros ? Enfin le poison em-
 porta-il ce Grand homme , que pource
 qu'il ne voulut jamais trahir sa vertu , &
 qu'on vouloit oster à son Altesse un si
 bon appuy, apres avoir essayé inutilement,
 d'en faire un accusateur contre elle. On
 ne laissa pourtant pas d'ouyr un des Secre-
 taires du Grand Prieur, pour laisser dans
 l'esprit du Roy l'image d'un attentat, sup-
 posé en effect, mais qui laisse tousiours des

ombrages veritables , même contre les personnes les plus fidelles & les plus proches. D'ailleurs , les brouilleries que le Cardinal imputoit faussement au Duc de Vendosme , s'adressoient indirectement au Duc d'Orleans ; car comme ils estoient étroitement liéz & de sang & d'amitié , on tâchoit de les rendre suspects l'un dans l'autre , tant il est vray que sous un Ministère tyrannique , il y a plus de danger à estre fidele à l'Estat , qu'à le trahir , parce que les vertus ne peuvent qu'estre perlecutees, où les crimes sont absolus.

Jé viens maintenant à la detention de la Reine Mere , qui est un des plus grands points du Martyre de Monsieur , qui eut le regret de voir la Mere des plus grands Princes de la Chrestienté, dans une prison d'autant plus fascheuse , qu'elle luy estoit ordonnée par l'ingratitude d'une de ses creatures , qui pour joindre la bravade à la cruauté, l'appelloit un esfranchissement de Cour. Louis le Juste , eust-il pû jamais consentir à un si funeste dessein, si Richelieu ne luy eut fait entendre , qu'elle avoit des desseins contre le salut d'un fils à qui elle avoit donné la vie , & que pour van-
ger

ger la mort du Marquis d'Ancre, elle avoit resolu de transferer la Couronne au Duc d'Orleans. L'effet justifia cette conjecture. Comment eut-il esté possible qu'un si bon Prince que Louis, qui se confessoit si souvent, n'eust jamais eu aucun remords de conscience pour le mal qu'on faisoit souffrir à sa Mere, si un Cardinal ne luy eust fait prendre la meilleure Princesse de l'Europe pour une Agrippine, qui ne vouloit pas l'agrandissement, mais l'abaissement de son fils? Mais de ce sujet, nous en traiterons amplement ailleurs. Il suffit d'observer icy, que l'humeur credule & deffiante de Louis luy avoit fait concevoir depuis ce temps-là de si funestes impressions, qu'il ne les a jamais quitées, qu'en quittant la vie. Les charmes de Richelieu ont lors esté deffaits, & la nature n'estant plus sujette à la violence d'un Favoris, a reconnu que Gaston estoit aussi digne Frere de Louis le Juste, que fils de Henry le Grand. Mais devant que son innocence fut reconnüe, que ce Prince a souffert, ô Dieu Immortel ! & que les siecles à venir le croiroient coupable, suivant les peines qu'il a essuyées, si nous ne leurs apprenions

qu'il a enduré pour la vertu & pour la Majesté, ce que d'autres endurent pour des sujets d'ignominie ? C'est aussi le caractère des Martyrs, de recevoir beaucoup de mal pour un bon sujet.

Ne l'avons nous pas vent trois fois exilé du Royaume, non pas par l'ordre d'un Roy, mais d'un Favoriy, & apres avoir tâché de détruire ses maisons, n'a-t'on pas destruit ses Asiles ? Le Duc de Lorraine a-t'il perdu ses Estats, que pour avoir sauvé Monsieur des poursuites de Richelieu, plustost que pour avoir rompu des traittez captieux ? & n'a-t'il pas reçu mille desavantages de la France, pour luy avoir donné une Auguste Princeſſe, au lieu d'une suivante que la faveur vouloit faire épouser à Gaston, de gré ou de force ; comme si la qualité de Madame Royale eut appartenu à Madame la Niepce Cardinale ? Et c'est icy que Gaston a eu besoin de toute sa patience, voyant qu'on haïssoit à mort la plus belle moitié de luy même ; que l'homme vouloit diviser ce que Dieu avoit uny, & faire passer pour infame le sang des Roys de Hierusalem. Que diray-je des autres déplaisirs que

Gaston a reçeus d'Armand. ? Cet esprit brouillon ne trouva il pas le moyen de jetter de la division entre les gens de la suite de la Reine Mere & de Monsieur, afin que cette Princesse se mécontentant de tout, donast ce déplaisir à ses enfans de la voir mourir la plus grande & la plus mal-heureuse de toutes les Reines ? Ne gaigna-t'il pas Puylaurens pour le perdre avec son-Maistre. Au reste, Gaston à-t'il rien aymé, que Richelieu n'ait hay, & ce Prince est-il jamais entré seurement dans la Chambre du Roy, que depuis que Richelieu est entré dans le tombeau ? Il ne faut point icy parler de cette infame Declaration, qui visoit plus à flechir tout le sang Royal, qu'à dépouiller Monsieur de ses droits. Mais j'ay tort de metaire, il faut que toutes les Provinces, & tous les siecles aprenent, que Gaston pour avoir voulu ruiner la tyrannie d'un Favory, a esté déclaré criminel d'Estat, & qu'il a failly à perir, pour avoir voulu sauver le Prince & la Monarchie. Il faut encor qu'ils apprennent ce miracle de la Providence de Dieu. Gaston vit encor après tant de morts qu'il a souffertes ; Il est

Lieutenant de la Regence , au lieu qu'il n'estoit pas seulement reçu au Conseil. Madame triomphe à Paris , où l'on n'osoit autrefois faire une simple proposition de son retour. Enfin la France a ce bonheur d'avoir un Roy sans Supérieur ; une Reine sans Tyran ; un Frere de Roy sans Rival ; des Princes sans compagnon ; des Prelats sans impieté ; une Justice sans corruption ; une Noblesse sans lâcheté ; un peuple sans oppression. C'est ainsi que les meilleurs Regnes succedent quelquefois à la tyrannie introduitte par les Favoris , & que le Ministère l'ayant emporté sur la Majesté , la Majesté l'emporte de-rechef sur le Ministère.

R E C U E I L
DE QUELQUES LETTRES
DU ROY ET DE MONSIEUR
Touchant sa sortie du Royaume.

Lettre de Monsieur au Roy.

MONSIEUR ;

M Ie fus grandement surpris quand je sceus ces jours passez, en suite de la detention de la Reyne Madame ma Mere , que vostre Majesté venoit vers moy à Orleans , avec une armée & un attirail de guerre , comme si j'eusse esté un ennemy de l'Estat. Je suis encore aussi surpris de voir aujourd'huy , qu'avant quitté ma maison pour n'estre point obligé en m'y deffendant , de faire aucune chose qui vous peust déplaire , & m'estant retiré en cette Province qui ne vous pouvoit estre suspecte , ven que mon Cousin

le Duc de Bellegarde (lequel j'ay receu de vostre main pour mon domestique) en est Gouverneur, j'y ay trouvé les portes des villes fermées par les ordres precis de vostre Majesté; & j'apprends en outre qu'elle vient à grandes journées avec les mesmes armes pour faire violence à ma personne, sans que j'en sçache le sujet, si ce ne sont ceux que j'ay veu dans une lettre de vostre Majesté, qui contient divers faits à quoy je n'ay jamais pensé, ainsi que tesmoignera de bouche le Sieur de Briançon: Mais cette lettre me fait connoistre par quels artifices & supposition calomnieuse, l'on me veut faire passer dans vostre esprit pour un factieux, & me faire haïr de vostre Majesté. Aussi Monseigneur, ne pourrois-je pas croire sans faire tort à vostre bon naturel, que le mauvais traitement que la Reyne Madame ma Mere reçoit, & que la persecution que je souffre vinssent de vostre mouvement, & que vous n'ayez esté provoqué à y consentir, par les inventions captieuses de ceux qui travaillent à nostre division, & pretendent s'establir par ma ruine & par la vostre suc-

cc6.

cessivement. Je supplie donc tres humblement vostre Majesté avant qu'elle passe outre, & qu'elle se porte jusques au point de me chasser par force hors de son Royaume, de se bien informer si ce que l'on luy a fait entendre de moy, est veritable, tant sur les sujets de ladicte lettre, que sur d'autres qui me sont inconnus. Je la conjure aussi de vouloir faire reflexion sur ce qui s'est passé, & d'examiner les desseins de ceux qui en sont auteurs. Vous trouverez, je m'assure, si vous y prenez garde, que leurs interests ne sont pas les vostres, mais qu'ils sont d'autre nature, & vont plus avant que vous n'avez pensé jusques icy, quoy qu'ils fassent & disent ce qu'il leur plaist, se servans de vostre nom. Je puis bien neantmoins représenter à vostre Majesté, que s'ils ne redoutoient non plus la censure de la justice, & estoient aussi prests d'y rendre compte de leurs actions, que ceux des miens qu'ils appellent mauvais esprits, & qu'ils accusent de me donner de mauvais conseils, ils n'auroient pas besoin de prendre un si grand establissement, ny tant de places & de Citadelles. Je vous supplie encore

Monseigneur, de n'adjouster ny foy ny creance en ce qui viendra d'eux pour tout ce qui me touche, & d'avoir agreable de me traiter plus favorablement qu'ils ne veulent; Comme de ma part je vous jure & vous proteste que je m'attacheray à vostre Majesté, & par affection & par interest plus que jamais. Apres cela si Dieu veut permettre pour mon malheur, & pour le vostre en suite, & pour celuy de toute la France, que leurs artifices prevaleant sur la verité, qu'ils ayent plus de force que l'innocence & la sincerité de mes pensées & de mes actions, & que leurs desseins succedent contre le vœu commun de tous les gens de bien; de sorte que pour les avancer ils me mettent en vostre disgrâce, & vous portent à me chasser hors de France, comme ils ont déjà fait hors de vostre Cour & de ma maison; Au moins obligez moy de me donner quelques jours de relasche, pendant lesquels je puisse mesnager une retraite dans les terres des estrangers. Je me promets d'autant plus cette faveur de vostre Majesté, qu'elle ne pourroit que perdre en me faisant perir, & que de ma conservation de-
pend

du Duc d'Orleans. 203

pend en partie la sienne, pour laquelle de
bon cœur je voudrois mettre ma vie si elle
y estoit utile, estant

MONSEIGNEUR,

*Vostre tres-humble & tres-obeis-
sant serviteur & sujet*

GASTON

A Bellegarde le 23. Mars 1631.

RESPONCE DU ROY

M On Frere, pour responce à la let-
tre que le Sieur de Briançon me
rendit hier au soir de vostre part, je
vous diray que je ne puis assez m'eston-
ner, qu'apres avoir sceules supplications
& les instances que j'ay faites, & fait
faire plusieurs fois à la Reyne Madame
ma Mere, de rentrer dans mes conseils
& se reünir avec moy, pour y vivre
comme elle a fait par le passé; sans
qu'elle y ayt voulu entendre, vous voue

serviez du mot de detention de sa personne, pour signifier la priere que j'ay esté contraint de luy faire, de s'en aller pour quelque temps en sa maison de Moulins, afin d'y demeurer avec toute liberté. C'est à mon grand regret que le bien de ses affaires m'a obligé de me separer d'elle. Si vous en avez autant de déplaisir que j'en ressens, vous n'estes pas je m'assure content de vous mesme, puisque vostre partement de la Cour sans mon sçeu & mon congé en est la principale cause. Je luy rendray tousiours ce qu'un bon fils doit à sa Mere sans que rien m'en puisse divertir, non plus que m'empescher de satisfaire à ce que je dois à mon Estat, au bien & au repos de mes sujets. C'est ce qui me fit partir de Paris lors que je desirois le plus d'y demeurer, & c'est ce qui me porta à m'approcher du lieu où vous estiez, pour tascher à vous destourner de prendre des resolutions, qui estans desavantageuses à ce Rôyaume, vous fussent prejudiciables. Ceux qui vous ont persuadé que je vous suivois avec une armée, ont esté ou mal informez, ou bien

ma-

malins ; puisque je n'ay que ce qui marche d'ordinaire avec moy , pour la dignité & sùreté de ma personne , que j'emploieray tousiours aussi volontiers à vostre advantage , comme il me seroit impossible de m'en servir à aucune violence contre vous. Je suis bien resolu d'empescher qu'il ne s'en fasse en mon Royaume , qui puisse troubler le repos que je veux conserver à mes sujets , & me divertir du soulagement que je leur veux donner. Vous avez grande raison de tesmoigner que ce qui vous a fait sortir de ma Cour & de vostre maison , vous fera sortir de la France , puisqu'en effet ce sont les mauvais conseils que l'on vous a donnez , & les desseins cachez que l'on a fait sans mon sçeu , & peut estre sans le vostre. Sic'est vous en chasser & vous persecuter de vous avoir rendu des preuves de ma bienveillance en toutes occasions , & d'avoir departy de grands biens faits aux vostres , vous pouvez dire que j'use de persecution envers vous , & que je suis cause de vostre sortie ; mais en effet je la tiens si prejudiciable à vostre personne,

ne, que comme je n'ay rien oublié de ce que j'ay pû pour vous obliger à demeurer auprès de moy, il n'y a rien que je n'eusse voulu faire pour vous destourner d'une si mauvaise resolution que celle que vous avez prise : Si j'adhérois à la priere que vous me faites de vous donner du temps pour traiter avec les Eſtrangers, je ferois une aussi grande faute comme ceux, qui vous en ont fait venir la pensee, ont commis un crime notable; je vous en donneray tousiours tres-volontiers pour revenir à vous ; dont je vous prie avec instance ; non pas pour vous engager plus avant en des intelligences estrangeres, dont il ne vous peut revenir que du mal ; mais il est inutile de vous destourner d'un dessein que vous avez desja executé, & que l'evenement a fait voir que vous aviez resolu & formé auparavant que de m'en escrire les preparatifs que vous avez faits devant que je pensasse à partir de Paris ; l'amas de vos gens d'armes & des troupes qui vous sont venues du Lyonnais le tesmoignent assez. Je ne respons point aux calomnies qu'on a inserées dans vostre
let-

lettre contre ceux dont je me sers ; leurs actions y respondent assez , faisant voir clairement à tous ceux qui ne sont point aveuglez de passion, qu'ils n'ont jamais eu d'autres interets que les miens & ceux de l'Estat : qui doivent estre les vôtres ; mais ce n'est pas de cette heure que ceux qui veulent attaquer l'autorité des Roys , ont de coutume de se plaindre de leurs Ministres ; Les miens ne craignent point la censure de la justice , puis qu'ils sont auprès de moy qui la rends à tout le monde. S'ils ont des places , ce sont des marques de ma bonne volonté, & de l'estime que je fais de leurs services , & non des tesmoignages de leur crainte. Au reste ils n'en ont point qu'ils n'eussent il y a cinq ans devant les grands effets qui sont arrivez à l'avantage de cet Estat ; aussi voy-je bien que ce n'est pas tant les places que je leur ay commises qui blessent ceux qui y trouvent à redire : comme la facilité qu'elles leur ont donné de contribuer au bon succez des entreprises que j'ay faites depuis ce temps. Ceux qui sont auprès de vous , vous conseileroient vo-

lon-

lonniers de vous plaindre non seulement de moy sur ce sujet, mais de mes predecesseurs qui en ont commis des plus importantes du Royaume entre les mains des personnes si fidelles, qu'elles ont esté à l'espreuve de toutes les sollicitations qu'ils leur ont fait faire sous vostre nom; Je supplie Dieu qu'il me conserve les serviteurs dont vous vous plaignez, par ce qu'ils continuent à suivre mes intentions. & à merendre des services aussi signalez qu'ils ont fait par le passé. C'est ce que desirent tous les gens de bien, & ce que vous devez souhaiter vous mesme, puisque non seulement ils ne peuvent estre passionnez pour ma personne sans desirer vostre bien; mais qu'en outre ils n'ont perdu aucune occasion de vous servir, quand ils l'ont peu faire, sans sortir des termes de ce qu'ils me doivent. Vous ayant chèrement, comme je vous l'ay tousiours tesmoigné par effect, bien que la priere que je vous ay faite de Paris par mon Cousin le Cardinal de la Valette; d'Estampes par le Sieur de Chaulconne, & d'Auxerre par le Sieur d'Amanzay, de revenir
aupres.

après de moy, ait esté inutile, je ne
laisse pas de vous en conjurer encore, vous
assurant que vous y recevrez tout le bon
traitement que vous pouvez attendre.
Mon Frere, de

Vostre tres affectionné frere.

LOUYS.

Escrive à Champeaux le 26. de Mars 1631.

Lettre de Monsieur au Roy.

MONSEIGNEUR,

Je voy avec grand deplaisir par la let-
tre qu'il a pleu à V. Majesté de m'escrire
pour responce à la mienne, que l'on ne
travaille pas seulement à me noircir dans
vostre esprit par divers artifices, ainsi que
je vous ay déjà fait entendre, mais aussi
que l'on vous surprend sur le sujet peut-
estre de la plus grande consequence, entre
tous ceux qui vous touchent, & que l'on
vous.

vous deguise la substance & les circonstances d'un fait dont il vous importe au dernier point de sçavoir la verité pour y mettre ordre. Vous vous estonnez, Monseigneur, que je vous aye parlé en passant de la detention de la Reyne Madame ma Mere, comme si cela n'estoit pas, & me reprenez d'appeller de ce nom la priere que vous dites luy avoir faite d'aller en l'une de ses maisons en toute liberté; Et quoy, Monseigneur, lqui pourra s'imaginer qu'elle soit en pleine liberté, puis qu'il est constant qu'elle a esté arrestée par le Mareschal d'Estrée, que le Chasteau de Compiègne où l'on la retient, est environné de troupes de Cavallerie & d'Infanterie, auxquelles il commande pour empescher qu'elle n'en sorte; Qu'il y a autant d'appareil, & que l'on apporte autant d'observation à la garder que l'on feroit le plus grand ennemy de la France, qu'on auroit pris en guerre; Que l'on luy a osté & emprisonné son Medecin, qui est necessaire à la conservation de sa vie? Tout cela est si vray & si public, que ce que vous trouvez à dire que j'appelle detention, pleust à Dieu que le reste des
hom-

honnies ne l'appellassent pas prison & captivité. Vrayment, Monseigneur, je penserois bien me trahir moy mesme aussi bien que V. Majesté, & la Reyne Madame ma Mere, si je manquois à vous declarer franchement cette verité d'autant plus qu'on s'efforce de vous la couvrir, & qu'en effet il semble qu'elle vous soit inconnüe, & si je ne vous conjurois, comme je fais pour l'amour de vous-mesme, de vouloir jeter les yeux sur cette procedure estrange, & d'y pourvoir. Je ne doute point que vous ne soyez sollicité de le faire par plusieurs respects & infinies considerations : Mais sur tout permettez moy de vous représenter celle cy ; S'il arrivoit (ce que Dieu ne vueille) que les douleurs violentes que ressent la Reyne Madame ma Mere par ces rudes traitemens, qui vous sont, je m'assure, aussi cachez que le reste ; Si, dis-je, les ressentimens qui la pressent par tant d'outrages luy causoient la mort en l'estat où elle est, quelle atteinte recevroit vostre reputation ? Mais quel regret auriez vous d'estre privé en cette sorte de ses dernieres paroles, & de ses dernieres benedictions ?

Com-

Comment pourriez vous jamais vous consoler d'une telle perte, veu sa cause & ses circonstances ? Quelle jôye pourriez vous jamais sentir apres un accident si funeste ? Au nom de Dieu, Monseigneur, prevenez le, & trouvez bon que je vous en parle en ces termes comme estant un effet de mon devoir, & du sentiment fidele que j'ay pour tout ce qui vous touche, aussi bien que pour ce qui regarde la Reyne Madame ma Mere, & ne pensez pas qu'en ce faisant je vueille participer au re-stablissement de sa liberté pour diminuer l'obligation qu'elle vous en doit avoir. Je sçay qu'il est avantageux pour vous, que vostre seule main fasse & accomplisse cet ouvrage, & que personne n'y prenne non plus de part qu'on vous en doit donner aux mauvais traitemens qu'elle reçoit. Ainsi le remettant à vostre justice, à vostre prudence, & à vostre bon naturel, je reviendray à ce qui me concerne, & vous diray que je ne suis point sorty de la Cour pour troubler vostre Estat, ny pour alterer le repos de vos sujets. J'ay veu de mes yeux quelques-unes de leurs miseres, qui sont si deplorables qu'il n'y a point de

Bar-

Barbare qui n'en eust compassion, & Dieu
ſçait ſi je voudrois contribuer de mon
ſang pour les ſoulager, tant ſ'en faut que
je les vouluſſe accroître: il a bien paru
ſi je penſois à faire des brouilleries dans
voſtre Royaume, puis que je n'ay pas ſeu-
lement fait munir Amboiſe, & que j'ay
donné ordre de le remettre entre les
mains de Fecquieres ſur voſtre comman-
dement, ce qui eſt bien contraire à ce
que l'on vous a voulu perſuader que j'a-
vois deſſein ſur d'autres places. Il a bien
auſſi paru quelles eſtoient mes intelligen-
ces avec les Princes Eſtrangers, en ce
qu'eſtant contraint de ſortir de Bellegar-
de, je n'eſtois aſſeuré d'aucun lieu où l'on
me deuſt ouvrir les portes dans ce Com-
té. Que ſi j'ay obtenu quelque faveur des
Eſtrangers en ma retraite, la violence
ſans exemple de celuy qui me pourſuivoit
avec vos armes, les a comme obligez à ce
faire, & à prendre compassion de mes
ſouffrances, pluſtoſt que ma venue ne
leur a fait naiſtre des ombrages & des pen-
ſées de ſ'y oppoſer, & de me courir ſus;
Si bien que l'extreme paſſion qu'il a teſ-
moigné d'ayoir de me faire perir, a eſté
cause

cause de mon salut en ce rencontre , qui est peut-estre le seul avantage (s'il se peut ainsi appeller) que j'ay eu dans ma disgrâce : & si en partant d'Orleans j'avois quelques Gentilshommes avec moy autres que mes domestiques , qui ne pouvoient estre cent en tout , il est bien evident que je ne m'en voulois pas servir pour rien entreprendre , mais seulement pour ma seureté par les chemins , veu que je les ay renvoyez incontinent apres avoir passé les rivières , & qu'à peine ay-je à present ceux de ma maison. Il paioist encore assez par d'autres circonstances , dont j'ay informé vostre Majesté par le Sieur de Briangon , que je ne me suis pas separé de la Cour pour faire aucune chose contre vostre service. Je vous ay fait entendre seulement deux considerations qui m'y ont porté , n'ayant point voulu jusques icy mettre en avant celles qui m'ont autrefois obligé de sortir de vôtre Royaume ; l'une est l'interest que j'ay eu de garantir ma reputation du blasme que l'on me donnoit de participer au mal dont l'on accusoit vostre principal Ministre , à quoy je ne pouvois mettre ordre par autre maniere

niere plus respectueuse à vostre regard ,
 que par mon esloignement , apres la pro-
 fession publique que j'avois faite d'estre
 son amy par vostre commandement.
 L'autre motif de ma retraite a esté la juste
 apprehension que j'ay eüe d'un entreprise
 sur ma liberté , ce qui estoit fondé sur di-
 vers advis & quantité de presomptions
 bien fortes ; Aussi maintenant est il bien
 constant que ma crainte n'estoit pas vaine ,
 voyant de quelle sorte l'on m'a poulsé
 jusqu'où je suis , & apres ce qui s'est
 passé à l'endroit de la Reyne Madame ma
 Mere , dont je vous diray , Monseigneur ,
 qu'il seroit bien nouveau de me referer à
 present la cause , comme il semble qu'on
 vueille faire , puisque non seulement elle
 est assez evidente , mais encore qu'elle a
 esté précisément spécifiée par les lettres
 qui ont esté expolées au public , incont-
 nent apres le retour de V. Majesté du
 voiage de Compiègne , lesquelles con-
 tiennent les premieres declarations , &
 consequemment plus naïves sur ce sujet ,
 sçavoir que ce mal luy est arrivé pour
 n'estre pas en bonne intelligence avec vo-
 stre Ministre. Il seroit encore aussi nou-
 veau

veau de faire passer pour une faction & une caballe l'union & l'amitié cordiale qui doit estre entre une Mere & un Enfant, celle qu'estoit celle de la Reyne Madame ma Mere, & de moy; & de faire qualifier un service notable à l'Estat, la division irreconciliable qu'on s'est efforcé de mettre entre Nous par milles inventions malicieuses, dont il a plu à Dieu donner quelque veüe à des gens de bien, pour en empêcher les effets. Peut estre est-ce le vray sujet de la disgrâce secrette de feu mon Cousin le Cardinal de Berulle, de n'avoir pas entierement fermé les yeux, ou plustost de n'avoir pas contribué aux artifices & intrigues de celuy qui nous veut diviser: C'est bien aussi l'un des principaux sujets pourquoy il veut tant de mal aux miens dans son ame: Mais la plus grande faute qu'ils ont commise en effet, c'est de m'avoir toujours retenu de me plaindre & de declarer à V. Majesté ce que j'avois sur le cœur pour ce regard. Je ne dis point cecy pour les excuser, & ne refuse point d'estre informé de leurs actions s'ils ont fait quelque chose à mon insçu, & que je ne crois pas, je seray bien ayse de

de le ſçavoir. Pleuſt à Dieu que V. Ma-
jeſté fut auſſi diſpoſée d'ouir les veritez
d'extreme conſequence de quelques-uns
des ſiens, & d'y mettre ordre : Si celà
eſtoit, le public ſeroit bien-toſt ſatisfait,
& V. Majeſté en repos, & la Reyne Ma-
dame ma Mere en liberté, & moy en
voſtre bonne grace, & conſequemment
en ſeureté ſans chercher d'autres precau-
tions. Je ne veux point repliquer à tous
les points de voſtre lettre ; Celà ſemble-
roit pluſtoſt poinctiller avec V. Majeſté
hors des termes du reſpect que je luy por-
te, que la vouloir contenter. De manie-
re que je veux finir cette depeſche par la
ſupplication tres-humble que je luy fais,
de me vouloir accorder ce qu'elle me de-
mande, qui eſt mon retour dans ſon
Royaume ; je ne deſire pour celà que ma
ſeureté, & telle que toute perſonne qui
aura ſeulement le ſens commun, l'eſtimera
juſte & raſonnable, eueſgard à ce qui
s'eſt paſſé. Je ne veux point mettre icy en
conſideration la liberté de la Reine Ma-
dame ma Mere, pour les raiſons que j'ay
touchées cy-deſſus ; preſuppoſant auſſi
par les termes de voſtre lettre qu'elle la

possedera toute entiere , avant que vous ayez receu celle cy , joint que je ne crois pas que vous puissiez vivre content non plus que moy , jusques à ce qu'elle soit en cet estat. De ma part, Monseigneur , je vouë & promets tres religieusement à V. Majesté une affection plus tendre & plus sincere qu'elle n'en pourroit attendre d'un fils , & une obeyssance plus soumise qu'elle n'en pourroit desirer du moindre de ses sujets : Et aprestout , si je suis si malheureux qu'elle me refuse , j'adjouste quand l'on auroit assez d'artifices pour la porter à me faire encore pis que je ne souffre presentement ; je conserveray toujours poutant le respect & l'affection que je luy dois, ainsi que luy tesmoignera plus particulierement de bouche le Sieur de Briançon , qui luy rendra cette lettre de ma part , auquel je la prie d'adjouster creance, & ne point douter que je ne vueille vivre & mourir ,

MONSEIGNEUR,

*Vostre tres-humble & tres-obeyssant serviteur
& sujet.*

GASTON.

A Bezançonce 1. Avril 1637.

LET.

L E T T R E

D E

M O N S I E U R

A U R O Y.

M O N S E I G N E U R,

Bien que les paroles injurieuses qui sont dites contre moy & contre mes plus fideles serviteurs dans la Lettre que V. Majesté m'a fait l'honneur de m'escrire, soient des effets de la haine que vostre principal Ministre me porte , & à eux aussi , & des mauvaises impressions qu'il vous a donné de moy , plustost que des marques de vostre colere ; voyant neantmoins vostre nom au bas de la Lettre , je l'ay reçue avec tant de reverence que je n'ay point eu de ressentiment contre luy de ce qu'il est authour de ces injures ; & encores qu'en cela, comme en la plus part de son procedé , il perde le respect qu'il

me doit , à cause de l'honneur que j'ay d'estre vostre Frere , je ne veux pourtant pas à son exemple manquer à celuy que je vous ay tousiours porté, ny à la bien seance que doit garder un homme de ma condition, en repliquant par des termes semblables contre luy. Je diray donc à V. Majesté pour responce que ce n'a esté ny l'interest, ny la suggestion des miens qui ont donné lieu à ma derniere despêche : Il est aysé à voir que la plus grande partie de ce qu'elle contient , est de ma connoissance , & non point de la leur , & qu'ils n'en ont peu sçavoir que ce que je leur en ay voulu apprendre. Le zele que j'ay au bien de vostre Estat, & l'affection que je porte à vostre personne , ont esté les principaux motifs qui m'ont excité à faire cette despêche , en laquelle je n'ay eu autre but que le salut de l'un & de l'autre , comme un chacun le peut connoistre en la lisant ; Et partant je ne puis pas croire que vous ayez pris la peine de la considerer , veu les qualitez que vous luy donnez. Si vous m'aviez fait cet honneur , vous en auriez eu meilleur sentiment. C'a esté sans doute vostre principal Ministre qui a employé
le

le pouvoir qu'il a pour vous empêcher de la voir ; Aussi est-il seul entre tous vos sujets qui ma Lettre accuse , & qui sachant en son ame qu'il ne peut rien répondre aux faits singuliers dont elle est composée , s'efforce de les tourner en dérision , & de les eluder par des invectives en general , sans rien particulariser , qui est un artifice assez ordinaire à ceux qui se sentent pressés de la verité. Si ma Lettre est longue , c'est le grand nombre de ses crimes qui en est cause , lesquels je n'ay pas mesmes deduits avec exaggeration ; Tant s'en faut , je me suis retenu d'en exprimer beaucoup d'autres tres-noirs dont je suis bien informé ; & comme il voit qu'il ne se peut deffendre par raison de ceux que j'ay specifiez , il dit tout haut à un chacun ce qu'il vous a persuadé de m'écrire , que ce n'est pas à moy ny aux miens de discourir de vos affaires , ny de ceux que vous y employez , que je n'ay point de pouvoir sur luy , & choses semblables. Je laisse à juger à vostre Majesté si un Ministre qui n'auroit point de mauvais dessein , donneroit conseil à un Roy son Maistre , d'exclurre sa Mere &

Frere unique de ses affaires, d'arrester l'une, & de poursuivre l'autre, avec une telle violence, de leur fermer la bouche à tous deux sur toutes sortes de sujets, pource qu'ils ont parlé de son Ministre avec liberté; Et si ces deux personnes estans esloignées, & n'osans plus parler de luy, il n'a pas facilité de tout entreprendre impunement, sans qu'on le puisse contredire. Ce qui me fait juger encore que vostre Majesté n'a point veu ma Lettre, c'est qu'elle me blasme & condamne les miens pareillement sur deux points, dans lesquels je ne comprends pas qu'il y ayt matiere de me reprendre. Le premier, d'avoir descrié & censuré vos actions; Le second, d'avoir eu dessein de fortifier des factions dans vostre Royaume; D'avoir voulu empescher l'établissement du repos en Bretagne, la prise de la Rochelle, le secours de Ré, & la protection de vos Alliez. Pour le premier, tant s'en faut que j'aye failly comme vous m'imputez, qu'au contraire sçachant que vostre Ministre est en horreur & en abomination à vos peuples par la violence, la perfidie, & l'inhumanité dont il use en son administration.

stration, j'ay eu un soin particulier de faire voir dans ma Lettre, combien vostre naturel & vos intentions sont esloignées de ses procédures injustes & extraordinaires, mesmes de celles qu'il a tenues envers la Reyne Madame ma Mere, & envers moy, afin qu'il demeurast seul chargé des maledictions du peuple, & que les effets de mauvaises actions ne fussent point capables d'alterer les affections naturelles que vous portent vos sujets, & qu'ils vous doivent, à cause de vostre dignité & vertu. Que si j'ay dit que vous estes souvent surpris & forcé par les fourbes & les intrigues, je ne pense point poartant vous avoir offensé, car il n'est pas nouveau qu'un Prince tres-sage & tres habile, soit quelquefois trompé, & mesmes contraint d'agir malgré luy par les menées & les artifices d'un meschant: Mais pour faire connoistre que vostre Ministre, ou ceux qui le servent, vous veulent descrier, & non pas moy, je vous supplie de vous faire lire un Chapitre de l'Histoire du Cardinal d'Amboise qu'il a fait depuis peu composer à sa louange, où il est parlé de moy sur le sujet de Charles

de Lorraine qui fut exclus de la Couronne par Hugues Capet, & vous verrez à quelles personnes vous, luy, & moy, sommes comparez tacitement, mais fort intelligiblement; comme il est partagé en ses riches comparaisons; & si cela répond à cette exacte fidelité dont vous le louez si hautement. Pour le regard de l'autre point où vous faites les miens si criminels, je pense avoir assez justifié par ma Lettre, que c'est ce mesme Ministre qui m'a voulu diviser de vostre Majesté au voyage de Bretagne par d'execrables moyens, & que les miens ont des lors constamment résisté à ses mauvais desseins; Que pareillement contre son intention j'ay fait ce que j'ay deu pour le service de Ré; Que pendant le premier voyage d'Italie & de Languedoc, je suis demeuré dans mes maisons sans me plaindre, craignant de nuire à vos affaires, quoy qu'il m'eust chassé de vos armées, & fait menacer de prison, & qu'au point de vostre second voyage en Italie, je suis revenu promptement de Lorraine pour agir suivant vos Ordres, bien que j'estimasse cette derniere entreprise ruineuse pour vostre

stre service, & qu'il eust esté plus expedient de ratifier le traité qu'avoit fait mon Cousin le Marechal de Crequy, comme la suite l'a moustré, qu'estant demeuré à Paris pendant vostre dernier voyage, j'empeschay l'arrivée d'une grande armée d'Allemands en France, sans aucunes forces, par le moyen de Monsieur le Duc de Lorraine mon frere, qui les arresta à ma priere, comme je partoys pour m'aller opposer à eux sur la frontiere, & payer de ma personne, n'ayant avec moy que ma maison : Cette conduite est bien elloignée d'un dessein de prendre ces conjonctures pour faire tort à vos affaires & m'en prevaloir, & si je ne me fusse contenté de la place que je pensois posseder dans vostre cœur, & que je n'en eusse fondé la seureté sur vostre affection comme j'ay fait, je ne serois peut estre pas aujourd'huy en l'estat où je suis. Or il est constant qu'en ces occasions je n'ay changé, ny de conseil, ny de Ministres, & que je me suis toujours servy de ceux que j'ay maintenant, qui partant ne peuvent pas justement recevoir le reproche de s'estre opposez à ces services que ie vous ay ren-

dus, lesquels j'ay esté obligé de desduire dans ma dernière Lettre, & que je repete icy avec peine pour ma justification, n'en voulant tirer aucun avantage que l'honneur de vous avoir fidelement servy, & souhaitant que vous ayez la gloire entière de tous les bons succez. L'intention de vostre Ministre est bien autre, car il ne se veut eslever dans l'autorité & dans l'estime des hommes, qu'en ce qu'il s'efforce de vous oster de vostre prix, lors qu'il affecte d'attribuer à vous seul par les Lettres qu'il publie sous vostre nom, & autres, tout ce que son malin esprit fait executer d'odieux par vostre puissance absolüe; comme la detention de la Reyne Madame ma Mere, mon expulsion, ou choses semblables; & qu'il s'applique à vostre exclusion, ce qui est tellement deu à vostre propre vertu qu'aucun autre n'y peut pretendre part sans commettre un crime notable. Que si d'ailleurs je vous ay depleu, Monseigneur, en declarant au public les pernicieux desseins, & les mauvaises actions d'un ambitieux Ministre à vostre descharge, mon zele m'a fait commettre en cela une faute qui vous est si
utile

utile & si avantageuse , qu'elle mette bien que vous me la pardonniez promptement , & d'autant plus que j'en prends Dieu à tesmoin , si j'ay dit un seul mot de loüange pour vostre Majesté & de blafme contre luy , que je n'estime en ma conscience tres-veritable ; Et pour justifier qu'il n'y a rien de supposé ny dans ma Lettre que je vous ay escrite , ny dans la Requête que j'ay envoyé à vostre Parlement , je suis prest de luy en faire voir la preuve par les formes de la justice , sans me servir du conseil ny du ministration des miens , & veux soumettre ma personne aux mesmes peines qu'on imposeroit à un particulier calomniateur , si je ne verifie moy-mesme tout ce que j'ay dit de luy , & beaucoup d'autres crimes tres-enormes qu'il a commis , & que je n'ay point encore declarez ; Je ne sçay pas si apres cette submission vostre Majesté aura bonne grace de soutenir que ceux qui vous approchent & vous servent , ne sont pas sujets à la justice , car bien qu'il pretende peut estre s'eslever en plus grande condition que moy par son usurpation , je puis pourtant bien dire sans vous offencer ,

& sans luy faire tort, que iusques à cette heure il ne doit pas avoir plus de privilege que moy. J'adjouste que vostre Maiesté ayant la Justice en singuliere recommandation, ne peut meriter le nom de Juste à meilleur titre qu'en faisant chastier exemplairement celuy qui estoit obligé par toutes sortes de respects de la servir avec fidelité, s'il est convaincu d'avoir conspiré contre vostre personne, contre celle de la Reyne vostre Mere, celle de vostre Frere, & contre vostre Estat. Pour le regard de mes Ministres, il n'y a point de Juges si severes devant lesquels ils ne soient prests de rendre compte de leurs actions; quand ils n'auront qu'à satisfaire à la Justice & aux gens de bien, ils paroistront aussi vertueux, que vostre Ministre qui les veut noircir, parce qu'ils sont fideles à vous & à moy, se trouvera coupable s'il est exposé à semblable espreuve. Quant à ce que vous remarquez à la fin de vostre Lettre, qu'il y a des gens qui ont conçu des esperances abominables à vostre prejudice, & des desseins contre vostre personne; il ne peut venir en la pensée qui sont ceux auxquels cela se refe-

re. Vous avez bien raison, Monseigneur, de faire ce bon jugement de moy, que je les deteste comme Monstres, & que lors qu'ils viendront à ma connoissance, je les confondray si je puis, comme je n'ay point hesité à me porter partie contre vostre Ministre, qui est celuy seul que j'ay reconnu jusques icy avoir de semblables pensées, & c'est l'unique suiet dont j'ay eu du ressentiment contre luy, & non point des outrages qu'il m'a fait en mon particulier, comme il a bien paru en ce que ie ne luy ay point fait d'autre mal que de vous advertir de celuy qu'il vous veut faire; Et si Dieu par un special miracle l'a voit converty, & que vostre Maiesté pour signaler à jamais sa clemence luy eust pardonné ses fautes passées, i'aurois plus de joye de sa conversion que ie ne puis jamais recevoir de satisfaction pour son châtiment. Mais si Dieu veut permettre que ce Ministre demeure endurecy, ie le prie au moins qu'il vous fasse la grace de découvrir l'état où il vous a réduit, & le mal qui vous menace, & qu'il vous donne les conseils necessaires pour vous en garantir, qu'il vous fasse aussi connoistre les intentions

& les affections sincerés que la Reyne Madame ma Mere & moy , avons pour vostre service & pour vostre personne. Alors toute la France sera comblée de bon-heur , & d'un vœu commun , vous donnera plus de benedictions que jamais , lors que par les mouvemens libres de vostre bon naturel , vous r'appellerez prez de vostre personne la Reyne Madame ma Mere & moy , qui ne pouvons vivre contents ailleurs qu'avec vous. Lors je me promets encore que mes devoirs vous seront agreables , & que j'auray autant de part en l'honneur de vos bonnes graces , que le souhaite ,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble, &c.

LET.

L E T T R E

D E

M O N S I E U R

A U R O Y

*Contenant les sujets de sa dernière
retraite hors le Royaume apres
la bataille de Castelnaudary.*

M O N S I E U R,

Il est vray que le devoir auquel m'assujettit ma naissance & mon inclination à honorer vostre personne m'obligeront toujours de rendre à V. Majesté toute sorte de respects : mais comme ces derniers jours elle a désiré de moy des submissions extraordinaires, & sans exemple, je luy avoue que pour m'y porter il ne falloit pas une consideration moins puissante que celle qui m'y a fait resoudre. Je croy aussi, Monseigneur, que Monsieur de Bullion
n'aura

n'aura pas manqué de dire à V. M. les protestations que je luy ay faites quand il me dit sur l'instance que ie luy faisois pour sauver la vie, & donner la liberté à mon Cousin le Duc de Montmorensy ; Que le seul moyen que j'avois pour l'obtenir de V. M. estoit de me soubmettre absolument à toutes vos volontez, que de vous en demander des assurances, c'estoit vous irriter, & offencer la confiance que ie devois prendre en vostre bonté ; Qu'estint une grace dont vous deviez avoir la gloire toute entiere, je faisois mesme tort à mondit Cousin si je ne la laissois en la disposition de V. M. & que l'obeyssance aveugle que je luy rendois en cette occasion me devoit mettre hors de crainte, & me donner des esperances aussi certaines pour cet effet, que ie les pouvois souhaiter ; Tellement, Monseigneur, que ne pouvant pas douter que Monsieur de Bullion n'eust charge de V. M. de m'en parler de cette sorte, & de me donner à connoistre qu'asseurement ie devois attendre de sa clemence la conservation d'une personne qui luy estoit considerable par le merite de ses Ayeulx, les eminentes quali-
tez

tez & les signalez services qu'il a rendus à vostre Majesté en tant d'occasions où il a respendu son sang, & deux batailles qu'il a gagnées tres importantes au salut de vostre Estat, & à l'honneur de la France, je me resolus des-lors d'obeyr aveuglement à V. Majesté en tout ce qu'elle me demanderoit, & plustost de sacrifier tous mes interests, & ceux de mes serviteurs, d'estouffer tant des iustes ressentimens, & dissimuler mes plus cheres affections, & plustost mesmes de renoncer pour un temps aux devoirs où la nature m'oblige, que de manquer à la moindre des choses que V. Maieité m'ordonnoit, croyant qu'elles m'estoient prescrites pour meriter une grace que i'aurois mesme acheptée aux prix de mon sang, & d'une partie de ma vie; Aussi est ce qui m'obligea à demeurer d'accord de cetter promesse de paroistre insensible à toute sorte d'evenemens, inserez dans les Articles, m'ayant esté representé qu'elle estoit necessaire pour disposer entierement vostre Majesté à ce dont je la suppliois, & que si j'en faisois difficulté ce seroit luy donner ombra-
ge que je voulusse faire croire que j'aurois
ob-

obtenu d'elle par un Traité secret ce qui devoit partir purement de la misericorde: C'est enfin ce qui m'a contraint de me reduire au plus grand aneantissement où jamais soit tombé aucun Prince de pareille naissance que moy. Mais pour ne rien obmettre en une chose qui m'est si sensible & si importante, je rapporteray à V. M. les mesmes paroles que je dis précisément au Sieur de Bullion, à sçavoir que je me soumettois à toutes vos volontez, & que je signois toutes les conditions qu'il me presentoit de vostre part sans y rien changer, tant par le respect que je vous dois & l'obeyssance que je vous veux toujours rendre, que pour l'esperance qu'il me donnoit, & que ie concevois moy-mesme, que cette submission extraordinaire seroit utile à sauver la vie & à rendre la liberté à mondit Cousin, luy protestant formellement que si j'estois trompé en cette attente, ie luy declarois pour le dire à vostre Maiesté, que ie ne m'obligois à rien de tout ce que je signois, puisque c'estoit pour cette occasion que ie passois pardessus tant de considerations qui m'en devoient retenir. Je luy ay re-

nou-

nouvellement cette protestation plusieurs fois , & luy ay fait confirmer tres-souvent par ceux qui ont ma principale confiance. Je l'ay reconnu trop affectionné à vostre service pour croire qu'il ayt oublié d'en rendre compte à V. M. De sorte, Monseigneur , que si la resolution que ie prens maintenant vous fasche , permettez moy de vous dire , que c'est à ceux qui vous ont conseillé une si grande violence à qui V. Maiesté s'en doit prendre justement : Car pour moy i'estois sans ce funeste rencontre absolument resolu à ne manquer à aucune des choses à quoy ie m'estois engagé , quoy qu'elles fussent tres-dures & tres-desavantageuses. Mais il n'y avoit point des conditions si rigoureuses que ie n'eusse acceptées pour le salut d'une personne si chere à la France , & qui m'avoit si sensiblement obligé. Que ne devois-je point donner à l'extreme douleur de ma Cousine la Duchesse de Montmorency , & aux prieres continuelles qu'elle me faisoit de me soubmettre à toutes choses : Et à quoy ne me falloit-il pas resoudre pour me garantir d'un opprobre dont l'on me eust infailliblement char-

chargé, si j'en eusse usé autrement ? Ne m'auroit on pas imputé la cause d'une action si deplorable, apres mesmes la menace que me fit le Sieur d'Aiguibonne de la part de V. Majesté, que si je faisois la moindre desmarche devers la Roussillon, qu'il en cousteroit la vie à mondit Cousin ? Je devois avec grande raison inferer de ce discours que je pouvois esperer un effet tout contraire, si j'obeïssois à V. Majesté : Mais apres vous avoir rendu les plus basses submissions que vostre Majesté eust peu esperer du moindre de ses sujets, comment aurois je peu croire qu'elle n'eust pas esté touchée de compassion, en considerant l'estat ou elle reduiroit un Prince qui a l'honneur d'estre son Frere, par un effet que personne ne pourroit s'imaginer ? Pardonnez moy, Monseigneur, si je vous parle avec beaucoup de liberté : La consideration de mon honneur & de ma reputation, ne devoient-elle pas vous feschir ? C'estoit un contrepoix suffisant à la faute de mondit Cousin, & vostre Majesté ne peut tirer aucuns avantages de sa justice en cette occasion pour le bien de cet Estat, qu'elle n'en eust reçu de beaucoup plus grand s

grands de sa clemence par mes respects, & benedictions de ses peuples. Je sçay bien, Monseigneur, que les loix de vostre Royaume m'obligent à de grands devoirs envers vostre Majesté, mais je vous supplie tres humblement de considerer qu'elles ne destruisent pas celles de la nature, qui sont beaucoup plus fortes & plus equitables; Et que comme elles vous obligent à reconnoistre les submissions que je vous rends pour toute sorte de tesmoignages de vostre bonne volonté, elles me donnent maintenant la permission de me plaindre de ce qu'elle m'a manqué au sujet le plus important à mon honneur que je puisse avoir en ma vie. Le ressentiment que j'en ay est si juste que V.M. ne le peut pas condamner: Aussi luy protestay-je qu'il part d'un cœur percé au vif de douleur & de regret, & que la confiance que j'avois prise en vos bonnes graces me le rend beaucoup plus sensible. J'appelle Dieu à tesmoin, que je n'ay jamais rien souhaité plus ardamment que d'en pouvoir estre honoré; ç'a tousiours mesmes esté au milieu de mes plus grandes souffrances, l'objet le plus agreable de mes pensées & de
mes

mes desirs les plus passionnez ; Aussi à quel degré de bon-heur n'estimoy-je pas la gloire de les avoir acquises , bien que c'eust esté avec une bresche notable à ma reputation. Mais, Monseigneur, pourquoy m'a-t'on si tost envié un bien qui m'estoit si cher , & à quelle fin cette violence sur la bonté de vostre naturel ? Que V. Majesté y fasse s'il luy plaist les reflexions qu'elle jugera necessaires pour son service ; & cependant je la supplie tres-humblement de n'avoir point desagreab'le la resolution que je prends de sortir de son Royaume , & de chercher chez les Estrangers une retraite assurée pour ma personne , puis qu'apres la connoissance que j'ay du peu de bonne volonté que vostre Majesté a pour moy , je dois apprehender les suites & les consequences d'un si grand mespris de toutes mes submissions. Ce n'est pas, Monseigneur, que dans l'excez de mes desplaisirs, je ne me flatte de la creance que la tendresse & l'affection , dont vostre Majesté m'a autres-fois donné tant de marques , n'est pas entierement esteinte. Je ne me puis persuader que vostre Majesté qui prend un soin

A particulier des interets de ses allies,
vueille ternir la gloire qu'elle s'acquiert
par l'assistance qu'elle leur donne , en
ostant toujours la seureté & le repos à son
Frere. C'est ce que je remets à la bonté de
vostre Majesté, luy protestant que quel-
que lieu de la Terre que mes disgraces me
donnent pour ma demeure, j'y conserve-
ray toujours plus cherement que ma vie
le zele & la passion que je dois à vostre ser-
vice , & que je seray tout le reste de mes
jours inviolablement.

M O N S E I G N E U R ,

*Vostre tres-humble & tres-obeyssant
serviteur & subjes*

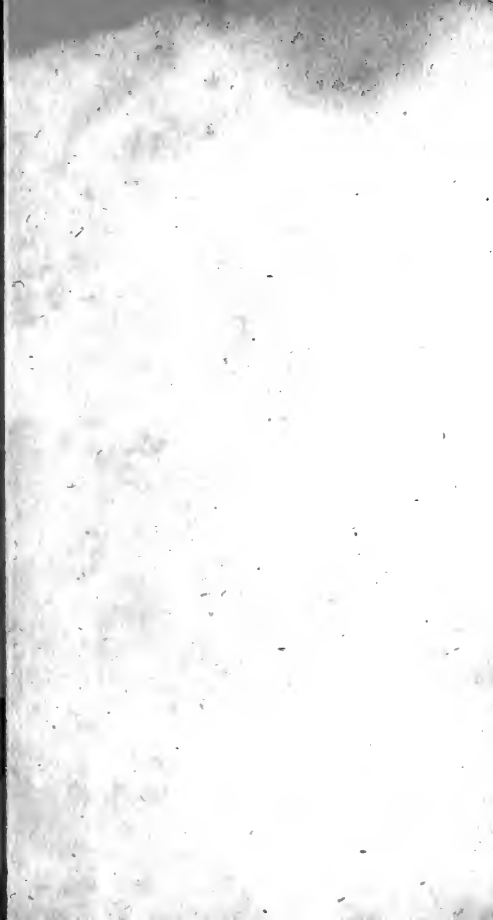
G A S T O N.

De Montereau Faut-Yonne le 13. Novembre
1632.

F I N.







**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

--	--	--



a39003



009545558b

2

